

LA VIE EN ROSE

PER
V-213
Ex.2

Les femmes veulent renégocier le syndicalisme

ÉCOLOGIE

La planète leur
tient à coeur

ACTUALITÉ

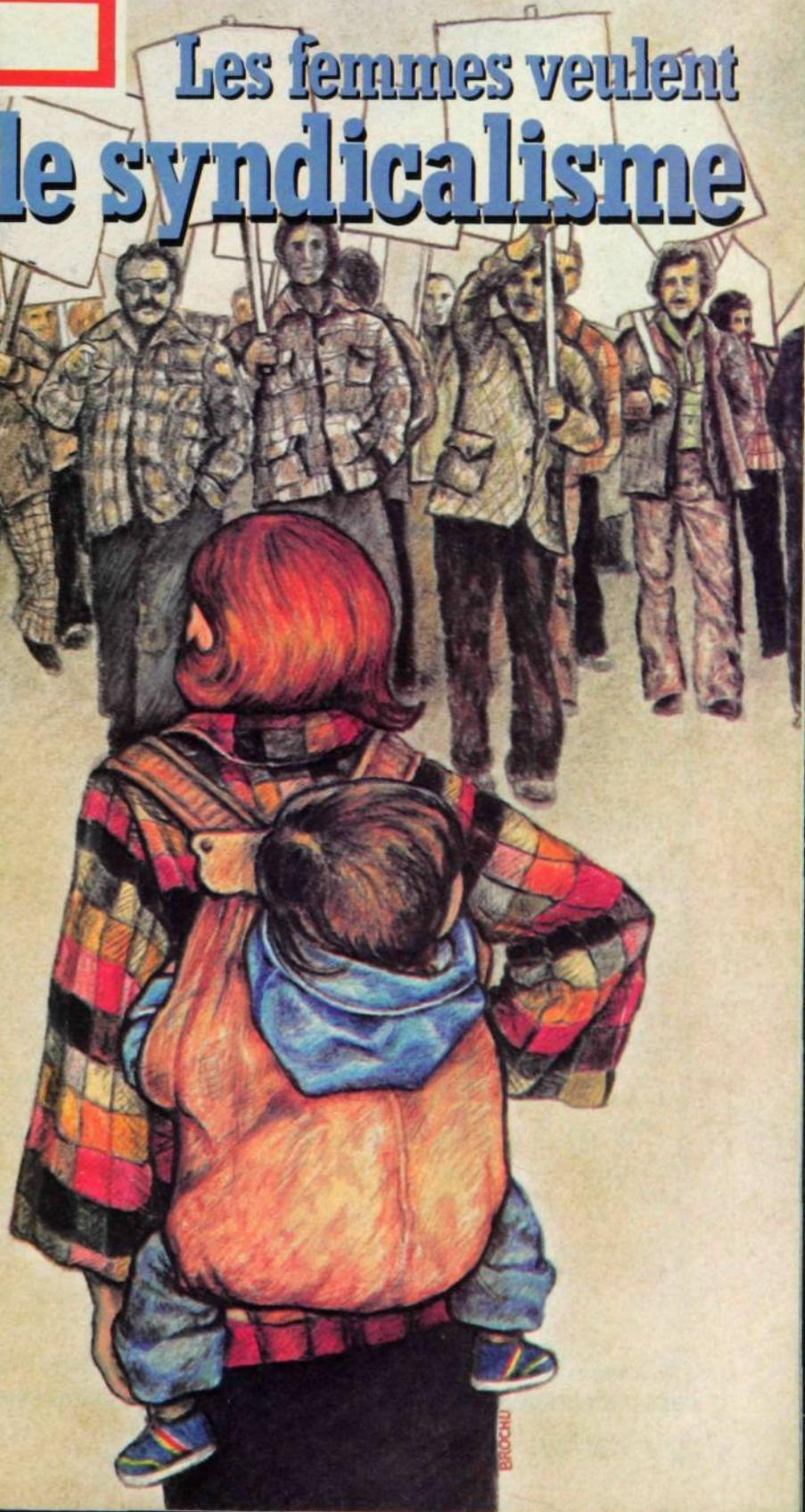
La révolution des
Nicaraguayennes

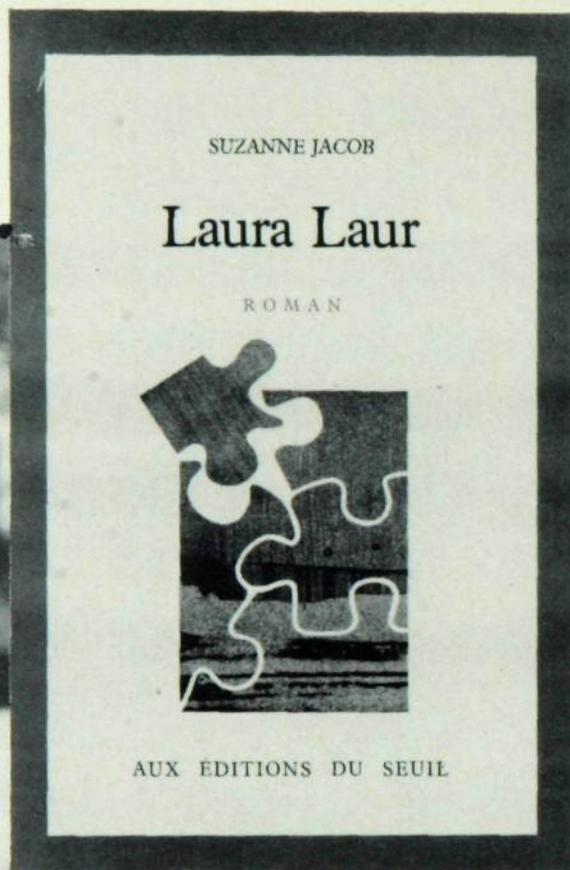
MUSIQUE

5,000 femmes
au Michigan

CINÉMA

Nos rendez-vous d'automne:
Von Trotta, Kurys,
Fournier, Sauriol





180 pages — 12,95 \$



en vente dans les librairies

Mystérieuse, multiple, qui est vraiment Laura Laur?

Elle nous est racontée par ceux qui l'ont connue, ses frères, ses amants.

D'une voix fêlée, ils tentent de nous dire ce que personne finalement ne sait d'elle, parce qu'elle est l'être le plus énigmatique qui soit, et parce que nous sommes tous plusieurs nous-mêmes à notre insu.

Seuil

DOSSIER

17

Les femmes veulent
**RENÉGOCIER
LE SYNDICALISME**

18

LA MALADIE
DE LA MORT
Marie Sabourin

20

Front commun 83 :
**LES STRATÉGIES
DE LA DÉFAITE**
Line Chamberland

22

TESTEZ VOTRE
«Q.I.» SYNDICAL

24

LA SOLITUDE DE
L'AGENTE DOUBLE
Maria De Koninck

26

Monique Simard :
EN PREMIÈRE LIGNE
Francine Pelletier

27

UN AUTRE
SYNDICALISME
Lesley Lee

29

LES RÈGLES DU JEU
*Monique Simard,
Francine Pelletier*

30

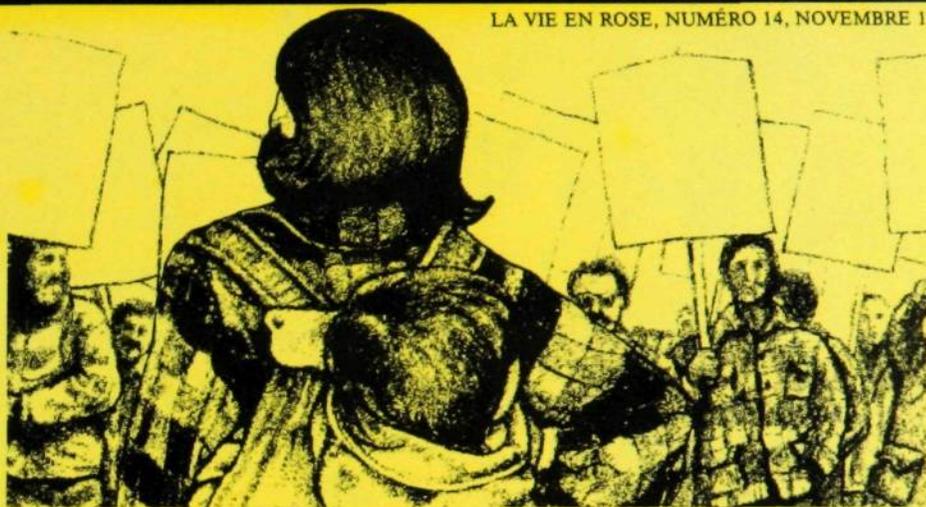
U.I.O.V.D. :
**LA GUERRE DES
BOUTONS N'AURA
PAS LIEU**
Lise Moisan

34

LAURE GAUDREAU
Hélène Massé

35

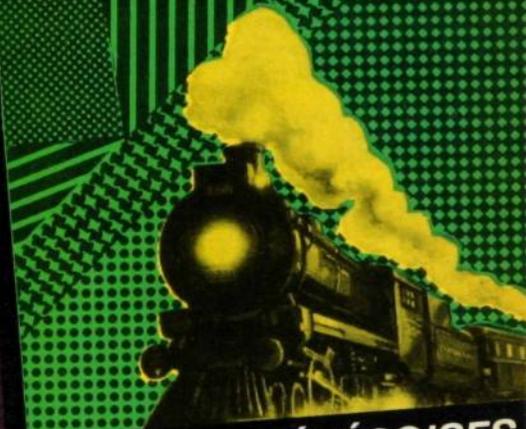
LA MILITANCE
EN IMAGES
Paule Bélanger



ÉDITORIAL	5
COURRIER	6
COMMUNIQUÉS	7
LUTTES DEFEMMES	
Avortement : victoire et censure	9
Spécial Colombie-Britannique :	
Media Watch vs CKVU	11
Don't blame me, I voted NDP!	12
CHRONIQUE DÉLINQUANTE/ <i>Hélène Pedneault</i>	14
Y a-t-il une langue dans la salle ?	
COMMENTAIRE/ <i>Line-Sylvie Perron</i>	15
Attention : femme piégée par homme progressiste	
DOSSIER/ <i>Coordination : Lise Moisan, Francine Pelletier</i>	17
Les femmes veulent renégocier le syndicalisme	
ACTUALITÉ/ <i>Francine Pelletier</i>	38
Propos d'une révolutionnaire nicaraguayenne	
ÉCOLOGIE/ <i>Magali Marc</i>	42
La planète leur tient à coeur	
JOURNAL INTIME ET POLITIQUE/ <i>Jovette Marchessault</i>	44
Queen Kong court toujours	
FICTION/ <i>Hélène Pedneault</i>	46
L'acharnée	
BD/ <i>Diane O'Bomsawin</i>	48
MUSIQUE/ <i>Joyce Rock, Anne de Guise, Anne Michaud, Marie-Andrée Courval</i>	49
Festival du Michigan : quelques arpents sans neige	
CINÉMA/ <i>Joyce Rock, Paule Méthé, Chantai Sauriol, Hélène Lazar, Marie Sabourin, Françoise Wéra</i>	
Nos rendez-vous d'automne	53
Festival des films du monde : plan d'ensemble	54
Festival international du film de Québec :	
inégal mais populaire	55
Bonheur d'occasion : quel malheur!	56
Rien qu'un jeu : quelle mère !	57
FLASHESCULTURELS	
Livres, cinéma, théâtre, musique, danse, calendrier	58

EXCLUSIF POUR LA VIE EN ROSE

Les Québécoises et le plaisir



**4,000 QUÉBÉCOISES
ONT RÉPONDU**

DÉTAILS EN PAGE 69

Mort, le féminisme?

Le féminisme est mort, tout le monde le dit. Les uns avec une satisfaction acerbe qu'ils n'essaient même pas de dissimuler, les unes avec une mélancolie typique de vieilles croyantes déçues, les autres sur le ton supposément neutre du constat politique.

Bien sûr, beaucoup de femmes répondent encore : «Non, je ne suis pas féministe... je déteste les étiquettes... j'écris (je chante, je pense) en tant qu'être humain, ce que je fais, je le jure, un homme pourrait le faire!» Et alors? Qu'y a-t-il de nouveau et de concluant dans le refus perpétuel de certaines femmes de se reconnaître féministes? Si elles préfèrent se démarquer du groupe des femmes pour s'identifier à la masse des humains asexués et supposément libres penseurs, ou à la notion abstraite de la femme universelle, c'est qu'elles pressentent le risque réel et les ruptures liés à une position féministe avouée. Alors elles protègent leurs propres «acquis» et confort, c'est compréhensible. Celles-là ne sont pas les pires, même si elles entonnent le refrain de la mort du féminisme.

D'elles, comme des évêques et de la droite, nos ennemis de toujours, comme des sceptiques bien-pensants de la gauche, ce discours n'étonne pas. Mais la morosité est contagieuse et voilà que des militantes d'hier y cèdent. Leur argument : il n'y a plus de groupes radicaux, ni d'analyse féministe, les nouveaux groupes de femmes se vouent à des services de première ligne et n'ont quasi aucune articulation politique - quand ils durent plus de quelques mois - donc leur travail est à long terme inutile puisqu'il ne vise pas à provoquer puis élargir la conscience féministe des femmes dans l'optique (radicale) d'un renversement du patriarcat. D'autre part, ajoutent-elles, la récupération du féminisme va très loin, c'est rendu que des journalistes macho prennent la défense des femmes, et que des revues vendent du féminisme comme d'autres du savon, etc.

Ce diagnostic pessimiste, nous ne l'endossons pas. Parce que nous comprenons les choses autrement: là où elles voient la déficience organisationnelle du mouvement, c'est-à-dire le manque de groupes «politiques», le peu de recherche théorique effectuée et publiée, la rareté de grandes mobilisations comme dans les



années 70, nous constatons plutôt un déploiement tentaculaire à la fois du discours et de la pratique féministe. Pour nous cette «décentralisation» est positive, surtout qu'elle se double d'un approfondissement de certains débats «privés».

Il y a dix ans, les féministes étaient sans doute plus facilement repérables. Localisées surtout à Montréal, d'origine plutôt bourgeoise, minoritaires et volubiles, nous développons des analyses à diffusion restreinte et, quand nous posions des gestes d'éclat, les médias traditionnels en rendaient compte, peu et mal, aux autres femmes, à la majorité. Effectivement, un certain féminisme «d'avant-garde» et plus provocant n'existe plus, mais le nombre des groupes autonomes de femmes - créés dans les années 70 pour lutter contre l'oppression patriarcale en dehors des institutions syndicales ou politiques - a-t-il vraiment dégingolé? Qui comptons-nous au juste?

Et si le réflexe même de compter les têtes de pipe était trompeur, et dangereuse cette manie - fréquente chez les féministes comme dans la gauche en général - de compter nos morts sans arrêt (combien de groupes, revues, projets ont-ils «floppé» depuis 75?)? Au lieu de regarder aussi en dehors du

«mouvement» pour voir la réalité comme elle est. Contre ces bilans comptables et complaisants, nous disons, nous, que le féminisme est partout, que le «virus» féministe se propage, que la lutte fondamentale a progressé.

Ce n'est pas qu'un «feeling»: partout nous voyons les marques de cette infiltration des mentalités et du système politico-économique - même si par définition les effets d'un travail de sape sont d'abord imperceptibles. On nous accusera de positivisme aigu, de triomphalisme aveugle, pire, de naïveté. On nous dira que nous perdons nos acquis de travailleuses salariées, que nos droits à la sexualité et à la maternité sans contrainte sont menacés, qu'en vieillissant nous nous appauvrissons plus vite que les hommes, etc. Ce sera exact. Mais, en même temps, nous dénonçons haut et fort ces pertes d'acquis, nous continuons de nous organiser, nous refusons de tomber plus bas et, dans certains cas, nous avançons carrément - et ce dans tous les lieux ordinaires de nos vies.

Ces lieux sont multiples. Quand les femmes du Regroupement pour le socialisme s'opposent aux hommes sur la question pour elles

(A SUIVRE p.70)

ÉQUIPE DE RÉDACTION
 Ariane Emond, Françoise Guénette,
 Lise Moisan, Francine Pelletier.

COMITÉ DE LECTURE
 Camille Gagnon, Françoise Guénette,
 Jovette Marchessault, Yolande
 Martel, Hélène Pedneault, Francine
 Pelletier.

COLLABORATION
 Anne-Marie Alonzo, Paule Bélanger,
 Sylvie Bélanger, Jean-Anne Bouchard,
 Line Chamberland, Marie-Andrée
 Courval, Maria De Koninck,
 Jeannine Gagné, Hélène Lazar,
 Lesley Lee, Magali Marc, Hélène
 Massé, Paule Méthé, Anne Michaud,
 Line-Sylvie Perron, Louise Proulx,
 Marie Sabourin, Michèle Saucier,
 Monique Simard, Marie-Claude
 Trepanier, Françoise Wéra,
 Marlène Wildeman.

ILLUSTRATION
 Andrée Brochu, Suzanne Desbiens,
 Nicole Morisset, Viviane Katz,
 Diane O'Bomsawin.

COUVERTURE
 Conception : Nicole Morisset.
 Dessin : Andrée Brochu.

PHOTOGRAPHIE
 Marie-Josée Lafortune, Louise
 de Grosbois, Anne de Guise.

MAQUETTE
 Berthelot/Marcoux, Andrée Brochu,
 Ginette Loranger, Nicole Morisset.

CORRECTION D'ÉPREUVES
 Suzanne Bergeron, Claudine Vivier.

COMPOSITION
 Concept Médiatexte inc., 834, av.
 Bloomfield, Outremont; Bicycle
 Compo, 856, rue Marianne Est,
 Montréal.

IMPRESSION
 Imprimerie Transmag inc.,
 5695, boul. des Grandes Prairies,
 Saint-Leonard.

DISTRIBUTION
 Les Distributeurs Associés du Québec
 (DAQ), 3600, boul. du Tricentenaire,
 Pointe-aux-Trembles, Media Services,
 185, rue Louvain Ouest, Montréal.

PERMANENCE
 Louise Legault (administration),
 Ariane Emond (promotion),
 Françoise Guénette et Francine
 Pelletier (rédaction), Nicole
 Morisset (graphisme).

PUBLICITÉ
 Claude Krynski : (514) 843-7226.

ABONNEMENT :
 1 an : 6 numéros : 11\$
 2 ans : 12 numéros : 20\$
 De soutien : 25\$
 Responsable : Nicole Bernier.

**CE NUMÉRO DE LVR A ÉTÉ
 PARTIELLEMENT RÉALISÉ
 GRÂCE À UNE SUBVENTION
 DU CONSEIL DES ARTS
 DU CANADA.**

LA VIE EN ROSE est publiée
 par les Productions des années 80,
 corporation sans but lucratif. On peut
 nous rejoindre de 9 h 30 à 17 h au
 3963, rue St-Denis, Montréal
 H2W 2M4, ou en téléphonant : (514)
 843-8366 ou 843-7226. Tout texte
 ou illustration envoyé à LVR est soumis
 à un comité de lecture. Date de
 tombée : 2 mois avant la
 prochaine parution.

Dépôt légal : Bibliothèques nationales
 du Québec et du Canada,
 ISSN-0228-549. Indexée dans RADAR.
 Courrier de deuxième classe : 5188.

Les médecins malades du sexe

J'ai lu avec intérêt le dernier numéro et surtout *L'asile de la tête et du sexe* (LVR n° 13) où deux infirmières donnent leurs impressions sur le pouvoir médical. Je travaille en milieu hospitalier depuis six ans et demi. J'ai eu affaire, pas longtemps (par chance!), à un psychiatre. Quand venait le temps de l'entrevue, il ne me parlait que de deux choses que je trouvais stressantes, les relations sexuelles et l'amour! Mon idée sur les psychiatres c'est que ce sont tous des capotés de la médecine. Ces médecins spécialistes nous font presque passer pour des arrières mentales quand on n'a pas eu de relations sexuelles avec un ou l'autre. Comme si une femme était construite pour satisfaire le premier qui se présente devant elle!

En terminant, je vous souligne aussi que j'ai vu un médecin pour un «Pap test»; je suis ressortie de cet examen en saignant. Drôle de prévention, en passant...

G. FERLAND,
 Montréal

Le Christ profémiste? Voyons donc!

J'aimerais donner la réplique à Lise Bourassa (Courrier, LVR no. 13, sept-oct). Je me réjouis que le règlement de compte avec la Bible soit déjà commencé mais il ne faudrait pas s'arrêter en chemin! Votre espoir dans le Christ et votre féminisme de «chrétienne» m'étonnent beaucoup. Je suis féministe et athée pour ma part.

Examinons un peu ce Christ! Mauvais point pour lui qu'on retrouve en train de se faire baiser et parfumer les pieds par une femme (Luc 7, 38). Pas de doute, les témoins de la scène avaient sous les yeux un exemple frappant de la ferme volonté du mâle - pardon, du «Maître»-d'émanciper les femmes! Le héros «ressuscité» ne manifeste aucune gêne non plus lorsque les femmes en le voyant «s'approchèrent et baisèrent ses pieds, prosternées devant lui» (Mathieu 28,9). Il a raté là une bonne occasion de dire

aux femmes de ne plus se mettre à quatre pattes devant un homme et de se conduire en égales...

Toujours aussi distrait, le Maître a oublié de choisir une femme pour devenir membre de son célèbre Club des Douze. Il ne voulait sans doute pas choquer la partie masculine qui avait l'Éclésiaste:

«J'ai trouvé un homme entre mille mais pas une femme entre elles toutes» (Écl. 7,28).

Si c'est ça le nouveau héros des féministes, j'ai la triste impression qu'au lieu d'avancer, on recule... Je ne veux pas louer au prophète de malheur, mais ce féminisme-là se dirige tout droit vers un cul-de-sac!

ROSALINE LACHANCE
 Beauport

Choisir la solidarité

Suite au débat qu'a suscité «le party» du 8 mars dernier, je pense qu'il est très important d'avoir une revue pour que les féministes, les féministes radicales, les lesbiennes, les lesbiennes radicales, les bisexuelles (féministes ou non, radicales ou non) puissent continuer à se parler, se reconnaître et respecter leurs différences afin de pouvoir être solidaires.

MYRIAM RAYMOND
 Montréal

Vous avez finalement eu raison de mon obstination. Par principe, il y a longtemps que je ne m'abonne plus à quoi que ce soit. Ce qui ne m'a pas empêchée de vous suivre avec un intérêt croissant. Cet appui manifeste n'a cependant rien à voir avec votre récent «face-lift». Je ne désapprouve pas pour autant cette transformation, puisque telles sont les lois du marketing, à ce qu'il paraît. Si telle est la rançon de la diffusion, il ne faut pas être timorées, sinon d'autres ne se gêneront

pas, eux, pour nous damer le pion.

Vos exhortations ont porté fruit. J'essaie de faire en sorte que d'autres imitent mon geste. Il faut tenir, en cette période d'accalmie insidieuse et d'apparente démobilitation.

GEORGETTE SIMARD
 Montréal

Qui a peur de LA VIE EN ROSE?

Le printemps dernier, j'ai découvert un exemplaire de *LA VIE EN ROSE* qui appartenait à ma soeur cadette. Ce fut, sans exagérer, le coup de foudre! Le hic, c'est que je suis une nomade involontaire et que *LA VIE EN ROSE* n'est pas dans tous les kiosques du Québec. Récemment, j'ai dû faire quatre tabagies de la gare centrale de Montréal avant de découvrir votre magazine. C'est le troisième numéro que l'achète et, chaque fois, dans trois villes différentes, j'ai dû jouer au détective pour vous dénicher. Je ne sais pas si les employés des kiosques vous bourent ou ont peur de l'impact réel que vous pourriez avoir, mais je retrouve toujours *LVR* sur la dernière tablette, écrasée sous des piles de revues hétéroclites. Pour en finir avec ces recherches, je m'abonne...

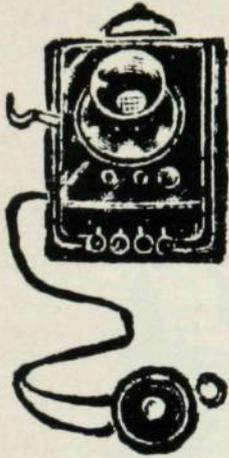
MARTHE BEAUCHAMP
 La Pocatière

Bravo pour votre dossier *Approvoiser l'informatique* (LVR no 13). J'ai été particulièrement touchée par *Trois femmes et leurs machines*. Professeure à l'Université d'Ottawa en communication, mon nouveau dada c'est la télématique mais je continue toujours de gribouiller mes petites madames! Voici un petit dessin - c'est un des plus récents et il a été exposé en Provence cet été - sur les rapports qu'on développe avec ce nouveau monstre.

MIRA FALARDEAU
 Ottawa



LA MÈRE-VEILLE



Centre de documentation pour femmes

La Coordination des comités-femmes autonomes des cégeps et des universités de Montréal met sur pied actuellement, à l'Université du Québec à Montréal (UQAM), un centre de documentation afin de regrouper les travaux des étudiantes, trop souvent « mis sur la tablette » et ceux des groupes de femmes. Nous voulons aussi établir la liste des besoins des groupes autonomes de femmes que nous transmettrions aux étudiantes intéressées à la pratique féministe autant qu'à sa théorie. Pour plus d'informations : 282-7042.

Une question de survie

Du 1^{er} au 15 novembre aura lieu la première campagne de levée de fonds d'**Assistance aux femmes**. Ce centre d'hébergement pour femmes et enfants victimes de violence en milieu conjugal, offre des renseignements d'ordre juridique, médical, social et autres, ainsi qu'une garderie à temps partiel. Pour maintenir ses services, ce refuge compte seulement six animatrices permanentes et quelques bénévoles occasionnels pour un service de 24 heures, sept jours par semaine. L'aide gouvernementale ne s'avérant pas suffisante aux besoins du centre (en mal de

réparations majeures, par surcroît), cette campagne représente donc la survie de la maison.

Envoyez vos dons à :
Assistance aux femmes de Montréal
C.P. 82, Succ. E
Montréal H2T9Z9

Numéro de charité pour fins d'impôts : 061 1822-01-08.

Pense à ton désir...

Comment les femmes vieillissent-elles? Comment les couples vieillissent-ils? Qu'en est-il de ce phénomène si obscur qu'on appelle la ménopause? Tel est, brièvement, le propos d'une fiction tournée l'été dernier par la cinéaste Diane Poitras (*La perle rare*) et actuellement en « impatience » de montage. Mais voilà ! Il manque encore 31 000\$ pour le faire et sortir une première copie finale.

Alors, si vous avez un petit (ou grand) fond de tiroir et le désir de soutenir une production féministe, envoyez vos dons à : *Pense à ton désir*, C.P. 331, Succ. Beaubien, Montréal, H2G 3E1. (Vidéo couleur de Diane Poitras, 30 min., avec Luce Guilbeault et Renée Girard, produit par les productions Contre-jour inc. et la Coop vidéo de Montréal). Informations: (514) 272-0636



Luce Guilbeault dans *Pense à ton désir*

D.E.S. Action

Pour des sessions d'information en français, contactez Diane Nault: (514) 389-6067.

Sans emploi ?

Le *Syndicat des sans-emploi de Montréal (CSN)* offre des sessions d'accueil. Tous les premiers mardis du mois, au 1601 Delorimier, Montréal, salle r-37: 598-2017.



Photo: Louise de Grosbois

Plus de 2000 femmes dans la rue contre le viol et la violence sexuelle, le 16 septembre dernier, lors de la manifestation *La rue, la nuit, femmes sans peur*.

Lesbiennes et gais

Groupes de discussion pour les moins de 25 ans. tous les samedis soirs de 20h à 22h, au local de l'ADGLQ: 263, rue Ste-Catherine est, 2^e étage.

Sessions du mouvement contre le viol

- survivantes d'inceste
 - survivantes de viol
 - conscience et discussion
- Informations: (514) 526-2460.

Les femmes du CEGEP exigent:

Le droit de regard sur les changements technologiques.

L'action positive: pour l'égalité d'accès à l'emploi et à l'éducation.

Des mesures efficaces contre le harcèlement sexuel et contre le sexisme dans l'éducation.

COMITÉS-FEMMES DU CEGEP DU VIEUX MONTRÉAL (étudiantes, employées de soutien et professeures).

Jeune et créatrice-créateur ?

Le Festival de créations jeunesse n'est pas un concours mais un événement permettant aux jeunes de 12 à 18 ans de prendre la parole par le biais de la création artistique (photo, textes, dessin, théâtre, musique, cinéma...). Intéressé-e-s : communiquez avec l'équipe du festival avant le 15 novembre 83 : Festival de créations jeunesse, 1609, rue St-Denis, Montréal, H2X 3K3, (514) 844-0010 ou 844-1737.

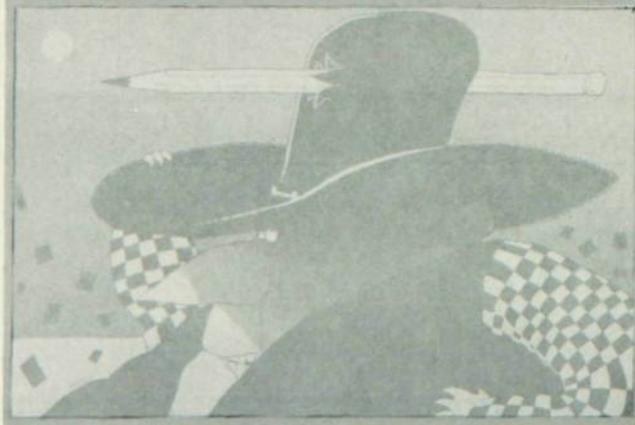
Il est une fois dans l'Est

Info-Femmes est à l'écoute des femmes de l'Est :

- Café-rencontre
 - Centre de documentation
 - Bibliothèque d'échange
 - Les activités du lundi
- 1050, boul. St-Jean-Baptiste, Pointe-aux-Trembles, H1B 5K3, 645-1526.

Recherché-e à l'O.N.F.

Un-e cinéaste d'animation d'expérience voulant réaliser son premier film animé professionnel. Critères d'admis-



Plein air

Le centre de plein air Kennebec inc. : pour un stage, une réunion ou simplement se reposer entre ami-e-s, un endroit chaleureux et à prix abordable. Minimum 10 personnes. À St-Donat. Informations : 523-8994.

Ailes-échanges

Les femmes désireuses d'entrer en contact avec d'autres femmes dans un but d'échange amical, professionnel ou amoureux sont invitées à nous faire parvenir une lettre précisant leurs attentes ainsi que leurs coordonnées. La liste des missives reçues sera numérotée afin de respecter la confidentialité et expédiée aux intéressées. L'échange des noms et adresses se fera par intermédiaires.

Faire parvenir la correspondance et joindre un chèque ou mandat-poste de 3\$ pour frais d'envoi et d'administration : Ailes-échanges, C.P. 127, Succ. Delorimier, Montréal, H2H 1V0.

sion : tout-e Canadien-ne francophone ayant déjà, par ses propres moyens, réalisé un film d'animation sonorisé. Date limite d'inscription : 15 décembre 83. Pour plus d'informations : Studio français d'animation, ONF, C.P. 6100, Succ. A, Montréal, H3C 3H5.

AMNISTIE INTERNATIONALE



Steve Louis



section canadienne (francophone)

1800 ouest, boul. Dorchester, bureau 127, Montréal, Québec, H3H 2H2 Tél.: 514-931-5897

Refusons le Cruise

Journées de solidarité Canada/USA : 2-3 décembre 83 : un appel à la solidarité des peuples canadien et américain contre le missile de croisière et la course aux armements en général (un suivi aux manifestations du 22 octobre).

Organisez une activité ou faites connaître votre appui : Au Canada : Canada/US Solidarity Days, CANDIS, 10 Trinity Square, Toronto, M5G 1B1.

Argent demandé

Le Groupement des organismes communautaires de Matane tente actuellement d'acheter et de rénover un édifice du centre-ville afin de régler son problème de logement. Manque à gagner : 17 000\$. Envoyez vos dons à : C.P. 274, Matane, G4W 3N2.

Suicide

L'Association Suicide-action Montréal inc. : créée en juillet 83, l'ASAM offre aux suicidaires et à leurs proches les services d'un centre d'écoute, d'intervention en cas de crise suicidaire, de suivi après la tentative, et un service de documentation et d'information. Sans préjugé par rapport au droit au suicide et sans jugement moral, l'Association demeure ouverte à toute demande d'aide. Adresse : 550 Sherbrooke ouest, suite 410, Montréal, H3A 1B9.

Au service du mouvement populaire

Le Centre populaire de documentation ; 3575, boul. St-Laurent, bureau 803, Montréal H2X 2T7, (514) 845-3490. Lundi au jeudi de 9h30 à 17h.

AVORTEMENT

Victoire et censure

Victoire pour les femmes! Le 13 octobre dernier, Jo Borowski perdait sa cause devant la Cour du banc de la reine de Saskatchewan.¹ «Statuant que le foetus n'est pas une personne juridique, et ne peut donc être protégé par la Charte des droits (invoquée par J.B.), le juge a maintenu la validité de l'avortement thérapeutique au Canada.»²

Borowski, qui ne manque pas d'argent (qui paie au juste ces énormes frais de cour? qui a payé le transport des 20 000 manifestants de Pro-Vie à Toronto, le 1er octobre?), en appellera de ce jugement, jusqu'à la Cour suprême. Pro-Vie jusqu'à la mort, quoi.

Entre-temps, à Montréal, la censure va bon train. Il y a quatre ans, c'était *La Presse* qui refusait de publier une annonce payée par la Coordination nationale pour l'avortement libre et gratuit, «100 femmes pour le droit à l'avortement: nous aurons les enfants que nous voulons». Cette fois, c'est le *Journal de Montréal* qui «censure» l'expression des partisans du libre choix.

Le 1er octobre dernier, Journée nationale pour le droit à l'avortement, vous avez peut-être vu dans *Le Devoir* la

pétition publiée pleine page par le Centre de santé des femmes de Montréal et la Fédération québécoise pour le planning des naissances. En moins de six jours, 1 387 personnes l'avaient signée et avaient payé pour l'annonce. Celle-ci devait paraître le même jour dans le *Journal de Montréal*. Elle n'y était pas. Pourquoi?

Bien sûr, l'annonce causait un certain émoi et le *Journal* avait même consulté un avocat avant de donner son O.K. Puis l'argent avait été versé (3 007\$) et le chèque encaissé. Mais le 1^{er} octobre, rien.

Officiellement, le *Journal* a «perdu le matériel». Officieusement, on a appris qu'il arrivait souvent que des annonces se fassent «bumper» en faveur de clients plus «sûrs». Ne pouvant pas s'entendre avec le *Journal* pour une publication ultérieure, le Centre de santé et la FQPN faisaient finalement paraître l'annonce dans *La Presse* du 8 octobre. Celle-ci, au début, ne crut pas bon d'aviser ses clientes de leur droit à un tarif préférentiel en tant qu'organismes à but non lucratif et, de plus, refusa d'ajouter la mention: «Cette annonce devait paraître dans le *Journal de Montréal*». Comme

quoi les grands médias, malgré la concurrence qu'ils se font, ont vraiment le sens de la solidarité!

Les deux groupes concernés rétorquent: «Actuellement, les actions et positions des groupes réclamant le libre choix des femmes face à l'avortement trouvent très peu d'écho dans les médias. Si, à défaut d'une véritable couverture journalistique, nous acceptons de payer pour exprimer notre point de vue, le moins que nous puissions exiger des médias est qu'ils respectent intégralement notre droit d'expression».

Les groupes ont voulu porter plainte contre le *Journal de Montréal* devant le Conseil de presse mais celui-ci a jugé qu'il s'agissait là d'un problème juridique de bris de contrat, et non du droit du public à l'information. On attend maintenant l'avis de la Ligue des droits et libertés de la personne. À suivre.

LVR

1/ Voir LVR, mars 1983, p. 7 et LVR, septembre 1983, p. 12

2/ *La Presse*, 14 octobre, p. 2

FEMMES PROFESSIONNELLES

LINDA BUJOLD MEd.
Psychothérapeute

Psychothérapie et Counselling pour
femmes, anglais et français.

Sur rendez-vous

(514) 489-2528

Bur. Laval
(514) 688-1044

Bur. C.C.P.E.
1497 est, boul. St-Joseph
Montreal H2J 1M6
(514) 522-4535

Luce Bertrand M.P.s.
PSYCHOLOGUE

«Une femme à l'écoute des femmes»

PEURS - DÉPENDANCES - CULPABILITÉ
HÉTÉROSEXUALITÉ - HOMOSEXUALITÉ
CROISSANCE - CHEMINEMENT

ÉTUDE JURIDIQUE À MAJORITÉ FÉMININE

**Unterberg
Labelle
Jenneau
Dessureault
et associés**

1980 ouest Sherbrooke suite 700
Montréal H3H 1E8
934-0841

**Paul Unterberg
Lise Labelle
Michèle Jenneau
Hélène Dessureault
François Lebeau
Louise Rolland
Lina Desbiens**

AVOCATS

FEMMES PROFESSIONNELLES

Tél.: 273-9259

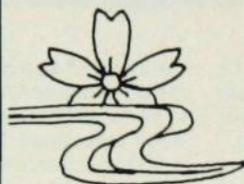
Marie Cabana, psychologue

Thérapie individuelle, conjugale
et familiale

Animation de groupe de croissance
et de relations humaines

6247 St-Vallier
Montréal H2S 2P6

Métro Beaubien



Ma Sujato
Ma Antar Yatra
Rebirth

Palingénésiste Professionnelle

523-4683

598-9875

Paquet, Bibeault, Sauriol
1385 est Mont-Royal, Montréal, Québec H2J 1Y8

Chantal Sauriol

avocate

(514) 527-1387

dc

HÉLÈNE BÉLANGER
DOCTEUR EN CHIROPATRIQUE

407, ST-LAURENT, SUITE 110, MONTREAL, QUEBEC H2Y 2Y5 (métro Place d'Armes)
SUR RENDEZ-VOUS: (514) 871-8520

antigymnastique

groupe/individuel

Johanne Racette

845-3969

Bohémier, Dame, Lamarche

822, rue Mont-Royal est
Montréal H2J 1X1

Me Hélène Bohémier
Me Suzanne Dame
Me Lucie Lamarche
Avocates

526-9164

FRANCE BOULAY ARCHITECTE
3575 ST-LAURENT, LOCAL 303
MONTREAL, H2X 2T7
(514) 843-6684

GYMNASTIQUE DOUCE
travail individuel ou en groupe

Suzanne Charbonneau

praticienne accréditée par la *Feldenkrais Guild*
(514) 524-0681

VANCOUVER

Media Watch vs CKVU

Que se passe-t-il quand l'antiféminisme chronique cède la place à la bêtise pure et simple, sinon au fascisme? La cible de l'histoire: Media Watch, un organisme national et féministe de surveillance des médias. Le lieu: Vancouver.

L'affaire remonte au 12 mai dernier, alors qu'un commentateur bien connu de la métropole vancouveroise, Douglas Collins, dans une attaque en règle du groupe Media Watch¹ et de ses positions pacifistes, déclarait tout bonnement et librement sur les ondes du poste CKVU: «S'il y a une autre guerre conventionnelle, je souhaite que Media Watch et son armée de fouineuses se retrouvent au front, où elles pourraient être violées par les Russes». Oui, ces paroles injurieuses ont bel et bien été prononcées et diffusées sur la station de télévision la plus écoutée de Vancouver. Il en aurait fallu moins pour soulever la colère de divers groupes, pas seulement féministes d'ailleurs puisqu'une panoplie d'organismes syndicaux et populaires ont immédiatement appuyé Media Watch dans son boycottage de la station CKVU.

En juillet dernier et malgré l'importance accordée à l'affaire, le comité de liaison se voyait dans l'obligation de mettre un terme à l'opération boycottage, sans pour autant cesser ses protestations. Il faut dire que le climat politique de la province venait de changer singulièrement avec la livraison, par le gouvernement créditiste de Bill Bennett, d'un budget accompagné de mesures carrément répressives. Les groupes avaient alors besoin de toutes les tribunes pour faire valoir leurs points de vue et tenter d'agir sur le gouvernement.

Mais l'histoire Media Watch - Collins, elle, continuait de faire son bout de chemin. Après un silence d'environ deux

mois, et par l'intermédiaire de son vice-président Norman Klenman, la station CKVU faisait savoir à Media Watch et au CRTC qu'elle souscrivait au code d'éthique de l'Association canadienne des diffuseurs mais que, par ailleurs, son mandat visait à favoriser les débats publics. Fait à noter, la lettre sous-entendait également que le commentateur de Collins avait auparavant été lu par le réalisateur. C'était avouer candidement la bêtise de l'employé et la responsabilité de l'employeur, mais aucune excuse ne se profilait à l'horizon.

Le cas s'avérait relativement clair pour le CRTC qui, dans son jugement d'août dernier, se portait à la défense de Media Watch et de ses supporteurs, menaçant (moralement du moins) CKVU de lui retirer son permis l'année prochaine «si de l'ordre n'était pas remis dans la boîte». Le CRTC soutient surtout que «la question de savoir si les femmes devraient ou ne devraient pas être violées n'est pas à débattre».

Ce jugement qui vise non pas à limiter la liberté d'expression mais plutôt à éviter la bêtise «crasse», un éditorialiste d'un quotidien anglophone du Québec, hors contexte de surcroît, le qualifiait en août de douteux. Selon lui, les commentaires émis par les médias n'ont pas à être acceptables, pas plus au CRTC qu'à la population. C'est ce qui lui fait conclure que le CRTC vient de prendre la défense d'un groupe féministe vancouverois au détriment de la liberté d'expression.

On peut parler d'un acquis moral pour les femmes. Si minime soit-il, il constitue au moins une victoire ponctuelle pour les femmes de Media Watch, qui s'étaient taillé jusque-là une réputation peu enviable auprès des médias vancouverois, à cause de leur vigilance sans merci.

SYLVIE BÉLANGER

1/ Media Watch est un organisme national dont la mission est d'améliorer l'image des femmes dans les médias par l'éducation et la sensibilisation du public.

2/ Traduction "It's my hope that Media Watch and its army of snoops will be found in the front line where they can be raped by Russians", transcription de l'émission obtenue par M. W. à Vancouver

3/ The Gazette, 22 août 1983. "Leave Station Alone"

Contre le Cruise

Pour protester contre le missile de croisière, des femmes de l'ouest canadien viennent d'installer un «Camp de femmes pour la paix» à proximité du terrain d'essai du Cruise, à Cole Bay au nord de la Saskatchewan. Ce camp est un nouveau maillon qui vient s'ajouter à la chaîne des autres camps de femmes déjà montés à travers le monde, le plus connu étant celui de Greenham Commons, en Angleterre. De plus, l'expérience de Cole Bay suscitera bientôt d'autres camps dans différentes villes du Canada; c'est une source où les femmes peuvent puiser l'information et l'énergie nécessaires à poursuivre le travail amorcé. À quand un camp de femmes québécoises?

RACHELLE PILOTE
Vancouver

Don't Blame me, I voted NPD !*

TOUJOURS VANCOUVER

Il y avait longtemps qu'on avait vu un tel regroupement à Vancouver. En juillet dernier, sous l'appellation de *Women Against the Budget*, des représentantes de groupes de femmes et des individuelles se réunissaient d'urgence pour discuter actions et stratégies. L'objectif : renverser le budget nouveau-né- et d'inspiration typiquement reaganienne - du Crédit Social de Colombie-Britannique.

Quelques jours plus tôt, le 7 juillet, le gouvernement créditiste nouvellement élu venait de déposer un budget prévoyant des coupures phénoménales, accompagné de 26 pièces législatives modifiant profondément plusieurs domaines. En voici quelques exemples :

- Les bills 2 et 3 abolissent les clauses d'ancienneté et permettent aux employeurs seuls de décréter les conditions de travail. Dorénavant, tout-e employé-e peut être congédié-e sans motif valable. C'est une tentative sans équivoque d'anéantir 50 ans de lutte syndicale. Résultat : des milliers de travailleuses du secteur public seront mises à pied.

- Le bill 4 abolit la Régie des loyers, le bill 27 fait de même avec la Commission des droits de la personne.

- Le bill 24 encourage le retour à la pratique médicale privée. Résultat: deux collectifs de santé pour femmes sont menacés d'extinction (REACH et Women's Health Collective).



- D'autres bills permettent au gouvernement de contrôler le contenu des programmes scolaires au niveau des institutions. On prévoit 8 000 mises à pied dans ce secteur, occupé aussi majoritairement par des femmes.

- Le budget gèle les allocations de Bien-être social, légalise la discrimination sexuelle, élimine la sécurité d'emploi. Il permet les augmentations de loyer, la dissolution de l'équipe de protection des droits de l'enfant, la coupure des subventions aux garderies. Il augmente les impôts de façon régressive, et autorise une hausse immédiate de 10% des loyers des HLM. Vous le devinez facilement, les femmes de Colombie-Britannique sont durement touchées par ce budget. Comme le dit le premier ministre Bill Bennett, «Il faut que les familles, les églises, les communautés prennent soin des leurs» !

Il est peu surprenant alors que *Women Against the Budget* soit déjà formé six jours après le dépôt du budget. Premières à s'organiser, les femmes veillent à le faire le plus ouvertement possible. Toutes celles présentes aux assemblées ont droit de vote, les comités sont ouverts, les discussions générales et le travail partagé. Les événements sont

sorcières, sages-femmes
et infirmières



SORCIÈRES, SAGES-FEMMES ET INFIRMIÈRES

Barbara Ehrenreich et Deirdre English

«Comme tout événement historique nous a été rapporté par une élite culturelle, on ne connaît les sorcières qu'à travers les yeux de leurs bourreaux».

104 pages, illustré
Prix en librairie: 7,95\$

L'agenda
des éditions
du remue-ménage
1984

L'AGENDA '83 DES ÉDITIONS DU REMUE-MÉNAGE Collectif

Dire notre solidarité comme choix politique et comme solution face aux problèmes que nous rencontrons quotidiennement.

304 pages, illustré
Prix en librairie: 9\$

louise dupré
la peau familière
avec la participation de Lucille Roy

LA PEAU FAMILIÈRE

Poésies de Louise Dupré

«Une femme lutte contre l'asservissement du quotidien, les petits détails de la vie et ces petits riens qui minent.»

Claude Beausoleil, *Le Devoir*, 17 septembre 1983

128 pages, illustré
Prix en librairie: 9\$

les éditions du remue-ménage

4800 Henri-Julien, Mtl.
H2T 2E1 Tél: 845-7850

traduits en langage gestuel et les tracts multilingues. L'objectif de WAB est le retrait complet du budget et la restauration des services sociaux. Aucun compromis n'est acceptable et la détermination est immense.

Dès le début, les femmes de WAB sont partout, participant à chaque intervention de la coalition provinciale *Solidarité*. Leurs représentantes s'expriment devant des foules de travailleuses et travailleurs enthousiastes, réuni-e-s



Devant la pelouse de Grace

Photo: Louise Proulx

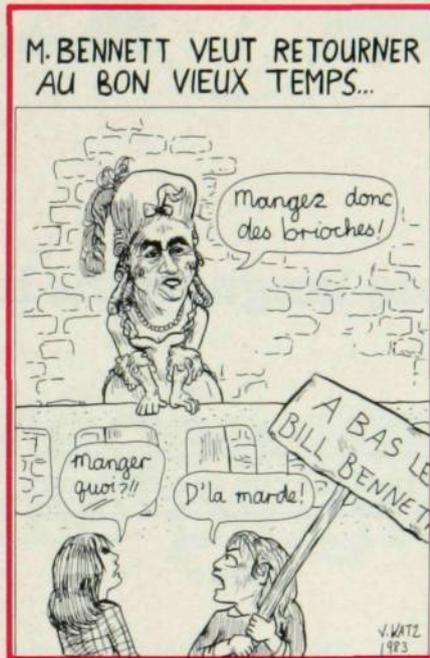


Illustration: Viviane Katz

pour manifester leur refus, au risque souvent de perdre leurs emplois.

WAB organise aussi, sur ses propres bases, deux événements marquants et originaux: un déjeuner sur l'herbe en face de la demeure de Grace McCarthy, ministre de la Santé et du Bien-être social, et une assemblée d'information sur les conséquences du budget sur la santé, la consommation, les services sociaux et l'éducation. WAB prépare

aussi une semaine «Femmes et enfants» dans le cadre de *Solidarité*, et participe à toutes les actions subséquentes.

Par l'entremise de WAB, les femmes de Colombie-Britannique sont assurées d'une voix forte au sein d'une coalition large, leur mobilisation et leur efficacité permettant aux femmes de WAB d'influencer les processus décisionnels de *Solidarité*. Grâce à elles, on y discute des implications spécifiques du budget sur les femmes. Enfin, leur travail semble aussi favoriser une meilleure connaissance et des liens plus étroits entre les travailleuses et les militantes syndicalistes et féministes.

Quelles sont les perspectives de WAB? Voir à s'élargir, à intégrer les nouvelles arrivantes, mais surtout se donner une stratégie à long terme basée sur ses propres forces et sa spécificité. Car la bataille sera dure. Et exemplaire: il faut se rappeler que la C.-B. détient le plus haut taux de syndicalisation du pays. C'est un laboratoire idéal pour tout gouvernement de droite. Déjà, plus de 100 000 personnes sont descendues dans la rue et ont risqué leurs emplois contre ce budget. Le gouvernement n'a toujours pas reculé. Actuellement, mi-octobre, il semble de plus en plus évident que seule une action d'envergure réussira à le faire bouger. Comme une grève générale. Les femmes de WAB sont-elles prêtes à relever le défi?

LOUISE PROULX

* "Ne m'en voulez pas, j'ai voté NPD!"

Publications

INSTITUT QUÉBÉCOIS DE RECHERCHE SUR LA CULTURE



L'hiver dans la culture québécoise (XVII^e — XIX^e siècles).

Sophie-Laurence Lamontagne

190 pages 11,50 \$



L'imprimé au Québec: aspects historiques (18^e — 20^e siècle).

Yvan Lamonde et al.

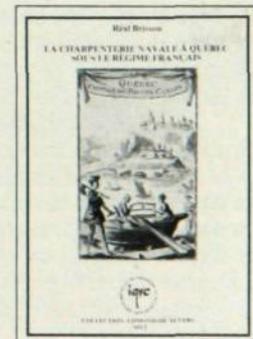
371 pages 18,00 \$



Je me souviens. La littérature personnelle au Québec (1860-1980).

Yvan Lamonde

272 pages 17,00 \$



La charpenterie navale à Québec sous le Régime français.

Réal Brisson

316 pages 19,50 \$

Ces documents sont disponibles dans toutes les librairies ou à:



Institut québécois de recherche sur la culture
93, rue Saint-Pierre
Québec (Québec)
G1K 4A3
tél.: (418) 643-4695



«Y a-t-il une langue dans la salle?»

S'indiquer ou se syndiquer

MÉMO

À M. Yvon Charbonneau,
Président de la CEQ.

Cher monsieur,

Je suis votre employée (il faut dire «employée» et non pas «numéro») depuis 12 ans, et comme je n'arrive pas à vous voir en personne, je vous envoie un mémo par le courrier interne, comme on jette une bouteille à la mer.

Je suis débordée de travail (il faut dire «travail» et non pas «lourde tâche») à cause des excès de langage de vos syndiqué(e)s qui mélangent toutes les expressions disponibles en français pour en faire un salmigondis syndical (il faut dire «salmigondis» et non pas «assemblage disparate et incohérent») insensé, truffé d'erreurs grossières et/ou de glissements de sens importants (il faut dire «glissements» et non pas «déraillements»). Je vous livre ici quelques observations que j'espère pertinentes.

Il faut dire : «hôtel de passes» et non pas «table de négociation».

Il faut dire : «nous avons trop bu hier soir» et non pas «les relations s'enveniment».

Il faut dire : «Hey, les gars» et non pas «camarades».

Il faut dire : «indéfrisable» et non pas «permanente» (le mot «tonette» n'est pas accepté).

Il faut dire : «grève» et non pas «trève».

Il faut dire : «marivaudage» et non pas «maraudage».

Il faut dire : «simplifier toute l'affaire» et non pas «dégraisser les appareils et les structures» (on dégraisse un bouillon ou un rôti).

Il faut dire : «résoudre un problème au plus vite» et non pas «se pencher sur une question» (plus la question est basse, plus les chances de ramper sont grandes).

Il faut dire : «les patrons des syndiqué(e)s» et non pas «les instances syndicales».

Il faut dire : «il faudrait bien savoir où on s'en va» et non pas «clarifier notre position».

Il faut dire : «bateau du chef» et non pas «leadership».

Ces quelques remarques étant dites, pensez à nos jeunes qui, déjà, ne sont plus capables d'écrire notre belle langue française ordinaire. Imaginez-les en train d'essayer d'écrire votre langue : ce serait de l'ampleur d'une catastrophe nucléaire.

De plus, si les syndicats sont aussi impopulaires, c'est peut-être que les gens ne vous comprennent pas. Vous inspirez-vous des nouvelles de Radio-Canada ? Si oui, ce n'est pas une bonne idée : leur langue est un code complexe que seuls les initiés comprennent (il faut dire «initiés» et non pas «journalistes»). C'est le moyen qu'ils ont trouvé pour protéger l'information contre la plèbe. Auriez-vous besoin de protéger le syndicat contre les syndiqué(e)s ?

Je vous laisse sur cette profonde question (il faut dire «profonde» et non pas «creuse»). Si la situation ne change pas dans les plus brefs délais, je devrai en aviser les hautes autorités (il faut dire «hautes autorités» et non pas «élitistes») de l'Office de la langue française du Québec qui, lui, est pris avec le même problème de langue au niveau du gouvernement (il faut dire «pris» et non pas «pogné»). Cette nouvelle langue est cancérigène. Un nouveau terme circule d'ailleurs pour définir cette façon douteuse de faire dévier la langue française : l'alphabétise.

Veuillez agréer, cher monsieur Charbonneau, l'expression de mes sentiments inquiets,

Rosette Charette (il faut dire «Rosette» et non pas «Pélagie-la»), Agente d'Information
(il faut dire «agente d'information» et non pas «espionne») à l'OLF.DL.CEQ. (Office
de la langue française de la Centrale d'enseignement du Québec).

Femme piégée par homme progressiste

Il n'est pas de journée où la vaisselle ne soit rangée par ses soins, où notre fils ne soit baigné par ses mains empressées, où la table ne soit desservie avec une rapidité digne de l'homme bionique. Pourtant, aussi plaisante puisse-t-elle paraître, cette attitude n'en mine pas moins mon moral de femme piégée... quotidiennement!

De quoi se plaint-elle, direz-vous ? Et vous aurez raison de vous interroger; moi aussi, j'ai longtemps réprimé ma colère parce qu'à cette question, je répondais ce que je vous surprends à penser en ce moment!

Or, vivre avec un homme dit «progressiste», et si on a un enfant de surcroît, c'est parfois très frustrant. J'irai plus loin ; c'est même une confirmation supplémentaire que la relation dominante est loin d'être sur sa fin. Chaque jour, ça gruge subtilement les efforts qu'une femme peut faire pour acquérir son autonomie et son équilibre. Je m'explique.

L'homme dit «progressiste» est très courant au sein de la classe moyenne. Sa description est un jeu d'enfant, son attitude tout autant. Elevé selon tous les anciens principes de notre société sexiste et misogyne, il semble apparemment n'avoir eu aucune difficulté à balayer, dès l'adolescence et du revers de la main, l'avalanche de préjugés dont on a inondé sa si belle éducation ! Ce spécimen exceptionnel prétend donc réussir à vivre une vie de couple et une expérience familiale où les leitmotifs (outre celui de l'amour, bien entendu !) seront «participation» et «égalité».

La société n'est pas très exigeante envers lui : quelques beaux gestes, et il aura son auréole d'homme évolué et moderne. Un ami appartenant à cette caste me disait candidement un jour, il n'y a pas si longtemps : «C'est simple, je n'ai qu'à habiller les enfants le matin, rincer mon assiette au dîner et mettre mon linge sale dans le panier le soir, et

je suis un homme hors pair. Tout le monde applaudit et j'ai la paix !» Il n'en fait pas davantage que n'importe quel adolescent, mais il le fait sans qu'on ait besoin de le lui rappeler dix fois dans la journée. Pendant ce temps-là, qui se tape le reste du travail - sans se faire applaudir, et sans avoir la paix ?

Il est dangereux de vivre quotidiennement avec une telle perle rare. Cela a de curieuses conséquences : une femme perd toute vigilance et s'endort doucement bercée par les paroles rassurantes de son entourage dissertant sur la chance inouïe qu'elle a de vivre avec un homme pareil. Puis, soudain, surgit un malaise.

D'abord sur la pointe des pieds, de peur de faire trop mal, de faire tout basculer, il entre et sème le doute. Un goût amer d'injustice s'installe, et là, dans l'angoisse, on se dit que l'équilibre tant recherché n'est peut-être pas ça.

Attention, je ne dis pas que ces hommes sont à blâmer, que leur comportement est répréhensible en soi. Non. Mais leur attitude ne doit pas nous faire croire que tout est gagné. Ce n'est pas parce qu'un mari dit que sa femme a parfaitement raison d'être féministe, et patati et patata, qu'elle peut dormir tranquille. Le raisonnement a l'air tortueux, mais cette réalité-là est celle de tous les jours. Les hommes de 25-35 ans ont considérablement modifié leurs comportements pour s'adapter à des femmes qui revendiquaient, mais la bataille est loin d'être terminée... et plusieurs d'entre nous semblent avoir abandonné.

Cela me surprend toujours de constater à quel point les femmes sont empressées de dire que leur conjoint participe autant qu'elles à la vie de la famille, à la recherche de solutions quand survient un petit problème, etc. - et je suis de celles-là ! Il n'en demeure pas moins que l'ensemble des responsabilités de l'organisation de la maison et de

l'éducation des enfants repose encore lourdement et principalement sur les épaules des femmes.

Les hommes ont transformé leur attitude. Il s'en est suivi une «normalisation» de certains comportements auparavant isolés. Ainsi il n'est plus rare de rencontrer des gars misogynes à outrance mais qui, chaque jour, changent des couches et qui, la fin de semaine, y vont d'une sauce à spaghetti pour une tablée d'amis. Naguère, ils se contentaient de retourner avec fierté (bonnet du chef et grande fourchette) quelques steaks sur un poêle B.B.Q., sous le regard attendri des convives, pendant que madame courait en tous sens, véritable garante de la réussite de la fête... Monsieur recevait pourtant sans broncher les félicitations sur l'excellent repas dont on parlerait jusqu'à l'été prochain !

Mais le plus redoutable dans tout cela, c'est l'immense pouvoir qu'un homme acquiert sur une femme à partir du moment où il semble l'encourager et l'approuver dans ses façon de vivre et de penser. Il est plus difficile alors de juger de la pertinence et de la justesse de ce qu'il exigera d'elle, consciemment ou inconsciemment. J'ai vu des mères arrêter de travailler pour demeurer à la maison et élever les enfants entre quatre murs, convaincues que c'était leur décision personnelle, leur désir le plus profond, alors que la réalité nous indiquait le contraire. D'autres supportent des agissements odieux, reconnaissantes de quelques pots de confitures préparés à deux ; ou encore, bien pire, certaines ne confieront jamais à personne l'amertume qu'elles ressentent, pensant assurément qu'elles font fausse route, car avec ce mari incomparable...

C'est alors qu'elles sont piégées!...

LINE-SYLVIE PERRON

NE RATEZ PAS CES PUBLICATIONS:



ALERTE AUX PUCES!

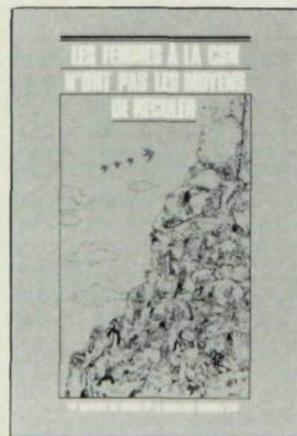
INFORMATIQUE
TÉLÉMATIQUE
BUREAUTIQUE
ROBOTIQUE

Quelles en sont les conséquences sur notre travail, sur notre santé, sur notre vie?

LES FEMMES À LA CSN N'ONT PAS LES MOYENS DE RECULER

4^e RAPPORT DU COMITÉ DE LA CONDITION FÉMININE CSN

**MILITANTISME
TEMPS PARTIEL
ACTION POSITIVE**



Ces Publications du Comité de la Condition féminine CSN sont disponibles au centre de documentation, 1601 De Lorimier, Montréal, H2K 4M5. Tél.: 598-2151.



Les femmes veulent renégocier le syndicalisme

Pendant la préparation du dossier sur le syndicalisme, je me suis souvenue d'une conversation de cuisine avec deux amies. C'était l'automne 1982, froid et pluvieux. Nous exprimions notre frustration et notre colère face à la manière suicidaire dont les gars de la CTCUM menaient la grève des transports. Comment appuyer des gens qui ne font rien pour créer la moindre complicité avec les usagèr-e-s du service et qui boudent parce que «de toute manière le public est toujours contre eux»? Ils se comportaient en vrais machos-martyrs, incapables de développer d'autres stratégies que celle de foncer tête première contre le mur. Le gouvernement péquiste, maintenant bien à l'aise dans le «maniement» des lois spéciales, les attendait au détour et les médias se chargeaient du reste. L'antisindicalisme atteignait un nouveau sommet au Québec. Quel climat!

Nous nous attendions au pire avec le Front commun, en janvier 83; nous nous demandions pourquoi les centrales ne faisaient rien pour démontrer publiquement les liens importants entre les intérêts des bénéficiaires des services hospitaliers et les revendications des travailleuses. Idem en éducation. Le discours syndical nous faisait peur, l'antisindicalisme débridé encore plus. Ça sentait l'ordre, l'autorité et les durcissements. Rien de bon pour les femmes. Et si le gouvernement bafouait impunément les syndicats? Quels seraient les coups et les contrecoups pour celles qui n'ont même pas le sacro-saint statut de «travailleur productif»: les femmes au foyer, les assistées sociales, les chômeuses, les vieilles, toutes les marginales?

Au sein du mouvement syndical, ce sont surtout les femmes qui font ces liens et qui posent ces questions, et pour cause. Ce sont elles qui voient et qui vivent les multiples recoupements de réalité que les «appareils» (tant syndicaux que gouvernementaux) ignorent ou camouflent. Par exemple, il est bien connu qu'elles sont à la fois ménagères et travailleuses mais les employeurs, les syndicats et les législateurs en font fi systématiquement. De plus en plus, tout le travail féminin devient du travail précaire. Au cours de leur vie «active», bien plus de travailleuses que de travailleurs connaissent le chômage, les retraits prolongés du marché du travail, l'assistance sociale et la pauvreté.

Ainsi, si nous n'échappons pas au monde patriarcal - aux rapports économiques et politiques, aux classes, aux institutions - le monde patriarcal, lui, nous échappe. De multiples mécanismes d'exclusion du pouvoir nous empêchent d'avoir prise sur ces réalités. Mais cela nous donne un point de vue privilégié sur ces mêmes rapports et institutions. Et, à les remettre en cause, nous avons moins à perdre que les hommes, sinon beaucoup à gagner.

Après plusieurs conversations de cuisines et de bars, après plusieurs réunions, manifs et 8 mars, des femmes de l'intérieur et de l'extérieur des syndicats font des liens et posent des questions...

LISE MOISAN

La maladie de la mort*

dossier



Photos: Louise de Grosbois

Je ne suis pas à l'aise syndicalement. Je suis embarrassée, gênée par certaines «valeurs syndicales» et j'ai envie de m'en dissocier, de les écarter. Juste pour ne pas rester immobile, paralysée. Juste pour ne pas mourir.

Le titre que j'ai trouvé est loin d'être transparent. Je le sais. Mais j'y tiens. Parce que ce qui me paraît caractériser le syndicalisme, à la limite, c'est un certain immobilisme qui me fait penser à la mort, et aussi une façon de passer à côté de tout, à côté de lui-même surtout. Une façon de se regarder, de pleurer sur lui «comme un inconnu le ferait», c'est-à-dire de l'extérieur. Comme si tout élan syndical ne partait jamais de l'intérieur, de la vie. C'est risqué de partir de l'intérieur. Ça peut vouloir dire changer. Mettre de côté des valeurs auxquelles on tenait mais qui ne sont plus de mise parce qu'elles nous étouffent. Le problème, c'est que certains n'étouffent plus. Ils sont déjà morts.

La plus belle illustration de cet immobilisme me semble être l'utilisation à tout propos de cet argument si bête qui consiste à dire qu'on ne peut pas poser tel geste, revendiquer telle chose, ou encore exprimer telle pensée, tel désir, car se serait faire le jeu de la droite, des patrons, du gouvernement... Et de qui encore? C'est un argument qui m'a souvent paralysée. Je n'aime pas avoir l'impression d'être en train

de faire le jeu de la droite, des patrons... Mais j'ai compris qu'il était bête parce qu'il sert à toutes les sauces, aussi bien à la gauche qu'à la droite. On l'utilise quand l'immobilité est menacée. On nous l'a servi, au collège où j'enseigne, lors d'un débat sur l'action positive. Nous devions nous prononcer sur certaines recommandations venant de la FNEEQ¹ qui visaient à établir un programme d'accès à l'égalité pour les femmes. Une de ces recommandations concernait les mouvements de main-d'œuvre, mises en disponibilité, mises à pied, mutations, etc. et proposait: «Que les dispositions sur la sécurité d'emploi prévoient que, dans les cas d'ancienneté égale, les femmes soient privilégiées dans tous les cas de mouvement de main-d'œuvre.»²

Étant donné que les femmes ont moins d'ancienneté que les hommes dans le réseau collégial (elles sont 32,2% des effectifs mais 55,5% des mises en disponibilité et 53,7% des mises à pied) nous avons considéré que, dans le contexte actuel, cette recommandation n'était qu'une déclaration de principe et qu'elle devait être amendée. Nous avons donc voté une résolution qui spécifiait que, lorsque dans un collège, dans une discipline donnée, les

femmes ne représentent pas 50% des professeurs, les mises en disponibilité et les mises à pied ne touchent que les hommes, indépendamment de l'ancienneté. Cette résolution a suscité les plus beaux délires syndicaux (quoique la dernière grève ait donné libre cours à d'aussi savoureux égarements).

Cette résolution, nous a-t-on dit, faisait le jeu des patrons. D'abord parce qu'elle touchait l'ancienneté, donnant ainsi aux patrons la possibilité d'attaquer ce principe «vieux comme le syndicalisme». Ensuite, comme ce sont les femmes qui ont le moins d'ancienneté dans le réseau collégial, elles gagnent moins que les hommes (2 160\$ de moins que le salaire moyen des hommes). Elles coûtent moins cher aux patrons. Alors cette résolution les arrange. Et il ne faut pas, dans un syndicat, voter des résolutions qui arrangent les patrons. Cela semble être un principe important qui s'appuie sur l'idée que ce qui est bon pour l'ennemi est forcément mauvais pour nous ou, à tout le moins, suspect. Partant de là, l'objectif semble être de déplaire aux patrons. Et l'accès à l'égalité pour les femmes? Est-ce qu'on y tient vraiment? Ou cela menacerait-il quelque part quelque chose?

Avouloir à tout prix éviter de «faire le jeu de», on finit par ne plus rien dire. Ou plutôt, on finit par trouver une façon de dire vide et stérile. C'est le discours ou le ton syndical. Celui qui ne dit rien. Le ton qui tourne autour du pot. Je me suis souvent demandé pourquoi je sors de chaque assemblée syndicale avec une impression de grand vide. C'est qu'il ne s'y passe rien. On y cause beaucoup pourtant. On y fait l'analyse de la conjoncture, à la lumière de... On tente aussi de saisir les tendances qui se dégagent de... car il faut bien voir que... et mettre de l'avant... dans la perspective de... lutte plus large contre le système capitaliste et patriarcal (qu'on ajoute maintenant, ça fait bien). Beaucoup de formules. Creuses. Malgré les apparences, le discours syndical a peur des mots. De ces mots qui obligent à se regarder de l'intérieur. Ceux qui lui permettraient de prendre une certaine distance par rapport à lui-même et de se voir tel qu'il est, c'est-à-dire ridicule. Mais il est trop occupé à sauver l'image, l'honneur ou Dieu sait quoi.

C'est ce qui a amené la FNEEQ à nous demander un mandat de grève au beau milieu du mois d'avril en affirmant avec beaucoup de sérieux qu'«avn1 constitue un moment stratégique pour conclure cette négociation.»³ À un mois de la fin des cours, faut le faire! Et on l'a fait! On a accordé ce mandat de grève, au collègue où j'enseigne, alors qu'on savait très bien que la FNEEQ n'irait pas en grève à la fin d'une session. Mais on était content. On avait joué notre rôle. Que s'est-il passé après? Rien du tout. Mais ça n'a pas d'importance. On avait la conscience en paix. On n'avait pas fait le jeu de la droite. On avait tenu le bon discours. Celui de gauche. Aussi creux que celui de droite.

Et si on en avait marre, nous (les femmes surtout), de ce discours impuissant, culpabilisant et qui nous empêche de respirer. Et si on les disait, ces mots qui

font peur: travail partagé, divergences d'opinion, reconsidération des «acquis», égalité réelle, liberté individuelle, respects et droits des étudiants. Et si on parlait, comme une collègue l'a déjà fait, du droit de faire du bon travail.

Disons-le tout de suite, ce n'est pas une revendication syndicale majeure. On en parle lorsqu'il s'agit de défendre notre liberté pédagogique face aux patrons. Et nous avons raison. Mais j'aimerais qu'on en parle plus souvent. Qu'on dise moins qu'on n'y peut rien à cause de plein de choses extérieures à nous. Je voudrais qu'on en ait encore envie.

Lorsque la sécurité d'emploi ne m'empêche pas de dormir, «je fais souvent ce rêve étrange et pénétrant» d'un travail qui a un sens. Une portée quelconque. Je rêve que j'ai la liberté de juger moi-même des conditions favorables à mon enseignement. Qui m'en empêche? Le système, les patrons, le gouvernement et, dans une certaine mesure, le syndicat. Ou plutôt un certain esprit syndical. Le fantôme du syndicat. Il rôde dans les corridors. Il veille à ce qu'on s'interroge toujours avant d'agir. Est-ce un sacrilège de donner un cours pendant une assemblée syndicale? Oui. Ça ne se fait pas. Et si j'évaluais, moi, que c'est nécessaire cette fois-ci? Que c'est mieux ainsi pour les étudiant-e-s?

Les étudiant-e-s. Ces êtres qu'on rencontre quotidiennement et avec qui on passe de plus en plus d'heures. Existence-ils dans nos vies? Bien sûr, on est correct avec eux. On ne leur donne pas trop de travail, pas trop d'exams. Ils en ont assez des profs de droite (et s'ils en avaient assez des profs de gauche aussi?). On les ménage. Car voyez-vous, ils sont pris dans un système pourri, répressif. On ne va pas ajouter à toute cette répression. Bien sûr. Je crois aussi qu'on en a peur. On s'en méfie. On ne les ménage pas, on les ignore. On préfère rester entre nous, entre «adultes» et causer de la conjoncture politique...

J'ai assisté, lors de la dernière grève, à une scène troublante. Une étudiante était venue sur la ligne de piquetage pour nous proposer un appui concret. Elle avait eu l'idée de téléphoner au plus grand nombre d'étudiant-e-s possible et de les inviter à venir renforcer nos lignes de piquetage. Elle voulait que le syndicat lui fournisse la liste des étudiant-e-s et leur numéro de téléphone. C'était une bonne idée. Réconfortante pour nous. Une belle initiative. Bref, on aurait dû lui sauter au cou. Quelqu'un de l'exécutif du syndicat lui a finalement dit qu'il valait mieux qu'elle passe par l'association étudiante (qui n'avait pas bougé jusque-là). Que ce serait plus officiel. Qu'on ne pouvait pas donner la liste comme ça à une inconnue, etc... On se méfiait quoi! Alors on s'est débarrassé d'elle. On l'a ignorée. Et j'ai eu honte.

Puis, pendant la grève, le syndicat s'est réveillé et a décidé d'organiser une assemblée d'information pour les étudiant-e-s afin de les convaincre du bien-fondé de nos revendications. On avait besoin de les sentir avec nous. Là aussi j'ai eu honte. On les avait ignoré-e-s si longtemps.

Le syndicalisme ne peut plus continuer à ignorer tant de choses sous peine de ne défendre que son inaptitude à se transformer, à évoluer. Il peut pas non plus continuer à s'ignorer lui-même car on finira par dire de lui qu'il est «mort sans vie au préalable à laquelle mourir, sans connaissance aucune de mourir à aucune vie».⁴

MARIE SABOURIN,

Professeur

au cégep Montmorency, FNEEQ

* Titre que Marguerite Duras a donné à un merveilleux petit texte publié aux Editions de Minuit (1982) et qui, par ailleurs, n'a rien à voir avec le syndicalisme.

1/ FNEEQ: Fédération nationale des enseignants et enseignantes du Québec, CSN.

2/ Info-Négo, FNEEQ, Vol 2, no 3, septembre 1982.

3/ Info-négo, FNEEQ, Vol 2, no 8, avril 1982.

4/ Marguerite Duras, op. cit. page 24.



Au sein de la Fédération des Affaires sociales (CSN) 70,000 travailleuses de la santé et des services sociaux luttent pour faire respecter leur droit d'avoir une convention collective négociée. En tant que bénéficiaires des services en tant que filles, que mères et conjointes elles luttent contre la dégradation des services qui augmente leur prise en charge des besoins croissants de la population.



Les stratégies de la défaite

Malgré mon engagement syndical, c'est lors d'une fête de famille, dans le Bas du Fleuve que le dernier Front commun prit pour moi tout son sens. Les nombreuses cousines y jasaient de leurs jobs, des coupures de salaires qu'imposerait la toute récente loi 70, des risques d'être « bumpées » ou mises à pied. Je découvrais stupéfaite que les trois quarts d'entre elles étaient des travailleuses du secteur public.

Les tantes, elles, s'inquiétaient du dernier changement de vocation de l'hôpital local: s'enquérant auprès des cousines infirmières, se narrant leurs visites à un fils handicapé ou à un mari malade, elles cherchaient à démêler, discrètement, les services encore disponibles de ceux qu'elles devraient bientôt fournir elles-mêmes.

Bien que mené de part et d'autre par des hommes, le récent conflit du secteur public concernait d'abord et avant tout des femmes: en premier lieu, les 225 000 travailleuses visées directement par les décrets (les deux tiers du Front commun ou une travailleuse sur cinq), ensuite les femmes en général, qui doivent de plus en plus compenser la détérioration, ou pallier l'absence, de services dans les écoles, les hôpitaux, les garderies...

UNE LOI ET SES CONSÉQUENCES

La loi 70, adoptée en juin 1982 par le gouvernement québécois, n'avait qu'une vocation: dégonfler la masse salariale à long terme. Peu surprenant alors si les 80 000 pages de décrets contenaient essentiellement des mesures restrictives. Les résultats sont bien concrets: payer plus cher en frais de garde à cause d'un horaire « étiré ». Être contraint-e au temps partiel. Démissionner parce que le poste offert est à 70 km de son domicile. Revoir sa pédagogie en se demandant comment continuer à faire de « l'évaluation continue » avec 175 étudiant-e-s. Travailler sur appel pour la troisième année consécutive. Monter un nouveau service et se faire « bumper » par un plus ancien qui lui, préférerait un autre poste par ailleurs non disponible. Être plus fatigué-e à la fin de la semaine. Perdre une job qu'on aime faire. Se retrouver encore à deux femmes et 13 hommes dans son département car les femmes embauchées plus récemment dans les cégeps et chez les professionnel-le-s y seront minorisées davantage. Se sentir toujours coupable de ne pas pouvoir donner les soins qu'il faut aux malades. Compter les jours de sursis avant le recyclage en informatique. N'avoir ni le temps ni les moyens de songer au recyclage.

UN FRONT COMMUN DIVISÉ

Le Front commun 83 s'est constitué sans analyse préalable de la situation spécifique de chacun des groupes qui le composent, donc

sans identification claire des objectifs communs. On comptait sur la force du nombre. Or le gouvernement a joué constamment sur nos intérêts particuliers pour nous diviser: ses attaques et ses minimes concessions touchaient inégalement chaque groupe, accélérant la mobilisation chez les uns, la freinant chez les autres.

On comptait aussi sur la pression de la grève alors qu'un tel moyen était remis en cause par les syndiqué-e-s, parce que trop souvent invoqué comme un automatisme ou une arme absolue, plutôt que comme un geste ultime, dont la légitimité ne va pas de soi, ni pour les syndiqué-e-s ni pour la population. D'une part, la grève est légitime quand liée à des revendications enracinées et crédibles, d'autre part, elle ne doit pas être un but mais un dernier moyen qui n'a rien d'automatique.

Plutôt que de remettre en question le droit de grève dans le secteur public, on devrait s'interroger sur ce qui précède la grève. Pour être crédible et contrer la propagande gouvernementale, une campagne d'information syndicale du style « Je travaille pour vous », destinée à alerter l'opinion publique sur le déperissement des services sociaux et de l'enseignement, doit se mener deux ans avant la négociation. Préparer une grève dans le secteur public, c'est d'abord et avant tout tenter de l'éviter. Ce qui est d'autant plus difficile que l'État la provoque par tous les moyens dont il dispose.

DES REVENDICATIONS IRRÉALISTES

Quant aux revendications syndicales, on les a jugées souvent irréalistes et impossibles à atteindre. Pour une bonne partie des syndiqué-e-s, nos demandes salariales, trop élevées, faisaient fi de la conjoncture économique et de la situation des travailleuses et travailleurs non-syndiqué-e-s. Dans le cadre d'une négociation accélérée et défensive, que les syndicats réutilisent l'argument usé du « gonflement -inévitables- de nos demandes-étant-donné-les-concessions-réciproques-dans-le-jeu-habituel-de-la-négociation » n'avait plus de sens. Ainsi deux conceptions s'opposaient: pour les uns, la mobilisation était le facteur déterminant et il fallait la renforcer; les concessions ne pouvaient que nous démobiler et exposer au grand jour notre faiblesse; il fallait



Illustration: Andrée Brochu

DES LOIS TRÈS SPÉCIALES

- Loi 68 (juin 82)** diminue les avantages des régimes de retraite (à conjuguer avec la loi 70).
- Loi 70 (juin 82)** décrète des coupures de salaire de trois mois (pour tout le monde), suivies d'une baisse des échelles salariales de 1 à 12%. Amendée en faveur des bas salarié-e-s et des « temps partiel ».
- Loi 72 (juin 82)**: restreint l'exercice légal du droit de grève (secteur public et para-public) dans l'optique du « maintien des services essentiels ». Elle n'est pas appliquée, les lois 70 et 105 rendant déjà illégale toute grève se produisant lors des décrets.
- Loi 105 (déc. 82)**: établit que les 80 000 pages de décrets de la loi 70 tiendront lieu de convention collective pour l'ensemble du Front commun (300 000 personnes).
- Loi 111 (janv. 83)** tente de casser la grève des enseignant-e-s par la menace d'une série de mesures répressives, amendes considérables, perte d'ancienneté, congédiement, suspension de la formule Rand. Tous et toutes sont présumé-e-s coupables.
- Loi 118 (mars 83)**: valide rétroactivement les décrets dans leur version unilingue (française) ainsi que la version anglaise fournie depuis lors.

réaffirmer notre terrain, donc nos demandes, et l'argument de la « conjoncture économique » était renvoyé comme faisant le jeu de l'adversaire.

Pour les autres, la mobilisation n'était pas séparable de l'ensemble du rapport de force qui nous était défavorable; il fallait donc se fixer des objectifs jugés réalistes par nos membres et affirmer publiquement notre

volonté de compromis si on voulait que la pression de la grève soit efficace et ne se retourne pas contre nous. Pour les uns, il s'agissait de faire payer au gouvernement le prix politique des reculs imposés, pour les autres, de minimiser les pertes syndicales. L'affrontement perpétuel entre ces deux conceptions n'a certainement pas aidé à développer des alternatives syndicales qui tiennent compte des intérêts de la population, principale financière et utilisatrice des services publics, et aussi des intérêts des 300 000 travailleurs et travailleuses du Front commun.

L'INVISIBILITÉ DES FEMMES

Ni le gouvernement ni les porte-parole syndicaux n'ont beaucoup parlé de celles qui étaient majoritairement visées, les 225 000 femmes du Front commun. Le gouvernement s'en est bien gardé: l'image de syndiqués-égoïstes-prêts-à-tout-pour conserver-leurs-privileges se visualisait mal au féminin et les comparaisons public/privé s'embrouillaient avec l'introduction d'une variable sexuelle.

Il est vrai que les femmes du secteur public, syndiquées, ont acquis depuis dix ans des droits -tels des congés de maternité et des salaires décentes-formellement égaux à ceux des hommes¹. Mais les comparer aux travailleuses du secteur privé, majoritairement non-syndiquées, c'est ne pas dire que les grands écarts de salaire dépendent justement du fait qu'on soit syndiquée ou pas, et non du fait qu'on travaille dans le secteur public.

Les syndicats se sont tus également parce que le leadership est mâle, et parce que reconnaître qu'il s'agissait d'une attaque aux salaires et aux emplois féminins pouvait susciter des débats et des divisions quant aux enjeux de la lutte. Les femmes elles-mêmes ne se sont pas reconnues comme majoritaires dans le Front commun, ni dans l'image qui en était projetée publiquement ni dans les structures internes.

LA LEÇON DES CHOSES

Dans toutes les centrales, les femmes ont amorcé le débat sur les conditions du militantisme, mais il n'a pas encore d'effets tangibles. Pour la majorité des femmes syndiquées, fonctionner dans les hiérarchies syndicales n'est toujours pas attirant vu l'inutile complexité des réseaux décisionnels formels et informels, vu la longueur de débats souvent détournés par des luttes de pouvoir, elles-mêmes exacerbées par la déroute syndicale, vu la complaisance de vérités abstraites qui servent plus à cultiver une image de gauche qu'à confronter des points de vue, vu le modèle dominant du militant aguerri, structuré, sûr de lui, ayant peine à contenir son agressivité vis-à-vis la «camarade-enemie-de-ligne».

À première vue, la défaite du Front commun ne peut qu'accentuer la méfiance des femmes vis-à-vis un appareil syndical incapable de les protéger. Mais cette défaite a été si cuisante qu'elle commande aux syndicats un grand remue-ménage.

Ce n'est pas le fait d'être syndiquées que nous remettons en question mais les façons de fonctionner, les analyses et les discours syndicaux qui ne tiennent pas compte de notre réalité. D'ici au prochain Front commun, nous avons peu de temps pour devenir visibles dans les revendications, les stratégies et les campagnes d'information syndicales, et pour développer des liens de solidarité avec les femmes usagères des services comme avec les travailleuses du privé.

LINE CHAMBERLAND,
professeure de sociologie
au cégep Maisonneuve, FNEEQ.

1/ Ce qui n'empêche pas la sous-évaluation d'emplois féminins équivalents à des emplois masculins, ni les inégalités attribuables à une scolarité et une expérience moins grandes chez les femmes



PETIT LEXIQUE SYNDICAL

Employé-e-s du secteur public: Non, il ne s'agit pas de celles et ceux qui travaillent «avec le public» mais de l'ensemble des travailleuses-eurs à l'emploi du gouvernement lui-même (la fonction publique) ou d'un organisme/établissement relevant du gouvernement et le plus souvent financé par lui (le para-public). Exemple: écoles. CLSC, traversiers, société des alcools, etc.

Droits acquis: Cette expression réfère aux gains obtenus lors de négociations précédentes concernant des droits fondamentaux tels que la sécurité d'emploi, le congé de maternité, etc. Toutefois, elle confond souvent le principe d'un droit (ex: la protection des salaires) et sa formulation particulière dans une convention collective (ex: la formule d'indexation des salaires en pourcentage, qui a pour effet d'accroître les écarts salariaux).

Sécuritaires-mis-en-disponibilité: employé-e-s ayant acquis la permanence et la sécurité d'emploi et pour qui il n'y a aucun poste de travail dans leur région. Contrairement à ce que prétend la propagande gouvernementale, elles et ils travaillent en étant affecté-e-s à des tâches irrégulières ou temporaires (ex: remplacer une collègue en congé) ou pour lesquelles le personnel régulier ne suffit pas.

Évaluation continue: évaluer l'apprentissage des étudiant-e-s régulièrement, de façon à leur donner un feed-back continu sur les progrès accomplis et les difficultés à surmonter.

Bumping: conséquence de l'attribution des postes de travail par ordre d'ancienneté (nombre d'années de travail accumulées pour un même employeur). Une ouverture ou fermeture de poste entraîne alors une suite plus ou moins longue de déplacements où les plus ancien-ne-s prennent les postes de celles et ceux qui ont moins d'ancienneté.

LINE CHAMBERLAND

NOMBRE DE FEMMES SYNDIQUÉES AU QUÉBEC

CSN: 100 000 (sur 228 000)
CEQ: 60 000 (sur 85 000)
FTQ: 100 000 (sur 302 000)
TOTAL: 260 000

Testez votre Q.I. syndical

Voici un petit test pour mesurer votre «QI» syndical. Vous ne devez hésiter en aucun moment.

dossier

Première partie:

Questions d'ordre général sur les structures syndicales.

1- Parmi les lettres ci-dessous, identifier les abréviations des noms de syndicats ou centrales que vous connaissez?

- | | |
|-------|---------------|
| A-LSD | D-PCCMLY |
| B-PCP | E-FTQ-CEQ-CSN |
| C-CTC | F-JMJ |
| | H-BCBG |

2- Comment s'appelait l'ancien président de la CSN lors de la dernière négociation dans le secteur public?

- A-Céline Dion
- B- Donatien Vachon
- C- Rogatien Corriveau
- D- Rogatien Vachon
- E- Lucien Bouchard
- F-Je ne l'ai jamais su

3- Qui est Louis Mouton Cadet Laberge?

- A- Le président à vie de la FTQ
- B- Un gros collaborateur
- C- Le dauphin de René Lévesque
- D- Les trois premières réponses

4- Comme vous le savez. Yvon Charbonneau est le président d'une centrale composée aux deux-tiers de femmes (CEQ). Mais qui est-il vraiment?

- A- Un gars qui se laisse mener par les femmes...
- B- Un ami intime de Superman
- C- Un gars dont le ridicule ne tue pas

5- Où Yvon Charbonneau a-t-il appris son discours sur les femmes?

- A- En 73, il a suivi des cours de personnalité chez Elaine Bédard
- B- Dans le TV-Hebdo
- C- En ne lisant pas le magazine féministe «**La Vie en rose**»
- D- En fréquentant des salons de coiffures unisexes
- E- Quel discours?

6- À la CEQ, qu'est-ce que la CECS?

- A- Un club social
- B- Une équipe de hockey de la ligue Pee Wee
- C- Une organisation patriarcale sérieuse
- D- Des buveurs de bière et des utilisateurs de films pornos
- E- Le comité des enseignant-e-s des commissions scolaires.
- F- Les trois dernières réponses.



Photo : Louise de Grosbois

Deuxième partie:

Questions d'ordre général concernant la négociation dans le secteur public.

1- Selon vos connaissances historico-syndicales, combien y a-t-il eu de Fronts communs, (CEQ-CSN-FTQ) dans l'histoire du secteur public?

- A- Un
- B- Trois
- C- Sept
- D- Aucun

2- D'après vous, combien y a-t-il de femmes syndiquées dans le secteur public?

- A- 25
- B- 250
- C- 225000
- D- Je ne fais pas de différence entre les hommes et les femmes
- E- Aucune

3- Toujours d'après vos connaissances historiques, combien de coordonnateurs syndicaux sont passés du côté gouvernemental depuis les trois dernières rondes de négociations?

- A- Aucun
- B- Deux
- C- Je ne m'en suis pas aperçue
- D- Ils seraient plus faciles à trouver s'ils portaient des chandails de couleurs différentes

4- Pour cette question plus complexe, vous avez la permission de téléphoner à votre centrale. Si vous n'êtes pas syndiqué-e, vous avez le droit de tricher en téléphonant à Radio-Canada.

Combien y avait-il de femmes, gouvernement et syndicats réunis, lors de la célèbre rencontre de négociation au «bunker» en février dernier?

- A- Une seule
- B- Aucune mais Yvon était là
- C- Les femmes n'étaient pas admises parce que le «bunker» c'est une taverne en plus chic.

5- Selon ce que vous avez lu ou entendu des dernières négociations, où se trouvait le principal ennemi de syndiquées-és?

- A- À la CSN
- B- À la CEQ
- C- À la FTQ
- D- Au gouvernement du Québec
- E- Aux quatre endroits en même temps

6- En temps de guerre, en pays occupé ou non par l'ennemi, comment appelle-t-on une personne qui travaille secrètement pour l'adversaire?

- A- Un secrétaire adjoint
- B- Un collaborateur
- C- Un réaliste
- D- Un héros

7- Qui a dit la célèbre phrase: «Il faut être réaliste?»

- A- Lévesque, Parizeau et Bérubé
- B- Marcel Gilbert
- C- Les quatre, un en arrière de l'autre
- D- Un journaliste qui avait encore mal compris

8- A qui revient le meilleur discours politique?

- A- À Yvon Charbonneau, pour «Ce sont des renégats les gars de René»
- B- À Louis Laberge, pour «La prison c'est pas fait pour les cochons»
- C- À René Lévesque, pour «La crise est unisexue» et pour «Vous n'êtes pas responsables de la crise, les filles, mais vous allez payer pareil»
- D- À Donatien Corriveau pour «Salut les gars, ça va bien?»

9- Que voulait dire l'Honorable Yves Bérubé par: «Le Québec n'est pas une épicerie»?

- A- Que ce n'était pas lui qui faisait l'épicerie chez lui
- B- Que les femmes du secteur public faisaient trop d'épicerie
- C- Ça ne voulait rien dire
- D- Ça voulait dire qu'il voulait s'acheter un dépanneur après les négo
- E- C'est son mentra
- F- C'était un message codé pour Marcel Gilbert, son futur secrétaire adjoint.

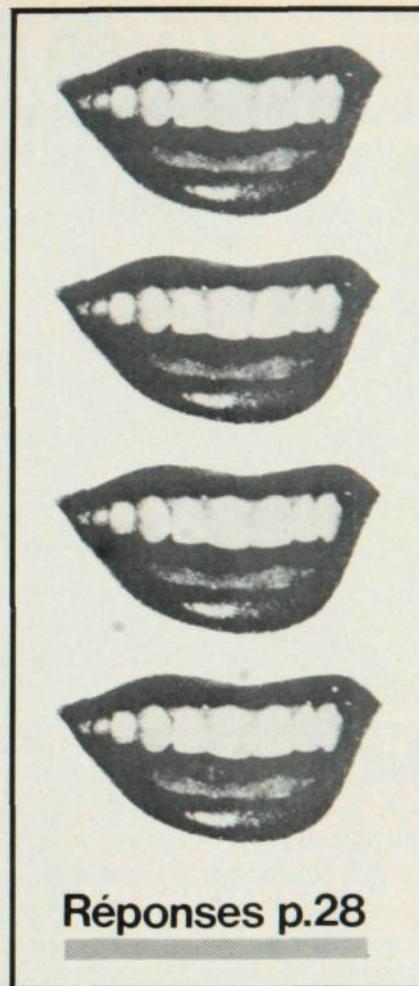
10- Êtes-vous capable de vous rappeler la réponse des centrales?

- A- P.Q. dans le cul
- B- On n'a pas les moyens de faire autre chose que notre épicerie
- C- Ce n'est qu'un début, Steinberg est de notre côté
- D- Le Québec n'est pas une épicerie

11- Le fonds de solidarité est une heureuse idée de la FTQ:

- A- Pour financer les garderies coopératives
- B- Pour financer les maisons d'accueil pour femmes battues
- C- Pour combattre le harcèlement sexuel à la CEQ, à la CSN, au FSPIIQ et au gouvernement
- D- Pour promouvoir les programmes d'accès à l'égalité dans le secteur privé
- E- Pour financer les PME et ouvrir des épiceries

DEUX SYNDIQUÉES ANONYMES



dossier



UN MÊME FRONT:

INFIRMIÈRES, FEMMES, TRAVAILLEUSES

Associée non seulement aux luttes des infirmières mais également à celles des travailleuses et des femmes en général, la Fédération Québécoise des Infirmières et Infirmiers continue de s'impliquer directement dans le dossier des femmes et de la santé.

À partir de leur vécu et de leur expérience de travail dans le milieu hospitalier, les infirmières veulent apporter une contribution concrète à la démarche de toutes les femmes qui luttent pour le respect de leur intégrité physique, morale et mentale.

La solitude de l'agente double



Photo : Louise de Grosbois

Quand je suis arrivée au SPGQ (Syndicat de professionnelles et professionnels du gouvernement du Québec), je ne soupçonnais pas l'ampleur de la réaction que devait soulever mon discours féministe. Me pensant dans un milieu ouvert, j'ai dès les premiers jours clamé haut et fort l'existence de classes sexuelles qui traversaient les classes sociales.

Il n'en fallait pas plus pour que les tenants du grand soir y voient une menace à leur horizon ensoleillé et s'acharnent à faire taire cette voix discordante. Or, malgré l'existence de divergences, il est une chose pratiquement immuable, et je devais l'apprendre à mes dépens, c'est la solidarité mâle. Je les revois parfois de gauche à droite, si soudainement unanimes qu'on dirait des pierres coulées dans le même ciment.

Pour plusieurs d'entre nous, les syndicats apparaissent comme un lieu privilégié pour mener la lutte aux inégalités sociales de front avec celle contre le sexisme. Le problème se situe dans la marge de manœuvre, marge définie par le pouvoir mâle qui, tant qu'il n'est pas essentiellement questionné, laisse les «petites filles» aller, mais dès que la menace se concrétise... C'est probablement à ce niveau que l'expérience féministe en milieu syndical est la plus éprouvante. Côte à côte pour certaines batailles, les militantes et militants se retrouvent face à face lorsque l'inégalité sexuelle et les rapports qui en découlent refont surface. Combien sommes-nous, désabusées, à avoir quitté ce milieu parce que le seul discours féministe accepté est celui du réformisme?

LES CONTRADICTIONS

Les limites imposées au féminisme en milieu syndical tiennent à la nature même du syndicalisme (protéger les intérêts des travailleurs-euses rémunéré-e-s) et sont atteintes plus ou moins rapidement selon les

milieux et l'acharnement des femmes à l'intérieur. De par leur fonction, donc, les syndicats ne peuvent pas remettre en cause de façon radicale la division sexuelle du travail. Ceci se vérifie dans les revendications mais aussi dans le fonctionnement même des organisations syndicales. Ce fonctionnement exige de la part des militantes et militants une implication personnelle qui passe par l'évacuation totale des responsabilités liées au travail domestique. Si une réorganisation du travail (au sens large) s'impose, ce n'est pas encore une priorité syndicale.

Une autre contradiction ressort dans la difficulté pour les syndicats de reconnaître l'existence de classes sexuelles. L'analyse de classes sociales unisexes est tellement plus simple: il y a le boss et les travailleurs, point à la ligne. Bien sûr, parmi ces derniers on compte des femmes qui sont plus souvent qu'à leur tour au bas de l'échelle, mais des rapports de classes entre les hommes et les femmes?...

UN RÔLE AMBIGU

Les comités de condition féminine que l'on retrouve dans plusieurs syndicats viennent confirmer cette analyse. Peut-être les cas les plus flagrants sont-ils les SPIIO, syndicats composés d'infirmières (emplois féminins par excellence), qui ont aussi des comités de condition féminine. Les SPIIQ apparaissent donc comme investis du rôle syndical traditionnel, soit améliorer les conditions du travail salarié, alors que leurs CCF s'occupent des «conditions spécifiques aux femmes».

Structurellement, donc, il y a une distinction.

Certes, les comités de condition féminine perçus comme des lieux de regroupement et de revendications ont un intérêt certain. Face à l'ensemble de l'institution syndicale, par contre, ils présentent la menace à long terme de protéger le rôle des syndicats dans le maintien de la division sexuelle du travail. Le déroulement des dernières négociations dans le secteur public, le style, les enjeux, la représentation, ne parlent-ils pas de l'impuissance des comités de condition féminine à agir sur l'orientation générale des grands débats auxquels les syndicats sont conviés? L'image mâle des rencontres de représentants syndicaux et patronaux au cours du conflit n'était pas qu'une apparence, elle était un symbole. Où étaient les femmes si ce n'est comme objet de discussion, et encore?

DOUBLE ALLÉGANCE

L'allégeance syndicale ne doit pas être remise en cause. Ce qui doit l'être c'est la version étriquée du travail sur laquelle les syndicats se fondent et qu'ils ne remettent jamais en question. C'est pourquoi je souhaiterais voir les comités de condition féminine déborder leurs limites et ceci, de deux façons. D'abord en établissant des liens officiels avec les lieux autonomes des femmes, et en franchissant ainsi les barrières syndicales (et même intersyndicales) par solidarité pour la cause des femmes. Deuxièmement, en aidant des femmes à envahir les structures syndicales, tout particulièrement les postes décisionnels, mais des femmes dont l'allégeance à la cause des femmes n'est pas subordonnée à leur allégeance syndicale. Et ceci ne peut se faire par des comités de condition féminine fermés.

Mon souhait est que nous arrivions à bien vivre nos allégeances. Comme plusieurs cet hiver, j'ai vécu le conflit dans le secteur public de façon écartelée. Écartelée parce que l'ampleur de la répression était telle que, comme bien d'autres, je taisais mes critiques pour ne pas alimenter celles du gouvernement. Mais quand j'ai vu cette sous-ministre, fraîchement nommée, alliée féministe d'hier, franchir notre ligne de piquetage sous escorte policière et dans la violence, j'ai refusé ce geste comme j'ai refusé le discours mâle qui a enrobé l'ensemble du conflit et la récupération qui a suivi sous prétexte qu'il faut «distinguer les affaires de femmes des affaires syndicales». C'est pourquoi je veux que nous prenions la parole de plus en plus pour questionner l'institution syndicale et ce qui la sous-tend. Le travail des femmes ce n'est pas que le travail salarié et les pratiques syndicales actuelles ne sont pas les seules pratiques possibles face au travail.

MARIA DE KONINCK,
Chargée de programme
au Service de la santé
au travail, MAS.

Héros ou collaborateurs?



Illustration - Andrée Brochu

Marcel Gilbert

Ex-coordonnateur de la CSN au Front commun de 1979.

Nommé récemment secrétaire adjoint au Conseil du Trésor.

Guy Chevrette

Ex-vice-président de la CEQ.

Actuellement ministre du Tourisme, de la Criasse et de la Pêche du Québec.

Jacques Desmarais

Ex-coordonnateur à la CSN au Front commun de 1976.

En 1977, a fait un bref séjour au cabinet de Lise Payette et est revenu à l'IRAT, l'Institut de recherches appliquées sur le Travail, dont il est actuellement directeur.

Clément Richard

A travaillé comme avocat à la CSN sous le règne de Marcel Pépin.

Actuellement ministre des Affaires culturelles du Québec.

Jean-Pierre Jolivet

A été président du Syndicat des enseignants de la Mauricie et ancien permanent du syndicat. Actuellement député péquiste du comté de Lavolette et vice-président de l'Assemblée nationale.

Gilles Houde

Ex-président du syndicat des enseignants de la Mauricie, en alternance avec Jean-Pierre Jolivet; de plus, ancien trésorier de la CEQ. Actuellement en poste au bureau de Jean-Pierre Jolivet, vice-président de l'Assemblée nationale.

Robert Dean

Ex-directeur des Syndicats des travailleurs unis de l'automobile, affiliés à la FTQ. Actuellement député péquiste du comté de Prévost.

Pierre Roy

Ex-président du Syndicat des enseignants de Hull.

A été chef de cabinet de Pierre Marois, alors ministre du Travail du Québec.

Jean-François Munn

Ex-coordonnateur de la négociation à la CSN lors du dernier Front commun.

Bientôt nommé au Conseil exécutif du gouvernement québécois.

Et ceci n'est qu'une liste partielle.

DEUX SYNDIQUÉES ANONYMES

FNEEQ



CSN

AVEC LES DÉCRETS ET LES RÉFORMES DANS L'ENSEIGNEMENT, LES FEMMES ENSEIGNANTES SE VOIENT IMPOSER:

-L'insécurité d'emploi:

dernières embauchées, premières mises à pied.

-L'insécurité financière:

*dernières au bas de l'échelle,
premières touchées par les coupures de salaire.*

NOUS REFUSONS LES CALCULS IMPOSÉS!
NOUS CONTINUONS LA LUTTE!
NOUS PRENDRONS LE TERRAIN PERDU ET BIEN DAVANTAGE!

Le Comité de la condition féminine de la FNEEQ-CSN
FNEEQ: Fédération nationale des enseignants
et enseignantes du Québec.

MONIQUE SIMARD

En première ligne

dossier



Monique Simard est l'une des fondatrices du comité de condition féminine de la CSN. Ex-conseillère syndicale lors des négociations dans le secteur des affaires sociales, puis à la Fédération des pâtes et papiers, elle devenait, le 27 septembre dernier, vice-présidente de la Confédération des syndicats nationaux.

A l'heure où les femmes se sentent de plus en plus mal à l'aise face à la structure, au fonctionnement et au discours syndicaux, ce dossier en témoigne, qu'espère-t-elle d'une telle initiative? En quoi la démarche est-elle nécessaire? En quoi est-elle risquée? Voici, en bref, ses réponses.

«D'abord, il faut voir comment la participation des femmes a évolué dans le milieu syndical. Premièrement, il y a toute la période que j'appelle protectionniste, celle de l'avant-guerre: les femmes sont considérées comme de pauvres êtres faibles à protéger et, s'il leur arrive de travailler, ce n'est qu'un accident de parcours. Cela change assez rapidement après la guerre, au cours des années 50 et 60, en faveur d'une «recherche de l'égalité»: les femmes veulent éliminer les distinctions, montrer qu'elles ont droit au même **salaire...** et, en effet, elles parviennent à faire reconnaître, dans les organisations syndicales et dans les lois, qu'il ne devrait pas y avoir de discrimination basée sur le sexe. Mais c'est finalement une reconnaissance assez superficielle qui laisse intacte la division sexuelle du travail, c'est-à-dire le fait que le travail rémunéré ne peut exister que secondé par le travail non rémunéré (ou domestique).

Au début des années 70, à cause de l'influence du mouvement féministe, des changements se font sentir. Ayant très massivement intégré le marché du travail (une femme sur deux), les femmes prennent conscience qu'un salaire n'est pas tout, et qu'à travers la division boss/travailleurs elles vivent l'oppression spécifique des rapports hommes/femmes. Et les comités de condition féminine naissent pour cette raison. Parce qu'on ne peut tout simplement pas parler des femmes sans parler de leur travail non rémunéré, celui-là même qui permet aux hommes d'avoir le beau rôle, d'être présents, de discuter ferme, de crier fort... C'est ainsi que les valeurs syndicales, le militantisme syndical, cette façon qu'on a de se prendre pour des héros de la classe ouvrière... ont été remis en question. Et je suis extrêmement confiante face à cette conscience qui se développe chez les femmes

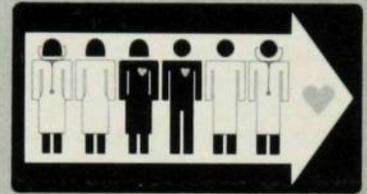
syndiquées. J'espère même un «déblocage» aux prochaines négociations du secteur public, qu'il faut de toute évidence placer sur un terrain politique de femmes. Ça me tient beaucoup à cœur. Après tout, les services de santé et d'éducation ne concernent pas seulement les «travailleuses» mais toutes les femmes.

Mon nouveau poste me permet donc d'être la «casse de résonance» de cette vision des choses. Bien sûr, ce que je peux faire dépend beaucoup de ce que les femmes veulent car s'il y a une règle d'or dans le milieu syndical, c'est bien de suivre ce qui a été décidé par la majorité. Mais il faut mettre fin à une certaine confusion au sujet des comités de condition féminine: ce ne sont pas des groupes autonomes de femmes isolés à l'intérieur du mouvement syndical. Le choix que nous avons fait, et nous sommes de plus en plus nombreuses à le faire, est de défendre des positions syndicales tout en étant féministes. Et puis, (es comités de condition féminine ne travaillent plus uniquement sur la question des garderies et des congés de maternité. Ils s'occupent de l'organisation du travail, des changements technologiques, de toute la structure d'emploi... de choses «sérieuses» et ça dérange.

En quoi est-ce que je dérange moi-même? Pour toutes sortes de raisons différentes: mes opinions sur bon nombre de dossiers ne sont pas partagées et certaines croient que la nomination d'une vice-présidente féministe est prématurée et risque de noyer le poisson. Cette opinion me dérange, moi, puisqu'il m'est impossible d'agir seule, en pur symbole. Enfin, me voir à ce poste dérange sûrement ceux qui aimeraient que l'image d'une CSN mal en point se ternisse encore davantage. Si, après beaucoup de déchirements, je me suis présentée à la candidature, c'est parce que j'ai envie d'intervenir davantage, de voir à des modifications fondamentales. Maintenant, il reste à savoir si je vais réussir.»

Propos recueillis par
FRANCINE PELLETIER

CHOISIR



LA SANTÉ

DOCUMENT DE TRAVAIL
CSN

Choisir la santé ce n'est pas qu'un droit, c'est aussi un cri du cœur, le désir de survivre et le besoin de défendre notre intégrité physique et mentale, c'est un devoir collectif.

Jamais dans leur histoire, les sociétés industrielles n'auront cumulé autant de capacité de produire des biens et services susceptibles de satisfaire les besoins de l'humanité. La nouvelle révolution technologique, avec ses ordinateurs sophistiqués et ses robots, illustre à sa façon ces capacités.

Pourtant, jamais aura-t-on réussi à accumuler en même temps autant de moyens de violence et de destruction autant de menaces à la vie, autant d'inégalités et de discriminations de toutes sortes, autant de gaspillage de nos ressources humaines et pareille dégradation de notre milieu de vie.

Voilà le paradoxe fondamental de la situation actuelle, entre les moyens que notre monde recèle et le quotidien de millions de femmes, de jeunes, de vieillards et le vécu d'une bonne partie de la population.

Choisir la santé, c'est prendre en main notre avenir collectif qu'on est en train de saigner à blanc.

Choisir la santé, c'est prévenir.

Un document disponible au Centre de documentation de la CSN (514) 598-2151.

Un autre syndicalisme

Photos : Louise de Grosbois



Si la vraie contradiction n'oppose pas essentiellement féminisme et syndicalisme, mais bien le féminisme et une institution (ici syndicale) dominée par les hommes, quelles solutions nous reste-t-il? Sera-t-il possible de faire de nos syndicats mixtes des syndicats féministes? Faudra-t-il plutôt chercher à créer des syndicats féministes? En existe-t-il actuellement? Si oui, comment fonctionnent-ils? Pourquoi l'idée en est-elle si attirante? Serait-il possible d'en établir un ici?

DES SYNDICATS DE FEMMES

Il faut d'abord distinguer entre un syndicat (composé majoritairement) de femmes et un syndicat féministe. Il y a plusieurs exemples de syndicats à grande majorité féminine qui n'ont aucun alignement féministe. Ils résultent simplement de la syndicalisation dans un ghetto d'emploi féminin et leurs minorités de membres masculins sont très souvent sur-représentées et majoritaires dans la hiérarchie. C'est le cas par exemple à l'UIOVD (l'Union internationale des travailleurs-euses du vêtement pour dames) et dans plusieurs SPIIQ (Syndicats professionnels d'infirmiers et d'infirmières du Québec).

Il existe aussi des syndicats composés uniquement de femmes comme par exemple le syndicat des femmes du Danemark. Regroupant surtout des travailleuses «unskilled», ce syndicat est né parce qu'au début du siècle les syndicats danois refusaient l'accès aux femmes. Les femmes ont donc formé leur propre syndicat mais strictement sur le modèle des syndicats masculins. Elles continuent à «organiser» 21% des travailleuses danoises mais il est difficile de voir dans leur organisation et leur fonctionnement des pratiques qui les démarqueraient des autres syndicats danois.

En même temps, ceux-ci, maintenant mixtes, font des pressions pour les inciter à se dissoudre et à adhérer à leurs organisations. Et c'est dans la réponse des Danoises à cette pression qu'on trouve une note féministe: les femmes ne cesseront d'exister comme syndicat, disent-elles, que le jour où elles auront atteint l'égalité complète sur le marché du travail. Les syndicalistes danoises comptent avoir du travail pendant un siècle encore!

UN SYNDICAT FÉMINISTE

Il y a plus près de nous quelques syndicats vraiment féministes; composés de femmes, contrôlés par des femmes, organisés très différemment, la hiérarchie y est à peu près inexistante et le pouvoir reste au niveau local où les membres doivent apprendre tous les aspects de la vie syndicale.

Unique au Canada, SORWUC (Service, Office and Retail Worker's Union of Canada) est un exemple de ce type de syndicat sans salariées ou presque. À SORWUC, une employée permanente vient des syndicats de base et y retourne après un mandat d'un an, et les réunions sont planifiées en fonction des contraintes des mères de famille. On maintient des liens très étroits avec le mouvement féministe et une syndiquée de Vancouver juge que «sans l'appui moral, physique, et financier des groupes de femmes d'ici, on ne pourrait pas continuer à lutter.»

SORWUC est issu de la WWA (Working Women's Association) qui, en 1972, jugeait qu'il fallait un syndicat dont le principal objectif serait de syndiquer les non-syndiquées.

«Nous ne voulions pas d'un syndicat mené par des leaders syndicaux grassement payés. Alors la constitution inclut: l'élection par référendum de tous les officiers, l'acceptation par référendum de toute hausse des cotisations, une limite du temps pendant lequel un membre peut occuper une fonction rémunérée dans le syndicat, et une entente selon laquelle le salaire rattaché à cette fonction ne dépassera pas les gages les plus élevés prévus dans un contrat de SORWUC. On donna aux sections locales un contrôle total sur leurs propres affaires et le droit de se dissocier de SORWUC, advenant un vote de la majorité

Tout ce que peut faire un homme, une femme peut aussi bien!



Illustration: Viviane Katz

des membres locaux. Dans chaque lieu de travail, le nouveau syndicat encouragea les membres à écrire leurs propres projets de contrats et à mener elles-mêmes les négociations pour une convention négociée.»¹

On voit que les syndicats féministes, comme SORWUC, ont des préoccupations de démocratie et de pouvoir à la base. Le mode d'élection par référendum assure aux membres leur mot à dire dans le choix des permanentes et officières. Le mandat limité dans le temps des salariées garantit les intérêts des membres et le partage des postes de responsabilité. Contrairement à nos syndicats et centrales où des salariés (élus ou permanents) font carrière en développant des intérêts pas toujours identiques à ceux des membres.

Réponses:

	Points obtenus
Première partie	
1- H- BCBG beau chic beau genre	1
2- F- Je ne l'ai jamais su.	1
3- D- Les trois premières réponses.	1
4- C- Un gars dont le ridicule ne tue pas.	1
5- E- Quel discours?	2
6- F- Les trois dernières réponses.	2

Deuxième partie

1- D- Aucun	2
2- D- Je ne fais pas de différence entre les hommes et les femmes	2
3- B- Deux. M. Gilbert et J. Desmarais	1
4- C- Les femmes n'étaient pas admises p.c.q. le bunker c'est comme une taverne	2
5- E- Aux quatre endroits en même temps	1
6- B- Un collaborateur p.c.q. les autres sont des synonymes	1
7- C- Les quatre, un en arrière de l'autre	1
8- D- Donatien Corriveau	1
9- F- C'était un message codé	1
10- D- Le Québec n'est pas une épicerie	1
11- E- Pour financer les PME	

Si vous avez obtenu 22 points

sur 22: vous êtes actuellement dans les structures syndicales et vous risquez d'être l'homme des prochaines négo. Méfiez-vous des illusions que vous pouvez produire, certaines n'en sont pas dupes.

Si vous avez obtenu entre 15 et

22; vous êtes une femme qui croyez fermement au syndicalisme mais vous vous permettez de faire certaines critiques sur les pratiques syndicales. Vous n'avez probablement pas encore digéré les dernières négo.

Si vous avez obtenu entre 0 et

15: vous êtes encore très naïve, naïf et vous croyez aux esprits purs; de plus, vous êtes enclin-e à croire tout ce qui est écrit dans les journaux.

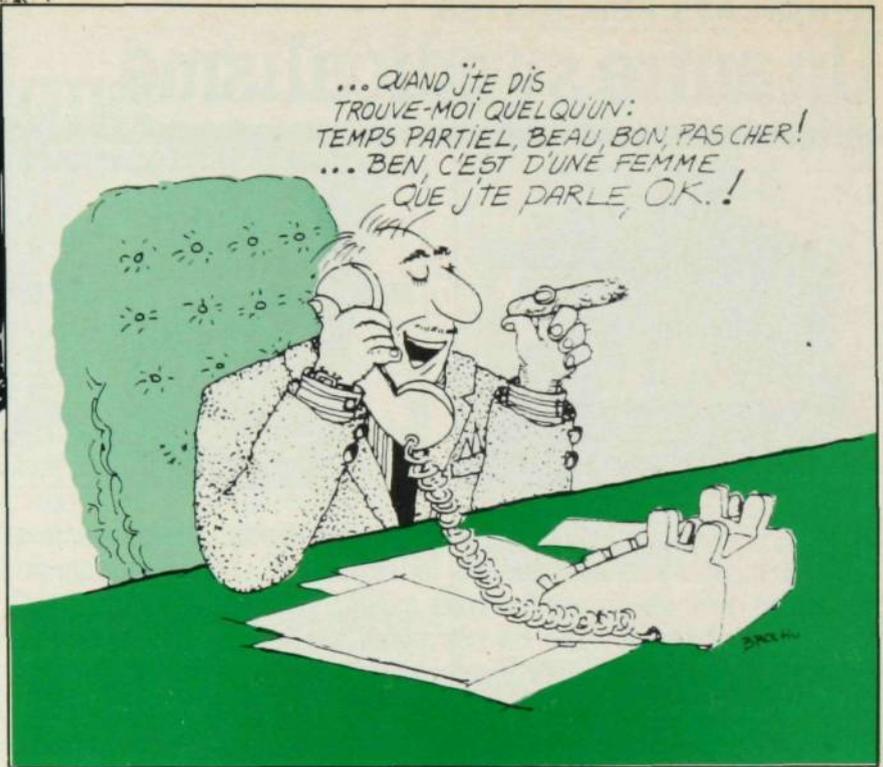


Illustration: André Brochu

ET AU QUÉBEC?

Est-il possible d'envisager au Québec la création d'un syndicat comme SORWUC? Oui, à la condition d'accepter des hommes, la Charte québécoise des droits et libertés interdisant la non-mixité sous peine de discrimination. Autrement, il faudrait se limiter à essayer de syndicaliser un ghetto d'emploi féminin, ce qui n'est pas forcément la bonne solution. (Voir: Les règles du jeu)

De toute façon, un syndicat féministe provoquerait vite d'autres oppositions, venant des milieux syndicaux mêmes. C'est ce qui s'est produit pour SORWUC, dont les responsables ne cachent pas les manoeuvres utilisées par le CTC (Congrès du travail du Canada) pour les englober. Elles voient la question ainsi:

«L'argument invoqué contre l'existence de syndicats féministes indépendants a été traditionnellement utilisé contre le mouvement des femmes et son droit d'exister. Quand nous exigeons nos propres organisations, nous sommes toujours accusées de diviser la classe ouvrière. Pour nous, féministes, la question est cruciale: est-il nécessaire que nous possédions nos propres organisations, notre propre lieu de pouvoir indépendant ou avons-nous des chances de gagner en influençant et en infiltrant les organisations établies et dominées par les mâles?»²

Cette question rejoint notre angoisse de militantes féministes coincées dans de grandes centrales mixtes. Comme elles, on nous accuse de diviser la classe ouvrière par nos luttes, dès que nous critiquons le fonctionnement syndical. Certaines se réjouissent maintenant de ces accusations: elles savent alors que le syndicat a compris leur intervention...

À NOS CONDITIONS SEULEMENT

Il y a déjà plus d'un an, en juin 1982, le comité de la condition féminine de la CSN annonçait au congrès son intention de s'attaquer aux problèmes de militantisme des femmes.³ Le 28 janvier prochain, des militantes de la CSN viendront de toute la province se réunir à Québec, au Centre des congrès, afin de pousser plus loin la réflexion.

Notre cheminement est lent et nous avons si peu d'imagination quand il s'agit de repenser un milieu où nous sommes tellement impliquées et où nous avons trouvé une certaine stratégie de survie! Mais nous sommes très déterminées. Pour nous, syndiquées féministes, le moment est venu d'expliquer au mouvement syndical les conditions que nous posons pour continuer.

LESLEY LEE,
Présidente du Comité
de la condition féminine
de la CSN.

1 / An Account to Settle: The Story of the United Bank Workers (SORWUC), The Bank Book Collective, Press Gang Publishers, Vancouver 1979

2 / Getting Organized in the Feminist Unions. Jackie Ainsworth, Ann Hutchison et autres, dans Still Ain't Satisfied - Canadian Femimsm Today, par Maureen Fitzgerald, Connie Guberman et Margie Wolfe. Editions The Woman's Press, 1982.

3 / Les femmes de la CSN n'ont pas les moyens de reculer, 4e rapport du Comité de la condition féminine.

Les règles du jeu

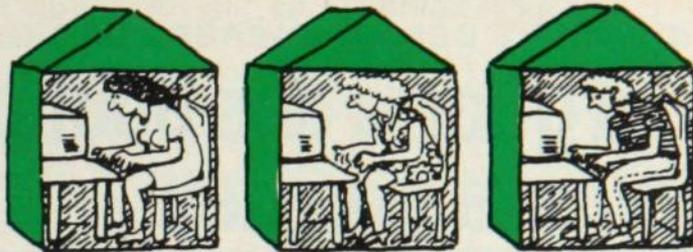


Illustration - Andrée Brochu

Connaître le régime syndical au Québec, c'est mieux comprendre ce qui se passe lors des conflits de travail; c'est voir qu'indépendamment de la «pureté» d'un syndicat sont inscrites dans le système toutes sortes de tactiques et de contraintes qui visent à limiter l'exercice du syndicalisme.

ORIGINE

Né avec la révolution industrielle, le syndicalisme s'implanta tant en Amérique du Nord qu'en Europe, vers la fin du siècle dernier, mais selon deux modes différents. La version américaine, importée au Québec et au Canada, se base sur l'ancien système des «métiers fermés», où seuls sont reconnus comme imprimeurs, menuisiers, plombiers... ceux faisant partie de la corporation. Il s'agit donc de la défense et de la protection des conditions de travail d'un **groupe** plutôt que d'**individu-e-s**, comme c'est le cas en Europe. De plus, le syndicalisme européen est beaucoup plus lié à l'État, par l'intermédiaire de lois, de grands paliers de négociations, de l'influence des partis politiques sur l'idéologie syndicale; cela serait difficile sur un continent voué à la «libre entreprise». Néanmoins, nos «relations de travail» sont régies par des lois qu'administrent les provinces, à l'exception des transports, des banques à charte et des communications électroniques, qui sont de juridiction fédérale.

MODALITÉS DU «DROIT D'ASSOCIATION»

1) **Être salarié-e** selon la définition de la loi, c'est-à-dire rémunéré-e pour un travail, mais sans pouvoir «disciplinaire» sur d'autres et sans «conflits d'intérêts», comme ce serait le cas pour un chef d'équipe de production. (N.B. De là, la difficulté de syndiquer tout groupe de travailleur-euses restreint ou fragile, comme les employé-e-s de bureau.)

2) Avoir la **majorité absolue** (50% - M) de son groupe de travail en faveur de la syndicalisation, la grosseur du groupe n'ayant aucune importance, (N.B. Avantages: dans un même groupe, plus de gens adhèrent au syndicat que le contraire. Désavantages: qu'il soit pour ou contre l'idée, le reste du groupe doit suivre.)

3) Déposer sa demande d'accréditation devant l'**enquêteur**. (N.B. La procédure juridique qui s'ensuivra durant environ 10 mois, cela donne tout le temps voulu aux «tactiques d'opposition» de la part de l'employeur, comme les menaces de fermeture, ou de la part d'intermédiaires comme l'organisation d'un «syndicat de boutique»).

4) Une fois le syndicat accrédité par le ministère du Travail, remplir sa carte de membre et verser sa **cotisation obligatoire**. Ceci inclut ceux et celles qui n'ont pas choisi d'adhérer puisque le syndicat, lui, est tenu de défendre tous ses membres sans tenir compte de leur décision initiale (Formule Rand).

5) **S'affilier**: selon l'optique «plus on est gras, mieux on va être», un syndicat décidera très souvent de s'affilier à une centrale syndicale, plutôt que de rester indépendant. Un syndicat possédant sa propre accréditation et ses statuts peut changer d'affiliation quand il le veut (c'est le cas de tous les syndicats affiliés à la CSN et à la CEQ). Sinon, il devra attendre entre le 60^e et le 30^e jour avant la fin de son contrat pour effectuer son retrait (c'est le cas des syndicats affiliés à la FTQ). (N.B. Une centrale que ses syndicats affiliés sont libres de quitter quand bon leur semble est beaucoup plus contrainte à «bien agir» face à ses membres.)

6) **Négocier** afin d'établir les paramètres salariaux.

a) **Le secteur public** négocie selon la formule du Front commun (fruit de longues batailles syndicales). Ainsi, les trois centrales syndicales CSN, CEQ et FTQ -par le biais de «délégations» représentant leurs différents secteurs et professions -négocient en même temps pour l'ensemble de leurs membres du secteur public. (N.B. C'est une façon d'aller là où les décisions se prennent puisque la direction du secteur public (l'État) est très centralisée. Le processus est par ailleurs très compliqué puisqu'il s'agit de défendre tous les intérêts de tou-te-s les travailleur-euse-s (employé-e-s de bureau, employé-e-s de soutien, professionnel-le-s..) en même temps.

b) **Tous les autres secteurs** négocient à la pièce. L'employeur n'est pas tenu de négocier avec l'ensemble de ses employé-e-s si ceux ou celles-ci composent plus d'une unité de travail. (N.B. Le «boss» peut ainsi jouer ses employé-e-s les uns contre les autres, utilisant souvent le groupe le plus faible pour imposer à tous et toutes les mêmes conditions de travail). L'employeur n'a que l'obligation de négocier selon des délais fixes: minimum un an, maximum trois ans (c'est vrai aussi pour le

secteur public à moins que des décrets imposent une durée plus longue, comme c'est présentement le cas.)

7) **Le droit de grève** est «limité» (contrairement à l'Europe où il est permanent). Il ne peut se pratiquer a) avant la fin du contrat de travail b) avant que le projet de convention collective ait été déposé c) avant que les négociations soient entamées d) avant qu'il y ait eu tentative de conciliation dans le cas d'impasses e) avant que le ministère du Travail en soit avisé. (N.B. Ceci veut inévitablement dire des calculs éfrénés et constants, tant de la part des employé-e-s que de l'employeur, afin de s'assurer un meilleur rapport de force, c'est-à-dire faire en sorte que la grève débute en février pour les professeur-e-s de cégeps, en septembre pour les mininettes, en aucun temps pour l'employeur.)

7) **Le droit de «lock-out»**: l'employeur peut mettre la clé dans la porte de son établissement si la procédure ci-haut mentionnée n'est pas respectée. (N.B. Mais un employeur qui en aurait «plein le casque» a bien des façons de faire échouer les négociations, comme d'engager un négociateur qui refuse de négocier. À noter qu'il y a plus de «lock-out» présentement à la CSN que de grèves.)

CHANGEMENTS EN VUE?

1) **L'accréditation multi-patronale** permettrait que des employé-e-s faisant le même travail, dans une même région, mais pour des employeurs différents, s'associent pour négocier ensemble leurs conditions de travail, par exemple tous les employé-e-s de pharmacies de Joliette. Peu probable à l'heure actuelle.

2) **Le droit de grève permanent** (Ha-ha).

3) **L'élimination de longues procédures juridiques** permettant le maraudage et le sabotage, comme par exemple le congédiement pour activités syndicales. Assez probable.

informations:

MONIQUE SIMARD

Rédaction:

FRANCINE PELLETIER

LA GRÈVE DES OUVRIÈRES DU VÊTEMENT

La guerre des boutons n'aura pas lieu

dossier



Août 1983: les 9 000 syndiqué-e-s de l'Union internationale des ouvriers du vêtement pour dames (U.I.O.V.D.), dont 90% sont des femmes, débraient pour la première fois en 43 ans. Pendant six jours, les travailleuses tiennent en force les lignes de piquetage. Sur les rues **Chabanel**, **Bleury**, **Louvain**, à **Montréal**, des années de révolte contenue **s'expriment** enfin. Une semaine plus tard, tout se termine en queue de poisson, en votes repris, en amertume. Que s'est-il réellement passé durant cette grève surprise?

Dès la conception de ce dossier, il m'est apparu indispensable de faire un reportage sur l'UIOVD. Parce qu'il s'agit de l'industrie du vêtement, donc du secteur privé et du syndicalisme dit international. Mais aussi parce que l'industrie du vêtement, c'est le prototype même du travail féminin en usine, déqualifié et surexploité.

La « jaunisse » de l'UIOVD

Jusqu'à très récemment, l'UIOVD avait bien mauvaise réputation. Elle semblait indissociable des «sweatshops», du travail à la pièce et de ce syndicalisme «jaune» trop souvent de connivence avec le patron.

L'une des plus vieilles formations syndicales d'Amérique du Nord, l'UIOVD s'implante au Québec dans les années 30, à une époque où «il se passe à peine un mois sans que la Gazette du travail n'ait à rapporter quelque grève dans l'un ou l'autre secteur: confection masculine, confection féminine, chapellerie, fourrure».¹

En 1937, sous le leadership de Bernard Shane et d'une grande militante, Rose Pesotta, 5 000 travailleuses, en majorité canadiennes-françaises et juives, débraient pendant trois semaines et gagnent la reconnaissance de leur syndicat, l'UIOVD, ainsi que de meilleures conditions de travail et de salaire. L'UIOVD déclenche en 1940 une autre grève qui aboutit à une augmentation de salaire de 5%.

Et puis plus rien. Le rideau tombe. On n'entend plus parler des travailleuses du vêtement jusqu'en 1975, et ce n'est même pas d'elles dont il est question, mais de leur union. Cette année-là, l'UIOVD, soupçonnée de corruption, fait l'objet de deux enquêtes, l'une menée par la CECO² et l'autre par la FTQ³. En 1981, alors que la CECO travaille exclusivement sur l'industrie du vêtement, l'UIOVD fait l'objet cette fois de perquisitions policières et de dénonciations pour collusion

avec l'employeur et autres activités plus ou moins «régulières».

Le C.A.T.V..

une opposition féministe

C'est également en 1981, autour des fêtes du 8 mars, que les opératrices commencent à se parler entre elles du piètre état de leur syndicat et de leurs griefs en tant que femmes. Malgré le climat d'insécurité, elles s'enhardissent et créent à l'automne le Comité d'action des travailleuses du vêtement (CATV). Elles rédigent un dossier noir, diffusé à 1 000 exemplaires, où elles dénoncent la collusion syndicat-patrons, l'infiltration d'officiers malhonnêtes dans l'appareil, et surtout le sexisme et le racisme de la direction syndicale qui refuse aussi d'éduquer et d'informer les membres.

Le Comité d'action demande, lors du congrès de la FTQ, que l'UIOVD soit placée sous tutelle ou tout au moins que la centrale aménage des structures d'accueil permettant à toutes les unités syndicales voulant sortir de l'UIOVD de le faire sans se désaffilier de la FTQ. Pour forcer la main d'un Louis Laberge réticent, elles profitent du congrès pour publier leurs griefs (conférence de presse dans la salle de presse du Congrès) et pour informer semi-clandestinement les délégué-e-s de la situation à l'UIOVD.

Plutôt qu'une tutelle, la FTQ annonce la tenue d'une enquête (une autre), celle-là «avec des dents». En juin 1982, le rapport de l'enquête basée sur les témoignages d'environ 200 membres de l'UIOVD, vient confirmer les allégations du dossier noir du Comité d'action: collusion entre patrons et agent-e-s d'affaires, non-respect des conventions collectives toléré par le syndicat, absence de consultation et surtout étrange absence de griefs jusqu'en 1980 - pour la simple raison qu'on ne trouvait plus de formulaires de griefs au bureau de l'union!

Le « nouveau régime »

Entre temps, Gilles Gauthier et Gérard Roy sont élus présidents de l'UIOVD lors d'un colloque d'orientation le 8 mars 1982. Gilles Gauthier, coupeur de métier, ex-président d'un autre groupe d'opposants à l'ancien régime syndical, la Ligue d'action démocratique, propose de faire des changements «en douceur». En août 1982, la FTQ désigne Émile Boudreau, permanent à la centrale depuis 32 ans, pour surveiller la mise en place et le fonctionnement des structures démocratiques à l'intérieur de l'UIOVD.

Avant la grève, j'avais rencontré quatre femmes du Comité d'action pour essayer de débroussailler les rapports entre les travailleuses et leur syndicat. Elles exerçaient toutes le métier d'opératrices depuis des années, et m'avaient bombardée d'informations sur le métier, l'organisation du travail, les conditions de travail: «À chaque semaine, c'est une représentante volontaire qui doit négocier avec le patron le prix à payer pour la pose d'un collet, d'une manche, pour un vêtement complété. C'est une très grande responsabilité, personne ne veut le faire. Le patron, il nous fait la charité: après tout, pour une femme, c'est toujours bien assez...» Elles m'avaient parlé aussi de l'indifférence, quand ce n'est pas pire, des agent-e-s d'affaires et de l'inaccessibilité du plan de retraite pourtant déjà ridiculement bas (200\$ par mois). Et Gilles Gauthier? Pour elles, c'était un progrès, mais elles restaient méfiantes...

Une grève surprise

En plus de l'effervescence et de la détermination des grévistes, c'est l'absence de préparation qui frappe le plus dans la grève d'août. Comme il n'y a pas de pancartes, les femmes les fabriquent elles-mêmes. Il n'y a pas non plus de «poteaux» pour transmettre les informations, ni même de liste des membres. Les militantes du Comité d'action organisent à toute vitesse une garderie dans les locaux de l'union. La plupart des grévistes ne peuvent pas se payer et une grève et une gardienne!

Il faut dire que les négociations avaient commencé en retard, le 16 juin, alors que la période légale débutait le 1^{er} mai. Le 21 juillet, l'UIOVD, exaspérée par la lenteur des événements, demandait une conciliation qui n'est entreprise que le 4 août.

Les «offres» patronales font violemment réagir les syndiqué-e-s: coupures de salaire



Illustration: Louise de Grosbois

de 15%, augmentation de la semaine de travail de 35 à 40 heures, réduction des congés et de la paie de vacances. Après tout, les ateliers non syndiqués paient jusqu'à deux dollars de l'heure de moins que les ateliers syndiqués! Au cours de la semaine, plus d'une gréviste me fait remarquer que les patrons ne font que suivre l'exemple du gouvernement québécois face à ses propres employé-e-s: réduction de la masse salariale, augmentation de la tâche, rétrécissement des avantages, tout y est, même l'indispensable comparaison avec les «moins privilégiés»!

Le 10 août, au Palais des congrès, l'assemblée de 6 000 syndiqué-e-s accorde à l'UIOVD le mandat de décider du moment de la grève, **par un vote à main levée** pris avec l'approbation du président Gilles Gauthier. Dès le lendemain, n'attendant pas le feu vert officiel du syndicat, les travailleuses commencent à débrayer. C'est parti.

Ce que l'on ne sait pas au lendemain de l'assemblée du Palais des congrès, c'est que cette grève ne doit pas vraiment avoir lieu. En fait, les «petites filles» débordent largement la stratégie de négociation de la direction.

Le porte-parole fantôme

Peu de membres de l'UIOVD connaissent le rôle qu'a joué Émile Boudreau lors des négociations. Reconnu pour son intégrité et sa compétence, il est là officiellement pour surveiller la démocratisation de l'union. Mais à part les hautes sphères de la centrale, de l'UIOVD ou de la Guilde (des manufacturiers-patrons), qui sait qu'Émile Boudreau, à la demande de Gilles Gauthier et de Gérard Roy, est le principal porte-parole à la table des négociations, le rédacteur des propositions syndicales et l'artisan de la stratégie de l'UIOVD?

Les événements d'août 83

Montréal, 10 août 83: 6 000 syndiqué-e-s de l'UIOVD accordent à leur exécutif un mandat pour décider de la date d'une grève.

15 août: «Grève générale illimitée des ouvriers (sic) du vêtement pour dames», titre Le Devoir.

19 août: «Les dirigeants de l'UIOVD acceptent une entente de principe» (La Presse). Cette entente prévoit des augmentations de 25c de l'heure pour les plus hauts salaires et de 0,50\$ de l'heure pour les plus bas, progressivement applicables en mars et septembre 84 et en mars 85.

20 août: au Centre Paul-Sauvé, à Montréal, plus de 4 000 syndiqué-e-s rejettent par un vote à main levée les recommandations du président et du comité négociateur. La grève continue.

22 août: le président de l'UIOVD, jugeant non valide le vote à main levée pris à Paul-Sauvé, exige la tenue d'un scrutin secret.

23 août: sur les 6 231 voix exprimées 3 085 favorisent les recommandations du syndicat, et 3 024 s'y opposent. On compte 122 bulletins annulés ou déchirés. Fin de la grève.

Le 24 août, au lendemain du vote secret qui met fin à la grève, Boudreau annonce sa démission en tant que permanent de la FTQ. Il accuse d'ingérence Louis Laberge, le président de la centrale. Au téléphone, je demande à M. Boudreau de m'expliquer son point de vue: «Au Québec, il n'y a plus de rapport de force. C'est f-i-n-i Cette grève était perdue d'avance. Les petites (sic) étaient complètement débâties. Le mandat de grève qu'on avait demandé ne devait servir que d'outil de négociation. La seule solution dans le vêtement, c'est une solution politique».

Quand je lui demande pourquoi l'UIOVD n'a pas expliqué tout ça à ses membres, il me ferme la ligne au nez (je commence à être habituée! Gilles Gauthier m'a menacée de me mettre à la porte de son bureau pour moins que ça). Je le rappelle, et nous nous rencontrons chez lui; deux heures de conversation, avec documents et chiffres à l'appui, ne font que confirmer les impressions que je ressens depuis le début de mon reportage.

Une hémorragie dans l'industrie syndiquée

Depuis avril 1983, il y a dans l'industrie du vêtement pour dames plus de travailleuses non syndiquées que de travailleuses syndiquées. À l'heure actuelle, seulement 241 manufacturiers et contracteurs ont un personnel syndiqué, contre 560 qui n'ont pas de syndicat dans leur entreprise. Au niveau des salaires, l'écart entre syndiqué-e-s (8,50\$ de l'heure) et non syndiqué-e-s (6,92\$ de l'heure) s'élève à 2\$ si l'on tient compte des avantages sociaux⁶.

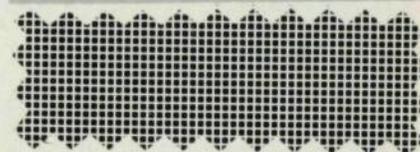
Pour Émile Boudreau, c'est cette réalité qui a été déterminante à la table des négociations: il ne faut plus que cet écart entre syndiqué-e-s et non syndiqué-e-s grandisse, il faut colmater l'hémorragie qui met en péril la syndicalisation de l'industrie du vêtement pour dames: «Les patrons sont venus à tour de rôle nous faire leur discours; plusieurs reconnaissent sans aucune réticence qu'ils possédaient clandestinement des compagnies de contracteurs non syndiquées».

Les contracteurs-«pushers»

Parmi les contracteurs, seulement 77 sont syndiqués contre 235 qui ne le sont pas. La plupart de ces derniers ne sont que des courroies de transmission entre les manufacturiers et les travailleuses à domicile. Émile Boudreau les appelle des «pushers». Il n'est guère plus tendre à l'égard des coupeurs. Depuis toujours choyés par l'industrie, ouvertement ou sous la table, les membres de cette chasse gardée masculine exercent sur l'UIOVD une grande influence qui leur est très profitable: «Aujourd'hui, les ateliers de coupeurs «scabs» poussent comme des champignons et un pourcentage de nos bons coupeurs syndiqués acceptent sans vergogne, au mépris de la convention collective, de couper le soir, les fins de semaine et les jours de fête une production qui s'en va au travail à domicile via les contracteurs-pushers.»

VICTOIRE À DIRECT FILM

Un conflit de travail impliquant les 700 employé-e-s (des femmes à 85%) de Direct Film au Québec, aboutissait cet été à des gains importants. À Montréal: l'indexation des salaires au coût de la vie pour les trois prochaines années. En province: une première convention et l'augmentation des salaires de 65% la première année, 45% la deuxième et 30% la troisième. Mais surtout, tant en province qu'à Montréal, les femmes ont obtenu le congé de maternité à plein salaire, payé à 95% par l'employeur pour une durée de 20 semaines (10 semaines pour celles n'ayant pas droit à l'Assurance-chômage). Les négociations dans le secteur public auraient-elles enfin un effet d'entraînement sur le secteur (dit) privé?



Une industrie en déclin ou invisible?

On estime à plus de 20 000 le nombre de Québécoises travaillant à domicile dans le vêtement pour dames, à peine 2 000 sont inscrites au comité paritaire⁷ et ce chiffre décroît chaque jour parce que les travailleuses savent qu'elles auront plus de chance d'avoir du travail si elles ne sont pas enregistrées (les patrons préfèrent économiser ainsi sur les contributions à l'Assurance-chômage, à la Régie des rentes et naturellement sur les impôts). Le «pusher» peut toujours offrir le travail à une autre, et pour peut-être moins cher, toujours pour moins cher!

Les travailleuses du vêtement ne sont que des exécutantes, et leur métier n'est qu'un «travail de femmes». Syndiquées, non-syndiquées et travailleuses à domicile vont se retrouver coincées dans une industrie en voie de transformation. Le syndicat ne peut permettre aux premières de «trop» augmenter leurs revenus parce qu'autrement la compétition avec les non-syndiquées devient trop menaçante. Les travailleuses non syndiquées ne peuvent plus utiliser la menace de la syndicalisation à cause des travailleuses à domicile, et chaque travailleuse à domicile est en compétition avec toutes les autres travailleuses. Et toutes sont menacées de perdre leur travail.

On dit qu'au Québec l'industrie du vêtement est en voie de disparition. N'est-elle pas plutôt en train de devenir invisible? L'hémorragie actuelle dans l'industrie syndiquée n'est qu'une condition préliminaire pour la suite du processus. Pour citer un membre du comité paritaire, «en un an, on peut gagner, en faisant travailler des femmes à domicile, de 75 000 à 100 000\$ sans même avoir une adresse officielle». Ce sont les nouvelles manufactures, des manufactures «roulantes». On ne manque pas d'imagination pour trouver les moyens d'échapper au syndicat et à l'impôt!

Une solution politique, l'arbitrage

Dans ces conditions, il n'est pour le syndicat même pas question d'exiger des augmentations de salaire pour les syndiqué-e-s et d'accroître encore l'écart. Pour Emile Boudreau, les «acquis» syndicaux, dans la conjoncture actuelle, deviennent plutôt un fardeau qui met en péril l'industrie syndiquée elle-même. Le syndicat se retrouve coincé entre les «bons» et les «méchants» patrons (par exemple ceux qui ferment boutique pour réouvrir des ateliers non syndiqués). «Sans que ce soit tout à fait explicite, il était clair qu'un gel était sur la table, et à moins d'être stupides, les négociateurs de la Guilde le savaient.»

Le soir du 14 août, sur l'insistance du conciliateur, la partie patronale accepte la proposition de Boudreau tout soumettre à l'arbitrage. Employeurs et syndicat sont même d'accord pour accepter un seul arbitre, le sénateur Goldenberg. Boudreau veut que ce dernier recommande au gouvernement de réduire le fameux écart de 2\$ en haussant par décret le salaire des non-syndiqué-e-s: «C'est la seule solution, dit-il, il faut qu'il y ait une intervention politique».

La Guilde accepte. Mais que faire maintenant de la grève? «Pour le meilleur ou pour le pire, il fut unanimement décidé au comité de négociation de recommander aux exécutifs de décréter un retour au travail le mardi matin. Nous étions d'opinion, après l'expérience du 10 août au Palais des congrès, qu'une consultation démocratique sur un sujet qui risquait

d'être controversé était absolument impossible dans une assemblée de masse. Les événements qui ont suivi ont confirmé mes appréhensions»⁸.

Un autre visage de la démocratie syndicale?

Le lundi matin suivant, Gilles Gauthier se fait «engueuler» (selon sa propre expression) par Louis Laberge pour la recommandation de retour au travail. Nous connaissons le reste de l'histoire. La recommandation pour aller en arbitrage ne s'est jamais rendue plus loin, et les membres n'ont pas été consulté-e-s à ce propos. Quant à la réunion des exécutifs qui devait décider du retour au travail, Émile Boudreau me confie que plus l'heure avançait, plus cette «assemblée des exécutifs devenait une foule incontrôlable, dangereuse et noyauté par les coupeurs». Il demeure convaincu que Louis Laberge a contribué à changer le cours d'un processus démocratique.

Le 24 août, alors que 9 000 travailleuses regagnent leurs ateliers, le cœur lourd, Gilles Gauthier affirme que «le processus démocratique fonctionne tout aussi bien chez nous que dans bon nombre d'autres syndicats». Et si, au grand malheur des syndiqué-e-s québécois-e-s, il avait raison? Les Gauthier, Boudreau, Laberge peuvent-ils seulement envisager que la démocratie formelle, avec tout son cortège de procédures, ne signifie pas pour autant le contrôle réel des membres d'un syndicat sur leur appareil?

Les travailleuses syndiquées du vêtement pour dames trouveront-elles à temps les

moyens d'exercer un plus grand contrôle sur leur organisation? Ce contrôle qui leur permettrait d'analyser elles-mêmes les enjeux et de trouver elles-mêmes les stratégies nécessaires pour contrecarrer la tendance actuelle de l'industrie vers une compétition de plus en plus sauvage entre travailleuses?

LISE MOISAN

- 1/ Evelyn Dumas. "Dans le sommeil de nos os", Éditions Leméac
- 2/ Commission d'enquête sur le crime organisé, au Québec.
- 3/ L'UIOVD est affiliée à la FTQ, ainsi qu'au Congrès du travail du Canada et à la Fédération américaine du travail.
- 4/ -Poteaux-, personnes qui font la liaison entre les différents piquets et instances.
- 5/ Comment expliquer que la direction de l'UIOVD accepte un vote à main levée pour obtenir le mandat de grève mais que 10 jours plus tard elle juge non valide un autre vote à main levée qui s'oppose cette fois à ses propres recommandations?
- 6/ Relevé du Comité paritaire du vêtement pour dames, 15 mai 83.
- 7/ Comité paritaire: en vertu de la loi sur les décrets de convention collective (les décrets sont une extension juridique d'une convention collective à tous et toutes les travailleurs-euses d'une branche), on forme un comité paritaire qui se charge de l'application du décret et de l'exercice des recours. Les décrets portent sur les normes minimales en ce qui concerne les conditions de salaire et de travail, qu'ils uniformisent dans une même industrie. Les travailleurs-euses peuvent adresser leurs griefs au comité paritaire.
- 8/ Lettre de Boudreau à Laberge

dossier



Photos: Marie-Josée Lalortune

Laure Gaudreault, pionnière du syndicalisme enseignant

dossier

Laure Gaudreault / Louise Dussault



Photo: Louise Bilodeau

Bientôt, grâce au film de Yolande Rossignol, nous en saurons plus sur Laure Gaudreault, la première grande militante féministe syndicale au Québec. Mais, derrière le personnage, qui connaît l'histoire du syndicalisme enseignant? Qui sait que, contrairement aux autres mouvements syndicaux québécois, celui-là s'est créé et organisé autour des intérêts d'un groupe de femmes: les institutrices rurales?

En 1937, les institutrices rurales se regroupent et forment la Fédération catholique des institutrices rurales (F.C.I.R.) dans le but de défendre leurs intérêts économiques et professionnels. Le coup d'envoi de cette organisation est donné par Laure Gaudreault dont la conscience sociale tient à sa pratique de travailleuse professionnelle surexploitée et au militantisme syndical de sa famille.

Si l'idéologie traditionaliste de l'époque culpabilise les femmes travaillant à l'extérieur du foyer, les institutrices, elles, sont vues comme accomplissant une mission valorisée, celle, toute maternelle, de l'éducation des enfants. Pour la F.C.I.R., par contre, les institutrices sont des femmes et des travailleuses vivant une situation commune qui doit être dénoncée. Ainsi, dans la lutte pour la défense de ces travailleuses s'inscrit leur promotion sociale à tous les niveaux.

La F.C.I.R., organisation militante, constitue en quelque sorte une grande «famille» à l'intérieur de laquelle les membres s'identifient positivement sur la base de leur spécificité de femmes, dénonçant leur surexploitation commune, tout en se permettant d'exprimer affection et émotion. Ainsi, l'implication des institutrices rurales dans leur syndicat va à rencontre de tout discours posant la passivité et le désintérêt des femmes dans les activités syndicales ou politiques comme caractéristique de leurs comportements sociaux. Les

militantes de la F.C.I.R. participent non seulement à la base mais également à tous les échelons des instances décisionnelles.

Cependant, après 10 ans d'autonomie syndicale et une participation volontaire de 80% du personnel enseignant féminin rural, la F.C.I.R., au nom de la solidarité professionnelle dans une conjoncture économique et politique difficile, est confrontée aux syndicats d'instituteurs urbains recherchant le contrôle du mouvement syndical.

En 1946, la fusion des fédérations d'institutrices et d'instituteurs crée la Corporation générale des instituteurs et institutrices catholiques (C.I.C., qui deviendra en 1974 la C.E.Q.). Ainsi, malgré la présence des femmes à 85%, la direction et l'expression du mouvement syndical enseignant se masculinise. Acculée à un rapport de force entre les hommes et les femmes à l'intérieur de la C.I.C., Laure Gaudreault sera impuissante à poursuivre la lutte syndicale telle qu'elle l'avait initiée et, malgré un poste de vice-présidente, se retrouve dépourvue de pouvoir réel. La F.C.I.R. tentera bien de résister aux visées centralisatrices de la direction de la C.I.C., mais, ignorées par le pouvoir syndical, les institutrices rejettent peu à peu le mouvement.

Au début des années 50, la C.I.C. ne représente plus qu'une immense tête sans corps. S'amorce alors un projet de restructuration

visant à regrouper les femmes et les hommes au sein de fédérations mixtes affiliées à la C.I.C. et, ainsi, à éliminer le clivage rural/urbain. Mais cette réforme consacre encore bien davantage l'élimination et la disparition non seulement des institutrices rurales mais de toutes les institutrices du Québec des structures décisionnelles de leurs syndicats locaux, régionaux et, à plus forte raison, de leur Corporation provinciale.

S'inspirant des années où les femmes dirigeaient leur propre syndicat, Laure Gaudreault affirmera en 1955: «C'était le bon temps où, «femmes», nous étions maîtresses de notre propre destin...»

Ainsi, toute l'histoire du syndicalisme enseignant fut renversée en faveur de ce que nous connaissons aujourd'hui, c'est-à-dire le pouvoir syndical au masculin, malgré le fait que le syndicalisme enseignant a toujours été composé majoritairement de femmes. Il faudra attendre environ 15 ans (1974) pour que la mobilisation des femmes, par le biais d'un comité de condition féminine, se fasse sentir à nouveau.

HÉLÈNE MASSÉ,
chargée de recherches
à l'Université Laval et auteure
d'une thèse de maîtrise sur le
syndicalisme enseignant.

La militance en images

Disponibles depuis peu, l'un dans les cinémas du Québec, l'autre sur bande vidéo, deux documents récents nous proposent des images nouvelles et critiques de la militance des femmes dans les syndicats. Paule Bélanger a vu **Laure Gaudreault** et **Question de privilège**.

Rencontre avec une femme remarquable: Laure Gaudreault, film réalisé par Iolande Rossignol, Productions Cenatos, Québec. 1983.¹

En interpellant notre mémoire de femme et de syndicaliste, le film de Iolande Rossignol vient alimenter les débats actuels. Car il y a 50 ans, la parole syndicale a été portée d'un bout à l'autre de la province par une femme: Laure Gaudreault était une crâneuse et une tenace, qui a su par ses écrits (*Progrès du Saguenay*) et son action donner son ton. sa couleur au mouvement qu'elle a démarré dans un coin de sa Malbaie natale: la Fédération catholique des institutrices rurales. En 1946, la FCIR deviendra la Corporation des institutrices catholiques. La CIC, future CEO.

Laure Gaudreault, qu'incarne avec brio Louisette Dussault, retrace par alternance de témoignages et de plages dramatiques les moments les plus percutants d'une lutte quotidienne pour la survie et la défense des droits d'un collectif de femmes. Le propos le plus révélateur d'une intervenante sur les conditions de travail des institutrices des années 30: «à la fin de l'année, on donnait à l'enseignante une prime de 20\$ si elle avait bien enseigné alors qu'un boeuf de la foire

agricole annuelle touchait 200\$ de prime s'il s'était fait remarquer!» Quant aux hauts lieux de confrontation, la réalisatrice avait deux choix judicieux: la démarche de 1937 auprès du ministre de l'instruction publique pour revendiquer une hausse des salaires, et le flamboyant discours de 1946 pour dénoncer la loi «duplessiste» enlevant le droit à l'arbitrage. Par sa puissance d'évocation, **Laure Gaudreault** fait écho à **Question de Privilège**. Il relance en conclusion le problème de l'absentéisme des femmes aux postes de commande. Mais des années 50 à 80, cette réalité est analysée avec une lucidité plus aiguisée: c'est sans doute reculer pour mieux avancer!

Question de privilège, vidéo-couleur 3/4", documentaire de 30 minutes réalisé par André Gauthier et Nicole Pomerleau, Québec, 1983.²

Pour celles qui n'avaient pas spécialement le nez collé sur l'univers syndical et qui le percevaient comme l'incarnation du «progressisme», ce fut un choc. **Question de privilège** leur a appris que les femmes y vivent là les mêmes frustrations et les mêmes contradictions que dans la société en général. La majorité des «elles» (constituant pourtant

60% du membership de la CEQ et majoritaires à la FAS-CSN) sont absentes des instances décisionnelles et CE, DE PLUS EN PLUS VOLONTAIREMENT¹. Cette désaffection est la résultante de structures qui ne leur ressemblent pas et qui les étouffent.

Jetons un coup d'oeil au portrait robot de la militante-typique: une célibataire, sans enfant, sans ami, nourrie essentiellement de débats politiques et sociaux, qui n'a plus d'espace culturel à elle et qui après 3 ans, est «grillée», «brûlée». Pour celle qui a des enfants, c'est la gêne, la culpabilité d'avoir sans cesse à le rappeler. Les témoignages des cinq intervenantes (militantes des comités de condition féminine CSN, FTQ, CEQ) convergent: la militance est à repenser, doit traduire le vécu et les aptitudes propres aux femmes... et passer par une façon autre de gérer le pouvoir. **Question de privilège** est un document punché, ramassé, et la critique la plus courageuse de la pratique syndicale depuis plusieurs années!

PAULE BÉLANGER

^{1/} Les Films Cenatos Inc. (514) 727-9289
^{2/} Distribution: Vidéo-femmes, Québec, (418) 692-3090

RÉFÉRENCES

FILMS ET VIDÉOS:

Une histoire de femmes, Sophie Bissonnette, Martin Duckworth, Joyce Rock, 16 mm, Québec 1980. 73 min. (Les femmes et la grève de l'INCO en 78-79 à Sudbury). Distributeur: Cinéma Libre

Piquez sur la ligne brisée, France Nadeau. 16 mm, Québec 1976, 13 min. (Les femmes en manufacture). Dist: Les Films du Crépuscule.

Union Maids, Julia Reichart, James Klein et Miles Mogulescu, 16 mm, USA 1977, 48 min. (Des militantes syndicales des années 30). Dist: Carrefour international.

On the Line, Barbara Margolis, 16 mm, USA 1977, 54 min. (La réalité quotidienne des travailleurs et travailleuses aux États-Unis). Dist: Carrefour International.

La lutte des travailleurs/euses d'hôpitaux, Denys Arcand, Québec 1976. 27 min. (La grève en 1975). Dist: Cinéma Libre.

Tricofil c'est la clé, François Brault et Roger Lenoir, 16 mm, Québec 1976. 60 min.

Histoire de cette compagnie depuis le début du siècle jusqu'à la prise en main par ses travailleurs/euses au début des années 70). Dist: Cinéma Libre.

Rencontre avec une femme remarquable: Laure Gaudreault, Iolande Cadrin-Rossignol, avec Louisette Dusseault. Dist. Les Films Cenatos Inc.

Question de Privilège, André Gauthier, Nicole Pomerleau, vidéo couleur, Québec 1983, 30 min. (La participation des femmes au syndicalisme). Dist: Vidéo-femmes.

La perle rare, Diane Poitras, vidéo, Québec 1980 (Les secrétaires...). Dist: Groupe Intervention Vidéo

This Line is Not in Service, Amelia Productions, video, Canada 1981, 25 min. (La grève au B.C. Téléphone en 1981). Dist: DEC Films.

The Fleck Women, Ken Murch, vidéo, Canada 1981. 24 min. (La grève des **The Fleck Women**, Ken Murch, video, Canada 1981, 24 min (La grève des travailleuses du textile en Ontario en 1978). Dist: DEC Films..

On The Bias, DEC Women's Group, diaporama, Canada 1980, 30 min. (Les femmes dans l'industrie du vêtement). Dist: DEC Films..

PUBLICATIONS

Dans le sommeil de nos os, Evelyne Dumas. Éditions Leméac, Ottawa, 1971.

An Account to Settle: The Story of the United Bank Workers, Bank Book Collective, Press Gang, Vancouver, 1979.

Les comités de condition féminine dans les syndicats au Québec, Hélène Paré, Secrétariat d'État, Programme de promotion de la femme, Montréal. 1983.

Enquête sur le militantisme (ou pourquoi les femmes le vivent différemment des hommes, du Comité de condition féminine de la CEQ, à paraître en mars 84 dans **Mouvements**.

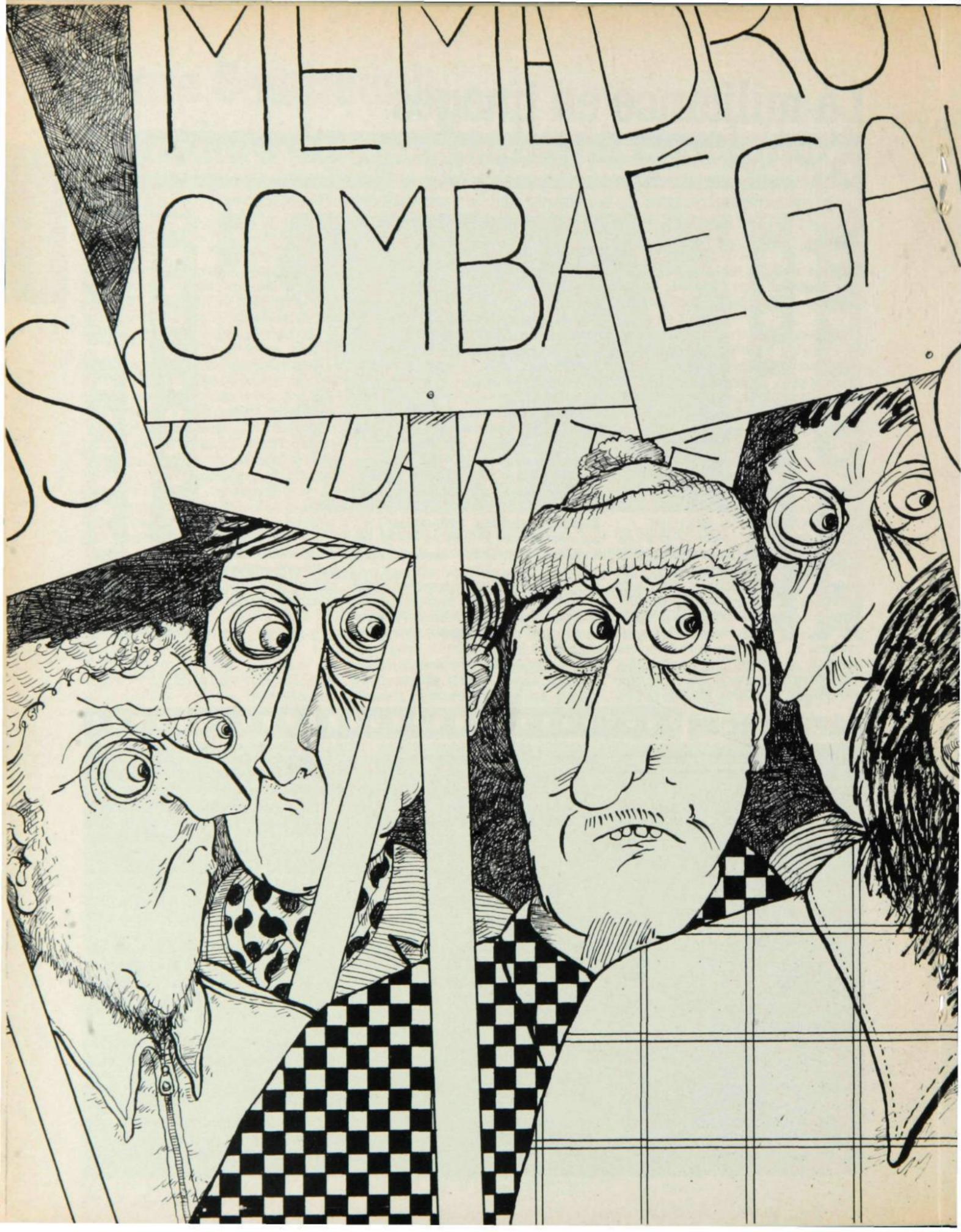
Les femmes à la CSN n'ont pas les moyens de reculer, 4^e rapport du Comité de condition féminine de la CSN, Montréal, 1982.

Cinéma Libre, Montréal: (514) 526-0473
Les Films du Crépuscule, Montréal: (514) 849-2477

Carrefour International, Montréal: (514) 527-6611

Groupe Intervention Vidéo, Montréal: (514) 524-3259

Vidéo-femmes, Québec: (418) 692-3090
DEC Films, Toronto: (416) 964-6901





AIE, RIEZ PAS
ÇA DÉMOBILISE !

UNITE

A POS

3e CONFÉRENCE DES FEMMES LATINO-AMÉRICAINES

Propos d'une révolutionnaire nicaraguayenne

L'auditorium était à demi rempli et les discours débutaient à peine, mais la salle était déjà pleine de cette tension tranquille, contrôlée, qui vient à force de vivre de dures réalités. Qu'elles soient du Chili ou du Paraguay, du Guatemala ou du Nicaragua, les femmes rassemblées à Montréal pour la 3e Conférence des femmes latino-américaines, les 22, 23 et 24 septembre dernier, se reconnaissaient spontanément. S'appuyant inconditionnellement les unes les autres, elles avaient les mêmes phrases emphatiques pour dénoncer la violence des dictatures et l'impérialisme américain, pour affirmer leur détermination à s'organiser et à se battre, leur amertume dans l'exil et, finalement, leur désir de paix.

Il peut sembler un peu bizarre d'appliquer des notions de paix et de désarmement à l'Amérique latine alors que les conflits, notamment en Amérique centrale, sont à la hausse et bien loin d'aboutir. Mais, comme le disait une Chilienne déjà passablement âgée: «C'est dans la lutte que nous avons découvert nos enfants, que nous nous sommes découvertes». Pour elles, finalement, il s'agit moins d'une violence qui n'en finit plus que de politisation, d'éducation, de «cheminement de masse».

Depuis toujours, la guerre est la clé pour comprendre l'Amérique latine: c'est sans doute pourquoi les aspects spécifiques aux femmes latino-américaines furent, tout compte fait, moins développés au cours de cette conférence que la situation globale de chaque pays représenté. L'omniprésence de la guerre explique aussi pourquoi les femmes se sont là-bas organisées d'une façon diamétralement opposée à la nôtre.

Le même but?

Partant du principe que l'oppression et la misère sont généralisées, les femmes latino-américaines croient devoir mener la lutte de pair avec les hommes, pour en arriver plus tard, disent-elles, à former leurs propres associations et à voir à leurs propres besoins. Ou, comme dit Magda Henriquez du Nicaragua: «Pourquoi nous diviserions-nous? Nous avons tous le même but et les mêmes moyens.»

Le mouvement féministe nord-américain, par contre, est né dans les années 60 d'une rupture avec les groupes de gauche et d'une volonté de s'attaquer aux conditions spécifiques faites aux femmes. Quitte à revenir, cinq, dix ou quinze ans plus tard, à un réinvestissement des groupes mixtes comme les syndicats, les groupes populaires, pacifistes ou écologiques- pour ne rien dire du «réinvestissement du couple». Et tout comme nous avons de la difficulté à élargir nos luttes, à développer une

vision politique plus globale, les femmes latino-américaines ont, il me semble, de la difficulté à «spécifier» leurs luttes, à ne pas sacrifier leurs intérêts au processus révolutionnaire.

À cause de ce blocage de part et d'autre, nous restons chacune sur nos réserves, les Latino-Américaines nous soupçonnant d'être un peu anti-hommes, au moins ségrégationnistes, alors que nous pouvons leur supposer une certaine naïveté, au moins un optimisme démesuré. Surtout quand nous pensons à d'autres femmes avant elles, comme les Algériennes, qui ont lutté pour la révolution sans que leur condition, ensuite, en soit améliorée.

Mais les femmes d'Amérique latine ont quelque chose que nous n'avons pas: sinon le modèle, tout au moins le brillant exemple, du Nicaragua. Le 19 juillet 1979, ce petit pays coincé entre le Honduras et le Costa Rica (approx. 2 500 000 hab.) réussissait à déclencher sa révolution populaire et à la mettre en forme, et ceci dans un temps record, les activités visibles de la guérilla n'ayant pas duré beaucoup plus d'un an. Si la Nicaraguayenne Magda Henriquez a été à ce point attendue et acclamée à la conférence, c'est bien pour ça.

Cette professionnelle - de formation, d'habillement, de discours - est l'une des dirigeantes de l'unique mais énorme Association de femmes nicaraguayennes Luisa Amanda Espinez (AMNLAE).¹ Est-ce à cause de l'importance de sa fonction ou parce que nous manquions de temps qu'elle a fourni des réponses parfois un peu «courtes» à mes questions?

LVR: Pourquoi et par qui l'AMNLAE a-t-elle été créée?

MH: *Par le Front sandiniste pour la libération nationale (FSLN) afin de promouvoir la participation des femmes à la lutte. Même s'il a toujours été clair*

qu'il revient aux femmes de se battre pour leurs droits à elles.

LVR : Il a donc fallu, au début, convaincre les femmes du bien-fondé d'une association qui leur serait propre?

MH : Bien sûr. Pour la majorité des femmes, il a été nécessaire de commencer par de petites tâches plus ou moins compromettantes, afin qu'elles puissent vaincre leur propre peur. Mais voyant vite ce dont elles étaient capables, ces mêmes femmes nous demandaient d'arrêter le bla-bla et de leur montrer à se servir d'un fusil. Elles voulaient se joindre à la lutte armée. A l'AMNLAE, il est plus important de démontrer dans les faits notre égalité que de passer des heures à en discuter.

De toute façon, ni les hommes ni les femmes n'avaient de droits à ce moment-là. Nous avons tous la même tâche à accomplir : renverser la dictature.

LVR : Comment avez-vous fait pour atteindre les femmes?

MH : Nous avons commencé par dénoncer les crimes de la dictature. En tant que femmes, nous nous sentions doublement concernées puisqu'il s'agissait de l'incarcération, de la torture ou de l'assassinat de nos maris, de nos frères, de nos enfants. Et chaque action que nous entreprenions devenait un exemple pour les autres femmes, les poussant à nous rejoindre de plus en plus.

Au début, les autorités nous laissaient tranquilles. Elles ne se sentaient pas menacées par des femmes, surtout par des femmes en tailleur et talons hauts (à ce moment-là, nous étions des professionnelles pour la plupart). Ce n'était pas leur idée de la guérilla! Mais elles se sont vite rendu compte de ce dont nous étions capables. La «toma de tierras», par exemple.

Nous avons organisé les femmes paysannes en vue de reprendre le territoire



Nancy Alvarez, Magda Henríquez et Adaline Chancy, lors de la soirée d'ouverture

aux grands propriétaires terriens. Cela a été capital car tous les hommes ont rapidement été arrêtés par la Guardia Nacional et c'est nous qui avons dû défendre la terre. Nous avons dû résister à toutes sortes d'intimidations pour finir par être évacuées de force. A travers ce genre d'expériences, les femmes ont appris qu'il était inutile d'espérer gagner quelque chose par des moyens pacifiques.

LVR : Et maintenant que Somoza a été renversé, comment vous organisez-vous?

MH : Nous nous considérons maintenant comme un mouvement démocratique de femmes, agissant au sein de toutes les organisations du pays. Dans les syndicats par exemple, nous organisons les femmes en «comités de travail» pour les inciter d'une part à s'impliquer davantage, surtout aux niveaux décisionnels, et d'autre part à voir à ce que les syndicats se préoccupent des questions et des lois concernant

les femmes. Nous agissons donc comme un genre d'arbitre entre la théorie et la pratique.

De la même façon, notre présence au gouvernement est très importante. Quoiqu'il y ait déjà des femmes députées. L'AMNLAE est là pour représenter ses membres en tant que femmes. Nous voyons à ce qu'aucune loi discriminatoire ne soit adoptée, en plus de proposer nos propres réformes législatives. Nous venons d'ailleurs de faire passer deux lois sur la famille : la première donne aux femmes un statut d'égalité au sein de la famille ; l'autre oblige les hommes à partager le travail domestique, pas seulement les tâches ménagères mais aussi les soins d'affection et d'éducation dont les enfants ont tant besoin.

LVR : Mais une loi parvient-elle jamais à changer les mentalités?

MH : Bien sûr que non. L'égalité ne s'obtient pas par décret mais seulement lorsque toutes les forces de la société y travaillent. Par contre, je crois qu'une

Photo : Pierre Gauvin, CISO/CSN

véritable éducation des gens s'opère actuellement par le biais des réformes législatives mentionnées. C'est que la loi est un long processus au Nicaragua. Le projet de loi initial n'est pas débattu seulement en Chambre mais dans toutes les organisations populaires. Il faut dire que chez nous, les député-e-s ne représentent pas des circonscriptions mais des groupes, et leur point de vue est vraiment celui d'une majorité de gens. Et, s'il y a des problèmes avec la loi - il y en a toujours - elle est redébatue selon le même processus.



Magda Henriquez

LVR : Et que faites-vous des situations spécifiques aux femmes : la contraception, l'avortement, les garderies?

MH : Nous travaillons avec le ministère de la Sécurité et du Bien-être social pour déterminer les politiques et même l'emplacement des garderies. Il y en a de trois types : le service aux enfants en milieu rural, qui ressemble beaucoup à ce que vous avez ici mais qui s'adresse seulement aux travailleuses des plantations de coton et de café, la majorité des femmes ; ensuite, les centres de développement, qui sont des garderies plus polyvalentes ; finalement, les réfectoires, qui accueillent après l'école les enfants de cinq à 15 ans, leur offrent un repas et aussi la possibilité de faire leurs devoirs ou de l'artisanat.

Quant à la santé, on vient de consacrer aux femmes un hôpital spécialisé en gynécologie. Chaque clinique ou hôpital

à son service de planning familial, dispensant non seulement des conseils mais tous les moyens de contraception disponibles. L'avortement ? Cette question n'a pas encore été amenée. Notre pays est très religieux et nous avons trop de problèmes en ce moment pour risquer d'engager de grandes controverses. Au sein d'AMNLAE par contre, nous sommes d'accord pour dire qu'une femme devrait disposer librement de son corps.

LVR : Mais l'avortement n'est-il pas un grave problème pour les femmes latino-américaines, 54% d'entre elles mourant des suites de mauvaises pratiques d'avortement?

MH : Non, non l'avortement n'est pas vraiment un problème social de cette

envergure. Sinon, tout le monde serait au courant. Mais nous sommes en train d'étudier la situation présentement.

LVR : Mais que peut faire une Nicaraguayenne désirant avorter?

MH : Elle est obligée de trouver des moyens elle-même car la loi de Somoza interdisant l'avortement est toujours en vigueur.

LVR : Et l'éducation sexuelle ?

MH : Nous avons commencé un programme par l'intermédiaire de Somos (Nous sommes), la revue publiée par l'AMNLAE, et d'autres publications pour les jeunes. En plus, nous travaillons avec le ministère de l'Éducation pour inscrire l'éducation sexuelle sur les curriculums scolaires. Après tout, c'est la meilleure réponse, bien avant la contraception et l'avortement.

LVR : Que se passe-t-il par rapport au divorce?

MH : Selon la loi, un homme peut divorcer au moindre prétexte ; pour une femme, c'est presque impossible. Il n'y a rien de plus sexiste et discriminatoire que les lois somozistes, vous savez. Mais comme je l'ai dit, nous sommes en train de réviser toutes les lois concernant la famille. De toute façon, en pratique, il y a beaucoup plus de liberté. Une femme qui voudrait se séparer n'aurait qu'à le dire. Et puis, il y a des lois pour la protéger. Dans un cas de séparation ou

MOUVEMENTS

Pour faire changement,
Magazine CEQ devient MOUVEMENTS.

Ne manquez pas dans notre premier numéro:

- un entretien de fond avec Mgr Proulx: Où va l'Église du Québec?
- de nouvelles chroniques, dont Solidarités, dix pages d'information sur ce qui se passe dans les milieux syndicaux et populaires
- notre dossier sur le désarmement et la paix
- et bien sûr la BD de Serge Gaboury.

En vente en kiosque et par abonnement:
MOUVEMENTS, 2336 chemin Ste-Foy,
Ste-Foy, Qué. G1V 4E5

Une salle plus ou moins remplie



divorce, c'est elle qui a droit au logement familial.

LVR : Où se situe l'Église dans tout ça?

MH : L'Église est depuis longtemps progressiste. Chez nous, les religieuses, les prêtres, les communautés chrétiennes font partie des forces révolutionnaires. L'Église ne s'opposerait pas à une nouvelle loi sur le divorce, par exemple. L'avortement... c'est une autre paire de manches.

LVR : Pour en revenir à la situation politique du Nicaragua, l'agression des États-Unis, via l'armée hondurienne, s'intensifie-t-elle?

MH : // ne s'agit pas seulement de l'armée hondurienne ! Il y a déjà 5 000

«marines» américains au Honduras et des navires au large de nos côtes, pacifique ou atlantique. Ils n'attendent que le moment propice, une opinion publique internationale plus favorable, pour lancer une offensive majeure. En fait, les Américains s'évertuent à provoquer une guerre entre le Honduras et le Nicaragua, mais je ne crois pas que ça réussisse. En tout cas, pas pour nous. Nous voulons la paix, pas la guerre. Nous ne nous sommes jamais aventurés sur le territoire hondurien, nous n'avons aucun dessein sur d'autres pays centra-méricains. Mais nous ne tolérerons pas la violation de nos propres frontières.

LVR : Et les «contras»³ s'agit-il seulement d'ex-somozistes ou d'agents de la

CIA? Ou bien y a-t-il un mécontentement perceptible à l'intérieur du Nicaragua?

MH : Non, pas à l'intérieur du pays. Aucune révolution ne plaît à tout le monde, bien entendu, mais les vrais dissidents étaient une minorité et ils ont quitté le pays depuis longtemps. S'il y avait une véritable insatisfaction populaire, on aurait déjà renversé le gouvernement révolutionnaire puisque les armes sont entre les mains du peuple.

Notre problème n'est pas l'existence de contre-révolutionnaires mais bien la décision de l'administration Reagan d'arrêter la révolution sandiniste à n'importe quel prix. Et c'est un problème pour toute l'Amérique centrale, pas seulement pour le Nicaragua. S'ils nous arrêtent, ce sera la guerre, une énorme guerre, à travers toute la région.

FRANCINE PELLETIER

1/ Du nom de la première Nicaraguayenne morte au combat.

2/ Selon **NACLA (North American Congress on Latin America)** «Latin American Women», New York, sept. oct. 1980.

3/ "Contra-révolutionnaires"

DANGER!



Jill, l'héroïne, démonte elle-même le mécanisme du piège où elle s'est laissée enfermer.

vous pourriez être une femme piégée

Par **JOY FIELDING**
romancière torontoise
dans la lignée de
FLORA GROULT et
FRANÇOISE DORIN
un livre passionnant

LA FEMME PIÉGÉE

Collection **FLAMME**
ÉDITIONS FLAMMARION

14,95\$

EN VENTE PARTOUT

LA PLANÈTE LEUR TIENT A COEUR

Attendrons-nous que les pluies acides nous aient rendues aussi chauves que Pierre Elliott Trudeau et René Lévesque pour nous mêler d'environnement ? ... nous demandions-nous à *La Vie en rose*, un peu coupables. Alors, premier d'une série d'articles sur l'écologie, voici par Magali Marc le portrait de quatre femmes à qui, depuis longtemps, la planète tient à cœur. Magali Marc est co-présidente de la *Société pour vaincre la pollution (SVP)**.

Nous vivons dans une société où les choix de développement ne sont pas faits en fonction des besoins humains les plus élémentaires : besoin d'eau et d'air propres, d'aliments sains, besoin de tranquillité, de temps pour s'occuper de son bien-être physique et moral.

C'est ainsi que nous tombons, victimes du stress, de la fatigue, du surmenage, sans compter les maladies de «civilisation» comme les cancers et les maladies cardio-respiratoires. Si le Syndrome de Reye (maladie mortelle dont les recherches prouvent qu'elle est liée à certaines formules d'insecticides) est moins connu, plus méconnus encore sont les effets des déchets radioactifs rejetés par les usines de production de combustibles nucléaires. Ces maladies se manifestent encore de façon marginale, mais de temps à autre, un produit comme la mousse durée formaldéhyde (MIUF) fait la une des journaux à cause d'un nombre élevé de victimes dans les maisons isolées avec ce produit.

Les hommes, tout à leur esprit de «progrès» et de conquête de la nature, ont bâti sans nous une société où la technologie et la science occupent une place prépondérante. Si les féministes ont lutté et luttent encore contre l'aliénation des femmes face au pouvoir mâle, les écologistes ont lutté et luttent toujours contre le nucléaire, quelle que soit son utilisation, contre l'usage intempestif de produits chimiques comme engrais, insecticides ou herbicides, et contre le gaspillage de nos ressources énergétiques.

Beaucoup de femmes écologistes ne se sont pas contentées de lutter contre tel ou tel fléau de pollution: elles sont allées jusqu'à proposer des solutions de rechange. Souvent peu connues, rarement prises au sérieux, ces femmes ont eu le mérite de s'affirmer dans des disciplines où les femmes se font difficilement entendre. Qu'on le veuille ou non, les luttes écologiques contre les

arrosages de produits chimiques toxiques ou leurs déversements «accidentels» (comme par exemple le déversement de deux millions de litres d'acide sulfurique dans la rivière York en Gaspésie en juin 82), la lutte contre les pluies acides, sont autant de luttes politiques contre ceux qui ne pensent pas, qui ne veulent pas penser aux conséquences sur notre environnement et notre santé.

Ce n'est pas par hasard que les femmes, souvent absentes des grandes instances décisionnelles des gouvernements, des milieux d'affaires ou des syndicats, ont par contre une présence très affirmée dans les mouvements écologiques.

Une pionnière : Rachel Carson

C'est une femme qui fut la première à faire le lien entre l'utilisation massive de produits chimiques et ce qui en découle, la contamination inévitable de

l'environnement. Son nom: Rachel Carson. Son livre, *Le printemps silencieux (Silent Spring)* est devenu une sorte de bible pour toute une génération d'écologistes.

Biologiste de formation, Rachel Carson était une remarquable vulgarisatrice qui voulait rendre accessible le fruit de ses recherches. Sa minutie dans les chiffres qu'elle cite n'a d'égale que son style presque poétique. Son action provoqua aux États-Unis une remise en question de l'usage du DDT, et aboutit à son interdiction. Elle voulut que soit mis sur pied un fond monétaire destiné à faire poursuivre les recherches ainsi que l'information du public sur les insecticides encore en utilisation. Elle fut sans conteste une pionnière parmi les écologistes.

Une pédiatre subversive: Helen Caldicott

Une autre Américaine, cette fois d'origine australienne, fait beaucoup parler d'elle en ce moment à cause du film *Si cette planète vous tient à cœur (If you love this planet)* basé sur une de ses conférences. Pédiatre de formation et présidente du groupe *Physicians for Social Responsibility*, elle est aussi fondatrice du *Women's Party for Survival* et auteure d'un livre engagé *Nuclear Madness: what you can do*. Le film de l'O.N.F. a été jugé subversif par le département américain de la justice. Et Monsieur Reagan, avec son budget militaire de deux trillions de dollars sur cinq ans, n'est pas jugé subversif, lui...

Une économiste «utopiste» : Hélène Lajambe

Plus près de nous, au Québec, des femmes proposent des changements de société et vont même - quelle audace ! - jusqu'à nous dire comment les réaliser. En 1970, Hélène Lajambe sort du groupe anglophone nouvellement formé *STOP*, et fonde son équivalent francophone : *La Société pour vaincre la pollution (SVP)*.

La Société, devenue un groupe écologique majeur au Québec, se fera surtout connaître pour ses interventions sur l'empoisonnement des autochtones au mercure, la lutte contre l'implantation de centrales nucléaires au Québec, et plus récemment, la lutte contre les pluies acides et le traitement des déchets toxiques.



Helen Caldicott

Photo: ONF



Photo: Van Dyck et Meyers

Hélène Lajambe

Économiste, Hélène Lajambe n'est pas devenue premier ministre comme cela peut arriver à certains économistes... mais son livre, intitulé «*L'autonomie énergétique du Québec dans une perspective écologique*» ne fait rien de moins que repenser l'utilisation de l'énergie au Québec. Projet ambitieux. Elle y écrit : «... en faisant la meilleure utilisation possible de chacune de nos ressources énergétiques et en éliminant le gaspillage dans tous les secteurs d'activité, le Québec, en 2025, peut connaître une plus grande prospérité et moins de chômage qu'à l'heure actuelle, tout en dépensant autant sinon moins d'énergie».

Qu'une telle recherche n'ait pas fait dresser les oreilles de nos gouvernants nous porte à nous demander s'ils veulent vraiment faire progresser le Québec.

Une écologiste politique : Solanges Vincent

On ne peut passer sous silence l'auteur de la très dérangeante «*Fiction*

Rachel Carson : *Le printemps silencieux*, livre de poche, collection Plon. Titre original : Silent spring.

Hélène Lajambe : *L'autonomie énergétique du Québec dans une perspective écologique*, Hélio-Québec, 1979 (disponible à la SVP, C.P. 65, Succ. Place d'Armes, Montréal H2Y 3E9)

Solanges Vincent : *La fiction nucléaire*, Éditions Québec-Amérique.

Solanges Vincent : *Micro-technologie, Méga-Chômage : à la recherche d'alternatives*. Action travail des femmes, 2515 rue Delisle, Montréal. 932-4524 (2\$).

nucléaire», Solanges Vincent, qui dénonce impitoyablement depuis de nombreuses années le complot des grandes multinationales qui visent à imposer au Québec des centrales nucléaires alors que nous avons des surplus d'hydro-électricité. «*La fiction nucléaire*» est aussi un film, aussi dénonciateur que le livre, réalisé par Jean Chabot et produit par Roger Frappier.

Solanges Vincent a milité avec le *Comité pour la défense de la Baie James*. Elle a aussi participé à la mise sur pied du *Front commun pour un débat public sur l'énergie* qui regroupe pas moins de quatre-vingts organismes québécois. Ce que demande le Front commun? Simplement que le gouvernement mette en branle une consultation et un débat publics sur des choix énergétiques qui vont avoir un impact déterminant sur l'avenir du Québec. Cette demande, pourtant bien légitime, n'a **jamais été**

reconnue par ceux qui se sont succédés au ministère de l'Énergie. Lise Bissonnette, éditorialiste au Devoir, à remarqué que René Lévesque allait aux États-Unis signer de gros contrats engageant le Québec à exporter de l'électricité pendant des années, sans avoir consulté personne. Étrange comportement dans une société démocratique. Mais nous n'en sommes pas à une surprise près...

Qu'elles soient biologistes ou économistes les femmes ne sont pas dans les groupes écologiques pour décorer ou pour servir de caution. Elles y sont par conviction et parce qu'elles sont mieux placées que quiconque pour comprendre les dangers d'une société toute-technique. En effet, les produits chimiques toxiques comme les biphényles polychlorés, les métaux lourds comme le plomb (relâché principalement par la combustion d'essence), le mercure ou les déchets radioactifs (comme le tritium trouvé dans la rivière Outaouais), ont la fâcheuse manie de se concentrer dans les foetus et dans le lait maternel, doublant ainsi leurs effets néfastes. Bien des femmes qui se croyaient porteuses de vie prenaient des précautions rendues inutiles par des catastrophes écologiques comme le nuage de vapeur radioactive de Three Miles Island¹ ou la contamination de l'eau potable par la Hooker's Chemicals à Love Canal.²

Ces enfants nés déformés, morts-nés prématurément sont les témoins silencieux et oubliés de l'inconscience des hommes. Impossible au Québec? Demandez aux femmes de Ville-Mercier dont l'eau est contaminée et l'air chargé de toxiques gracieusement fournis par les opérations du centre de traitement des déchets toxiques de la compagnie **Tricil...**

MAGALI MARC

• *Magali Marc est responsable, entre autres, du dossier des pluies acides et représentante de la SVP à la Canadian Coalition on Acid Rains. Dans le numéro de janvier de La Vie en rose, elle rendra compte de la situation*

1/ *L'accident de la centrale nucléaire de Three Miles Island a défrayé les manchettes en mars 79 alors qu'un accident dans le générateur a causé des fuites de radiations. Des dizaines de milliers de personnes ont été évacuées, et dans les mois qui ont suivi, on observa un taux anormalement élevé d'avortements spontanés et de mortalité infantile.*

2/ *Love Canal quartier de Niagara Falls, dans l'État de New York, construit sur un ancien site d'enfouissement de déchets toxiques. Entre 1947 et 1952, le terrain fut utilisé par une firme de l'Occidental Petroleum, la Hooker's Chemicals and Plastics, pour ventiler 22 000 tonnes de déchets toxiques, entre autres la dioxine, un des plus violents poisons connus. Après des pluies torrentielles, les déchets toxiques sont remontés à la surface, créant un empoisonnement collectif. 700 familles ont dû être évacuées. Par la suite, on observa un taux anormalement élevé de cancers d'avortements spontanés et d'enfants anormaux.*



Photo: Howard Kay

Solanges Vincent

QUEEN KONG

courtjours



Autrefois, avant la deuxième guerre mondiale et ses douceurs, le cinéma américain inventait King Kong, la terreur des blondes ! Scénario : King Kong, gorille géant, féroce mangeur de papillons et de fruits est capturé par une valeureuse équipe de petits hommes blancs et importé à New York. Pendant la traversée en bateau, King Kong qui n'a pas les yeux dans sa poche tombe amoureux de la blonde fiancée du chef de l'expédition.

Horreur ! L'inceste le guette alors on escamote prestement la blonde pulpeuse mais King Kong-tête-de-pioche aussitôt débarqué à New York s'échappe de sa cage et se lance, dans un état de transe amoureuse et de frustration, à l'assaut du plus haut pénis en ville, en l'occurrence l'Empire State Building, qu'il va escalader prestement et démolir systématiquement pour retrouver La Celle qu'il aime. Car bien sûr, on a caché Juliette à la fine pointe du pénis. Mais... l'armée de l'air américaine qui veille au grain et à la vertu des femmes lance ses escadrilles à l'attaque du gorille. Voilà King Kong encerclé, mitraillé par les avions. De temps en temps il en attrape un dans sa mégapogne poilue et le réduit en miettes comme si c'était du carton ! Bien sûr, c'était du carton, ils n'avaient pas encore inventé le missile qui cruise. Pis, finale apocalyptique, après être tombé amoureux, King Kong tombe de haut !

Ça c'était du cinéma ! J'ai vu l'original vers l'âge de huit ou neuf ans. J'étais parmi deux cents enfants à la salle St-Stanislas, rue Laurier à Montréal, où on nous projetait chaque samedi après-midi des films instructifs. Je me souviens aussi des réactions de la salle : chaque fois que King Kong marquait un point contre les avions, nous applaudissions. À cet âge-là, on n'a pas encore appris à transiger avec ses valeurs. En 1976, un producteur italien en a fait un remake que je n'ai pas vu...

Où est-ce que je veux en venir ? Mais à Maria-Antonietta Macciocchi, à Dian Fossey et au zoo de Toronto.

Mes plus belles lectures d'automne : *Deux mille ans de bonheur* de Macciocchi et *Gorillas in the Mist* de Dian Fossey. Regardons les choses en face ; les livres me gardent en vie. Si je n'avais pas appris dès l'enfance à lire et à écrire, je sais

avec certitude que je me serais suicidée. Quand des livres de cette qualité, de cette générosité entrent dans ma vie c'est pour briller dans ma tête ainsi que ces enseignes géantes toutes en lettres lumineuses.

Deux mille ans de bonheur : Macciocchi, c'est Queen Kong se lançant à l'assaut des plus hautes tours de la phalocratie sociale italienne. La dulcinée prisonnière, c'est elle-même, qu'elle veut libérer- successivement- des gifles de son père, des coups de poing de ses maris, des coups de pied au ventre, et des jambettes du parti communiste italien.

En 1954, Maria-Antonietta rencontre Mao qu'elle interview pour le journal qu'elle dirige, *Noi Donne* (Nous, Femmes), journal démocratique des femmes, tirage 400 000 exemplaires. De quoi parle-t-elle, parle-t-il ? Des femmes ! « Chez nous, dit Mao, il fallait abattre l'autorité religieuse, celle des géniteurs, des maîtres, du mari. Le premier décret de la République a été de ratifier le droit au divorce. » Mao raconte qu'en 1919, bouleversé par le suicide d'une jeune femme de son village à la veille de son mariage avec un vieillard, il avait juré, solennellement, avec ses camarades, que la Chine ne se libérerait pas sans que fussent d'abord libérées les femmes. « Camarade journaliste, dit-il à Maria-Antonietta, écris dans ton journal que Mao salue les femmes italiennes pour leur longue lutte antifasciste et que Mao leur souhaite... deux mille ans de bonheur ».

Et on comprend d'autant mieux la fascination de Macciocchi pour la Chine - fascination qu'on lui a beaucoup reprochée - qu'à l'époque, le parti communiste italien, où elle milite, lui propose comme modèle Maria Goretti ! Une victime, dit-elle, une victime violée, assassinée puis sanctifiée par le pape. Oh ! les papes de Maria-Antonietta, Pie IX et les accords du Vatican avec Mussolini, Pie XII et ses rapports privilégiés avec Hitler, Jean XXIII qu'on va élire pour lutter contre la montée du communisme en Italie, etc... Puis les autres papes : Berlinguer, Waldeck Rochet, Pol Pot, Marchais, Sillers, les maoïstes durs, mous, les marxistes-léninistes, les socio-démocrates... Maria-Antonietta est assignée par le PCI au petit travail délicat de dentellière politique.



Illustration : Nicole Morisset

Elle nous dit aussi son enfance dans l'Italie fasciste, sa lutte de résistante, ses amis Pasolini, Moravia, sa mère, sa fille, la dissolution des grands couples : Althusser étranglant sa compagne Hélène, Lacan son école, Simone de Beauvoir réglant son compte à Sartre dans *La cérémonie des adieux*, Aragon le pseudo-fou d'Eisa et sa poursuite frénétique des jeunes minets parisiens. Cinq cent quatre-vingt-onze pages flamboyantes, essoufflantes. Touchantes !

Gorillas in the Mist : Dian Fossey a vécu pour et parmi les gorilles des montagnes durant près de quinze ans. Ne pas confondre avec Jane Goodall qui, elle, a vécu parmi les chimpanzés. (On dirait bien que les femmes ont l'habitude des grands singes !) L'extraordinaire livre de Fossey est et un livre scientifique et une des plus belles histoires d'amour de ces dernières années. Après avoir lu les tribulations de Macciocchi au PCI, il ne fait aucun doute que les gorilles des montagnes du Zaïre sont les plus civilisés. Entre autres, ils font la différence entre la vie et la mort ; quand quelqu'une, quelqu'un des leurs meurt, cet événement les plonge dans une profonde affliction qui dure des mois et qu'elles, qu'ils pleurent de vraies larmes. Ces grands singes adoptent quelquefois de petits animaux - grenouille, bébé antilope - qu'elles et qu'ils chérissent comme nous chérissons nos cochons d'Inde, nos chattes et nos chiens.

On peut affirmer que Dian Fossey a écrit une page de l'histoire quand, un jour, dans les montagnes, après des années et des années d'observation et d'apprentissage consacrées à assimiler les gestes et le langage des gorilles, l'un deux, quittant quelques instants son groupe, vint, délicatement, toucher sa main. C'était la première fois, de mémoire humaine, qu'un grand anthropoïde amorçait une relation avec une personne.

Vivre parmi les gorilles, écrit Dian Fossey, m'a plongée tour à tour dans une mosaïque de sentiments : perplexité, humour, chagrin, tendresse et amour. Et de page en page, Uncle Bert Beethoven, Flossie, Rafiki, Icarus, Effie, Macho, Marchessa, Old Goat, Digit, Pansy et Puck deviennent des soeurs, des amis qui vivent et meurent comme nous, avec leurs grands rêves. Fossey raconte aussi le massacre, la rapacité des braconniers, de tous les prédateurs à deux pattes et que, à moins d'une action

rapide et efficace, les gorilles seront bientôt toutes et tous exterminé-e-s.

Et comme si ce n'était pas suffisant, voici qu'un autre péril se profile à l'horizon. *Feminism May Keep Gorillas Childless*, titrait la Big Gazette of Montréal en septembre dernier. Ça se passe à Toronto, en plein Zoo... Déjà qu'ils ont Morgentaler... Verrons-nous les bannières de Pro-Vie devant la cage des gorilles ? Voilà l'histoire : Amanda et son amie de fille Julia, deux jeunes gorilles en âge de reproduction ne se reproduisent pas. La vétérinaire en chef, la Dr Kay Mehren déclare aux médias : «Les féministes ne vont pas m'aimer mais Amanda est la boss du groupe, une espèce de «top executive» qui ne supporte pas d'être bousculée par les mâles. Elle ne supporte pas, non plus, que ses amies le soient et elle remet les mâles à leur place. Pire, elle lance des défis aux vieux mâles (elle pèse 200 livres et eux, 500) qu'ils n'osent pas relever et quand Amanda retourne à son groupe, ses amies l'accueillent triomphalement».

Contagion maudite, voilà qu'une autre jeune gorille, Puppi, vient d'adopter le même comportement qu'Amanda et Julia. Le diable est aux vaches au Zoo de Toronto ! Réunion d'urgence au sommet de vous savez quoi... On fait venir deux fameux spécialistes du Zoo de Washington, deux gynécologues et deux anesthésistes du non moins fameux Mount Sinai Hospital : pas pour un accouplement, non, mais pour examiner les organes reproducteurs de nos gorilles féministes et peut-être même lesbiennes, on ne sait jamais où la perversion... Bref, paraît que tout est normal du côté de l'utérus animal et que c'est dans la tête d'Amanda, Julia et Puppi que ça ne va pas. La brillante équipe médicale prévoit donc une injection massive de certaines drogues qui augmentent la production d'hormone afin, conclut la Dr Mehren, de mettre les gorilles féministes «in the right state of mind».

Et vous, quel est votre état d'esprit ?

JOVETTE MARCHESSAULT

1/ Chez Grasset, 1983.

2/ Houghton Mifflin Company, Boston, 1983.

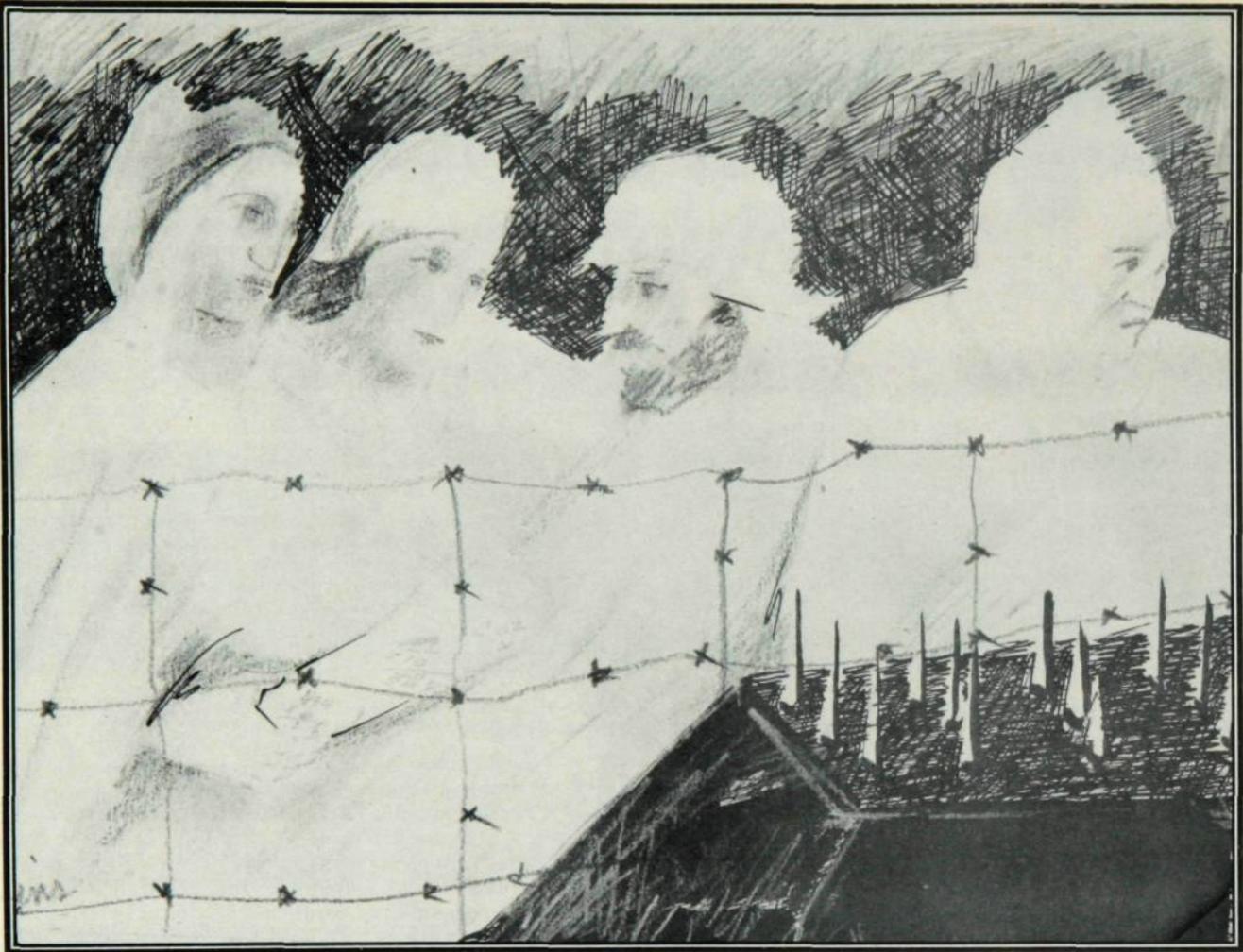


Illustration : Suzanne Desbiens

L'ACHARNÉE

; par Hélène Pedneault

Elle a pesé de toutes ses forces dessus. Elle a promené son pied dessus comme sur un mégot récalcitrant. Elle a bien gratté le trottoir. Ensuite, elle a pris une allumette neuve, l'a allumée d'un revers sec et a mis le feu à la poudre blanche. Elle a craché dessus et, plusieurs fois, elle a refait sa salive dans sa bouche, consciencieusement. Elle en a mis beaucoup. Ensuite elle a pris un morceau de son mouchoir en papier, elle l'a posé dessus et a regardé s'absorber le mélange visqueux. Ensuite elle a vidé de l'essence à briquet sur le mouchoir, a allumé une autre allumette et a flambé le mouchoir. Elle a pris les cendres encore chaudes, les a mises dans une petite boîte en métal qu'elle avait toujours sur elle. Elle a

scellé la boîte avec de la cire. Ensuite elle a contourné sa maison, a creusé un grand trou, a mis la boîte au fond avec une pierre dessus. Elle a refermé le trou avec de la terre. Elle a appelé un ouvrier, a fait poser une dalle en béton dessus, et sur la dalle, elle a fait poser des piquets de fer pour que personne ne s'y assoie. Ensuite, elle a mis des barbelés autour, elle a couru dans sa maison, a pris ses bagages et a remis les clés au nouveau propriétaire.

Elle s'est enfuie, on ne l'a plus revue.

Loin, loin, loin de cette capsule de cyanure qu'elle avait fait fabriquer juste pour voir la mort de près.

Nouveautés Boréal Express

Louise Carrière
FEMMES ET CINÉMA QUÉBÉCOIS
288 pages, 14,95\$

Couvrant au-delà de quarante ans d'histoire, ce livre analyse, dans un premier temps, les images de femmes dans le cinéma masculin et, dans un deuxième temps, la production des femmes cinéastes qui, depuis quelques années, proposent par leurs réalisations, un nouveau type de cinéma.

«Femmes et cinéma québécois témoigne d'un amour exigeant du cinéma mais aussi de la déception de femmes qui attendaient autre chose, pour elles, de la Révolution tranquille. De femmes qui espèrent d'un cinéma aujourd'hui en difficulté économique et un peu en panne d'inspiration, qu'une meilleure part leur soit reconnue à l'écran et sur les plateaux. Ce livre n'est pas vandale (tout est mauvais) ou pessimiste (rien à l'horizon). Il interpelle plus qu'il ne juge.» (Extrait de la préface de Françoise Audé)

Textes de: Louise Beaudet, Sophie Bissonnette, Danielle Blais, Josée Boileau, Monique Caverni, Nicole Hubert, Pascale Laverrière, Marquise Lepage, Jacqueline Levitin, Marillú Mallet, Albanie Morin, Diane Poitras, Christiane Tremblay-Daviault.

Carole Simard
L'ADMINISTRATION CONTRE LES FEMMES
La reproduction des différences sexuelles dans la fonction publique canadienne
168 pages, 12,95\$

Régies par des règles supposément impartiales, les administrations publiques ne sont pas pour autant à l'abri des discriminations qui sévissent dans les entreprises privées. Les lois soi-disant neutres et non discriminatoires ont longtemps constitué un cadre sexiste qui tantôt excluait les femmes de certains postes, tantôt les cantonnait dans un nombre restreint de fonctions subalternes. S'ils ont corrigé les injustices les plus visibles, les récents programmes d'égalité des chances révèlent vite leurs limites. Comme le montre éloquemment Carole Simard, dans la fonction publique comme ailleurs n'existent encore que «les femmes commises et les femmes alibis».

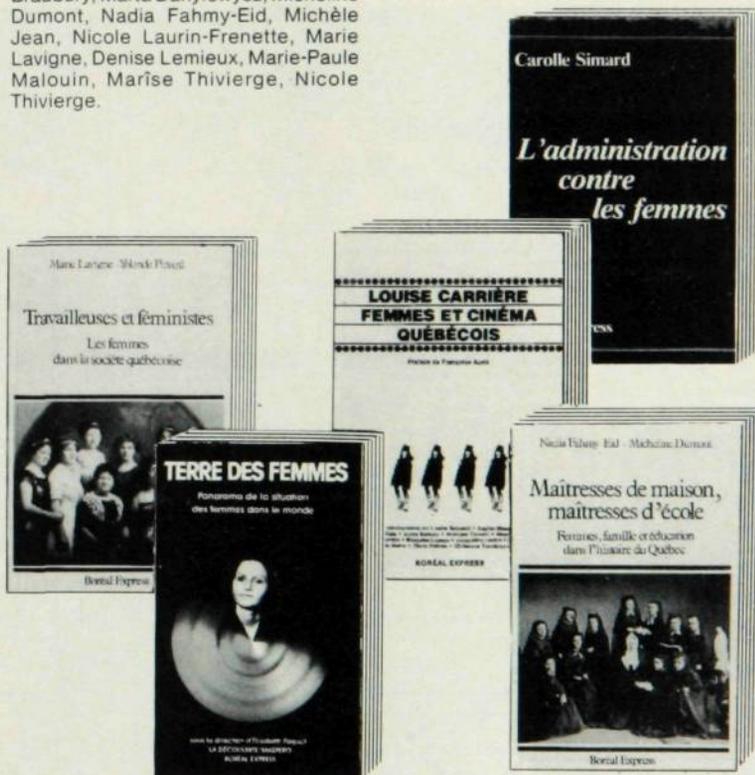
TERRE DES FEMMES
448 pages, 14,95\$
La première encyclopédie de poche sur la situation des femmes dans le monde. Des statistiques sur 165 pays, 107 articles écrits par 90 femmes de 40 pays différents, 11 cartes, 87 biographies, plus de mille adresses.

Nadia Fahmy-Eid et Micheline Dumont
MAÎTRESSES DE MAISON, MAÎTRESSES D'ÉCOLE
Femmes, famille et éducation dans l'histoire du Québec
416 pages, 17,50\$

Complétant celui de Marie Lavigne et Yolande Pinard, ce livre étudie les deux institutions les plus importantes pour l'histoire des femmes: l'école et la famille. Couvrant l'histoire du Québec depuis la Nouvelle-France jusqu'à nos jours, les auteures analysent l'évolution des rapports de ces deux institutions avec l'ensemble de l'organisation sociale. Textes de: Francine Barry, Bettina Bradbury, Marta Danylewycz, Micheline Dumont, Nadia Fahmy-Eid, Michèle Jean, Nicole Laurin-Frenette, Marie Lavigne, Denise Lemieux, Marie-Paule Malouin, Marise Thivierge, Nicole Thivierge.

Marie Lavigne et Yolande Pinard
TRAVAILLEUSES ET FÉMINISTES
Les femmes dans la société québécoise
432 pages, 17,50\$

Un nouveau bilan des recherches sur le travail salarié et le mouvement des femmes. Un regard neuf sur l'évolution de la société québécoise depuis le milieu du siècle dernier. Textes de: D. Suzanne Corss, Johanne Daigle, Marta Danylewycz, Ghislaine Desjardins, Micheline Dumont, Francine Fournier, Mona-Josée Gagnon, Nicole Laurin-Frenette, Marie Lavigne, Yolande Pinard, Jennifer Stoddart, Susan Mann Trofimenkoff.



Si vous ne pouvez vous procurer ces livres chez votre libraire habituel, retournez ce coupon à l'adresse ci-dessous en y joignant un chèque. Nous assumons les frais d'expédition.

Éditions du Boréal Express
5450, chemin de la Côte-des-Neiges, bureau 212, Montréal, H3T 1Y6

FEMMES ET CINÉMA QUÉBÉCOIS 14,95\$ Nom

L'ADMINISTRATION CONTRE LES FEMMES 12,95\$ Adresse

TRAVAILLEUSES ET FÉMINISTES, 17,50\$

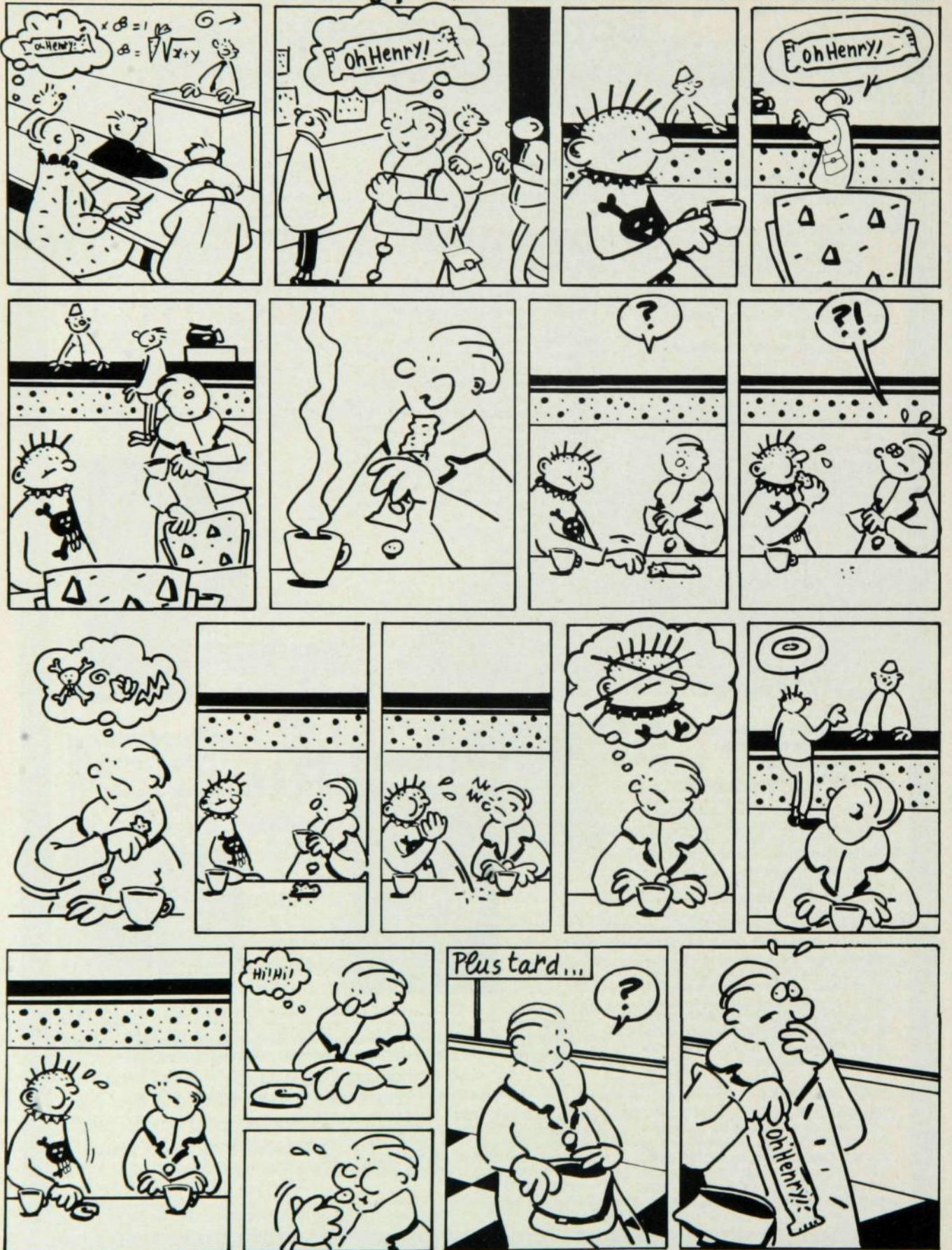
MAÎTRESSES DE MAISONS, MAÎTRESSES D'ÉCOLE 17,50\$

TERRE DES FEMMES 14,95\$ Code postal

Ciel mon Henry!

d'après une histoire vraie

dessin: Oh Bomsawim!



FESTIVAL DE MUSIQUE DE FEMMES DU MICHIGAN
**QUELQUES ARPARENTS
SANS NEIGE**



Photo: Anne de Guise

Cette année encore, début août, plus de 5 000 femmes se sont retrouvées quelque part dans les collines boisées du Michigan, pour voir et entendre de la musique de femmes. D'une certaine façon, Joyce Rock n'en est pas encore revenue. Anne de Guise, heureusement, avait pris des tonnes de photos...



Glacées,
les douches !

Les organisatrices ont vraiment pensé à tout : une garderie 24 heures sur 24 ; des soins médicaux classiques ou alternatifs (l'homéopathie est largement représentée) ; une cuisine en plein air pouvant alimenter plus de 5 000 femmes (un exploit qui en dit long...) ; des moyens d'accès aux différentes activités du festival prévus d'abord et avant tout pour répondre aux besoins de celles qui « fonctionnent autrement » (un substitut féministe pour « handicapées ») ; un centre de renseignements baptisé « Rumour Control Tent » qui voit à l'exactitude de toutes les informations qui circulent durant ces quatre journées fort mouvementées ; une aire de stationnement pouvant contenir plus de 2 000 voitures sans pour autant nuire à la qualité et au « naturel » de ce site de 651 acres ; des groupes d'appui pour celles qui veulent décrocher de l'alcool ou de la dope ; et puis... des *douches glacées* plus qu'aucune femme n'en aura jamais besoin dans toute sa vie (même s'il faisait 30) !

Le terrain est soigneusement divisé : dépendant de la propension de chacune



pour le bruit ou les « Chemicals » (lire : alcool, tabac, café, patates frites etc.), on a le choix entre huit ou neuf sites de camping baptisés avec humour « Jupiter Jumpoff », « Bread and Roses », « Nurd Knoll », « Twilight Zone » ou « Mother Oak » ; les sentiers, eux, s'appellent « Lois Lane » et « Easy Street ». Celles qui veulent faire leur propre musique disposent en permanence d'une aire réservée aux « jams ». Il y a deux scènes, une de jour et une de soir ; là encore, les spectatrices peuvent choisir entre les zones « Chemical » et « Chemical Free » et les handicapées sont privilégiées. Tous les spectacles sont traduits simultanément pour les malentendantes, paroles et musiques, et la beauté de ce langage, interprété avec beaucoup de créativité, est vraiment surprenante. N'oublions pas, bien sûr, les boutiques d'artisanat et de livres, la tente « Médias » et ses projections permanentes de films et la myriade d'ateliers sur tous les sujets imaginables (élever les enfants, aide aux survivantes d'inceste, humour et sobriété, femmes et horticulture, mères lesbiennes, luttes juridiques pour la garde des enfants, femmes de plus de 40 ans etc. etc...)

Alors, ça vous impressionne ? Eh bien paquetiez votre tente et vos piquets, préparez vos sacs de couchage, comptez vos cennes, prévoyez environ 15 heures d'automobile (embarquez deux ou trois amies) et réservez quatre jours en août 84 pour le prochain festival, ce Festival du Michigan qui réunit chaque année de 5 000 à 8 000 femmes.

Et la musique ? Bien sûr, on retrouve les musiciennes féministes blanches, qui sont plus connues et qui ont déjà « endisqué » (une musique plutôt *granola* pour celles d'entre nous qui ne sont pas des inconditionnelles...). Mais on peut aussi découvrir des artistes noires et latino-américaines auxquelles, malheureusement, nous avons trop peu accès d'habitude, et vivre une aventure musicale passionnante avec des femmes qui peuvent intégrer dans leur musique percussions et danses traditionnelles africaines (des groupes aux noms impressionnants comme **Edwina Lee Tyler and A Piece of the World**).

Il faut voir, entendre et vivre tout ça pour le croire ! Cette façon de garder son espace vital dans une telle multitude

sans jamais se sentir coincée... Cette absence complète de toute forme de harcèlement. Cette liberté de circuler en toute sécurité sur un terrain aussi vaste. Et puis une occasion unique de rencontrer des femmes de toutes sortes, américaines ou non. Sans oublier les joies du Choc Culturel : combien de fois nous sommes-nous fait demander à quoi ressemblait ce nouveau gadget téléphonique appelé « francophone » ? Quant à l'inévitable « Hi ! », on peut se demander à partir de quel moment un esprit humain normal peut devenir saturé par cette institution de la courtoisie américaine...

Alors, vous aimez la musique ? Et le camping ? Vous êtes lesbienne, ou hétéro, avec ou sans enfants ? Alors c'est le temps de paqueter vos affaires...

Voilà... à quoi ressemblent quatre journées inoubliables. Un portrait idyllique et très promotionnel...

JOYCE ROCK





Voici une liste partielle des artistes qui se sont produites cette année :

Martine Feldmen (Canadienne), Teresa Trull, The Harp Band, Alix Dobkin, Robin Flower Band, Some-thin' Special, Alive ! (Vous pouvez commander leur disque à City Life, 1000 Navarro Bluff Road. Albion, Calif. 95410, USA, au prix de 7,95\$ US) Margie Adams, Ginni Clemens, Womyn of the Calabash, Heather Bishop, Jasmine, Ibis, Kay Gardner, Linda Tillery Band, Edwinna Lee Tyler and A Piece of the World.

Les deux principales compagnies féministes américaines de disques sont :

Olivia Records Inc.
4400 Market St.
Oakland, Calif. 94608 USA

Redwood Records
476 West MacArthur
Oakland, Calif. 94609 USA

Vous pouvez leur écrire si vous voulez recevoir leurs catalogues. À Montréal, la librairie Androgyne vend des disques féministes et j'imagine qu'ils peuvent commander les disques qu'ils n'ont pas en stock.

Si vous voulez d'autres renseignements sur le festival, voici deux autres adresses :

American Women's Media Network
3306 Ross Place N.W.,
Washington D.C. 20 008 USA

Lesbian Connections
(Worldwide Lesbian Information
bulletin)
a/s Ambitions Amazons
P.O. box 811, East Lansing,
Michigan 48823, USA

Voici un livre intéressant récemment paru : (en anglais seulement)

**American Women in Jazz :
1900 to the Present
Their Words, Lives and Music**
By Sally Placksin
Wideview Books, 1982

Ainsi que deux articles de revues sur la musique des femmes :

La Vie en rose, Les femmes et le jazz, automne 82

Fuse (un magazine culturel canadien anglais), numéros de décembre 80 et d'été 83.



P.S. Ce festival, bien que féministe et à majorité lesbienne, bien que non sexiste et antiraciste, demeure tout ce qu'il a de plus américain : une grosse machine et lucrative par-dessus le marché. Cette façon que le capitalisme américain a d'accommoder tout le monde - même celles et ceux qu'il devrait incommoder - agace à la longue, même aux plus belles occasions.

J.R.



Photos : Anne de Guise

Bienvenue aux francophones !



La réunion quotidienne des Québécoises

Le Festival du Michigan, c'est d'abord et avant tout un lieu unique de ralliement pour celles d'entre nous qui font le choix quotidien de l'engagement envers les autres femmes ; c'est donc un temps privilégié de partage entre les membres des diverses communautés lesbiennes qui existent et se développent à travers l'Amérique du Nord.

C'est pour ces raisons que depuis 8 ans, des centaines de francophones, (Québécoises, Ontariennes, Acadiennes, Européennes) se sont rendues au festival, malgré la difficulté de communiquer

et de contribuer pleinement à un événement se déroulant dans une autre langue, une autre culture.

Pour la première fois cette année, avec la collaboration enthousiaste des organisatrices, nous nous sommes donné des moyens pour briser cet isolement et accroître notre participation aux différentes activités :

- Dépliant et programme disponibles en français.
- Accueil/orientation assurés par des francophones.
- Permanence à la tente politique; support émotif 24 heures sur 24.

- Service d'accompagnement/traduction par des bilingues (avec contribution d'anglophones ontariennes et américaines).

A chaque jour, certaines d'entre nous se sont réunies en «caucus» pour échanger et formuler des recommandations pour l'an prochain. Il est important, entre autres, de continuer à sensibiliser les Américaines à notre réalité, à la lutte continue que nous devons mener pour assurer la survie de notre langue et de notre culture, au sein de la vaste anglophonie nord-américaine.

Nous avons ainsi provoqué l'amorce d'une prise de conscience, tout au moins chez les organisatrices et travailleuses, de leur «ethno-centrisme» et de l'importance d'élargir les structures du festival, afin de permettre aux multiples diversités ethniques de s'y exprimer et d'y mieux contribuer à l'avenir.

Pour celles qui voudraient recevoir le dépliant en français, et pour plus d'information :

WWTMC
(We Want The Music Cooperative)
1 501 Lyons Street,
Mt. Pleasant,
MI 48858 E.U.

ANNE MICHAUD
MARIE-ANDRÉE COURVAL

AU CHIC CABARET

les fufounes

Électrique

«L'ABOUTISSEMENT DE DEUX MILLIONS D'ANNÉES D'ÉVOLUTION HUMAINE.»

UN ENDROIT FRÉQUENTÉ PAR CLAUDE KRYNSKI

St-Laurent

4 à 7 HEURES JOYEUSES
8 à 11 SPECTACLES-ÉVÉNEMENTS
11 à 3 PISTE DE DANSE

97est, Ste-Catherine, Montréal.

CROC

LE MAGAZINE QUI FAIT ÉLLATER DE RIRE!

CROC, LE MAGAZINE QU'ON RIT!

Nos rendez-vous d'automne

Du 29 septembre au 2 octobre, avait lieu à la Cinémathèque québécoise, à Montréal, la 2e édition des *Rendez-vous d'automne du cinéma québécois*. Joyce Rock et Paule Méthé y étaient. Voici leurs commentaires, non exhaustifs et personnels.

Moins de misogynie

N'ayant pu voir *Beyrouth à défaut d'être mort* de Tahani Rached, une cinéaste des plus compétentes, j'ai peut-être manqué le meilleur film des *Rendez-vous* et l'un des plus importants de l'année. Heureusement, cet automne, on nous a surtout présenté des documentaires : quoiqu'à la base de notre tradition cinématographique québécoise, cette forme de cinéma a été très peu encouragée ces dernières années par les politiques de l'Institut québécois du cinéma, de Radio-Québec et de Radio-Canada. Il est encourageant de voir les cinéastes tenir bon malgré tout.

Avec *Mémoire battante*, Arthur et Nicole Lamothe présentèrent trois nouveaux épisodes de la saga montagnaise, de qualité égale aux précédents mais visuellement plus étonnants encore. *Plus jamais d'hibakusha* de Martin Duckworth est un formidable et émouvant rappel des horreurs de la guerre nucléaire via le témoignage de survivants de Hiroshima et Nagasaki. Et parlant de témoignages, les plus déconcertants furent certainement ceux des deux femmes de *Histoires de banlieue*, racontant leur toxicomanie, comment le contexte familial la provoqua, comment elles s'en sortirent. Mais le film est plutôt mal fait, ce qui étonne de la part de Robert Favreau. Il me semble que le réalisateur et son équipe ont été émotivement « dépassés » par la force et l'affirmation des femmes qu'ils rencontrèrent. Il en résulte des images, une mise en scène et un montage trop froids et trop gauches par rapport au contenu.

Il y avait à l'affiche aussi des films que nous avons déjà eu l'occasion de voir: *Au Clair de la lune* d'André Forcier, *Les Mots, maux du silence...* de Helen Doyle, *La Petite Nuit* d'André Thériberge et *Le Journal inachevé* de Marilù Mallet, ce dernier se méritant le Prix de la critique comme meilleur court métrage de l'année. Comparé à la programmation de l'année dernière, on peut dire que la misogynie nous était, cette fois, épargnée. Serait-ce que la misogynie soit plus naturelle à la fiction qu'au documentaire ? Nous avons eu droit, par ailleurs, à plusieurs films faits par des hommes, sur des hommes : portrait de Pierre Harel (*Habitant glorieux*) par Jacques Augustin et Daniel

Le Saunier, portrait de *Marc-Aurèle Fortin* par André Gladu, portrait de Ken Wallengford (*Mouche à feu*) par Richard Desjardins et Robert Monderie et, finalement, portrait de *RIOPELLE* par Pierre Letarte et Marianne Feaver.

Ces cinéastes sont sympathiques envers leurs sujets, qu'ils soient bornés



Vous reconnaissez-vous vraiment dans cette image?

Plus de recherche formelle

Dans la quarantaine de films sélectionnés aux *Rendez-vous* cette année, on trouvait surtout des documentaires, des documentaires, des documentaires... Une fois estompée la déception de voir si peu de films de fiction parmi ces nouvelles réalisations, on remarquait la qualité de l'ensemble et surtout les efforts de plusieurs pour dépasser les limites étroites des genres établis.

Le jury a souligné cette tendance en décernant le Prix de la critique ex aequo à Marilù Mallet pour *Le Journal inachevé* et à André Gladu pour *Marc-Aurèle Fortin*. Ces deux films témoignent, chacun à leur façon, d'une recherche de renouvellement de la forme.

Chez Marilù Mallet, le besoin de s'exprimer dans un langage cinématographique personnel se conjugue avec la nécessité de puiser en elle les sources de son inspiration : cela donne une

et dupes d'eux-mêmes (Harel et Wallengford) ou consciemment moqueurs (Riopelle). Ils les prennent au mot et n'en révèlent rien d'autre que ce qu'ils veulent bien livrer d'eux-mêmes. Il en résulte des portraits fidèles mais étroits et ça me laisse songeuse : pourquoi ces hommes respectent-ils autant, entre eux, les limites de leurs mécanismes de défense ? Comme s'ils évitaient ou craignaient de manifester une curiosité plus pénétrante. Il faut dire que l'autoportrait de Jean-Pierre Lefebvre, *Au Rythme de mon cœur*, est plus complaisant encore : c'est un regard froid, égocentrique, « auto-suffisant », disait une amie, sur lui-même et le monde qui l'entoure. Tout simplement déprimant. À votre place, je m'épargnerais cette corvée. Mais un ou deux navets n'expliquent pas pourquoi, l'heure des « rendez-vous » passée, il sera à peu près impossible de voir ces films québécois dans les salles de cinéma commerciales. Où est donc la salle qui permettra enfin au public de se familiariser avec tout ce qui se fait ici ? !

JOYCE ROCK

PS. Ne peut passer inaperçu le fait que, malgré le nombre de films de femmes au programme, la documentation de presse référait exclusivement aux « réalisateurs ». Faudra-t-il encore se battre pour montrer que les femmes existent, même dans la langue française ?

écriture filmique d'une beauté et d'une sensibilité qui m'ont touchée droit au cœur. Cette impression d'ouvrir les yeux sur le monde, je l'ai sentie aussi chez des auteurs québécois qui ont porté leur regard vers des pays lointains.

A ce titre, *Plus jamais d'hibakusha* de Martin Duckworth aurait mérité une mention spéciale du jury, pour l'importance et l'universalité de son sujet. Ce film témoigne du courage des « hibakusha », les survivants japonais des bombes lancées sur Hiroshima et Nagasaki.

C'est aussi un message de paix que nous transmet *Beyrouth, à défaut d'être mort*, le dernier film de Tahani Rached. Dans ce document, entièrement tourné en direct au cœur de Beyrouth en ruines, les voix des réfugiés-e-s mêlées aux images de la ville ravagée composent un tableau saisissant.

Plus près de nous, **Mémoire battante**, d'Arthur Lamothe, nous ouvre toute une dimension magique de la relation des Indiens avec leur environnement, à travers leurs rites, traditions, croyances. Au-delà de la somme d'années de travail investies dans ce film, Lamothe y introduit aussi une réflexion sur sa démarche cinématographique. Le tout témoigne, puissamment, d'un cheminement intérieur d'une rare constance.

Aux Rendez-vous, j'ai aussi fait une **Rencontre avec une femme remarquable : Laure Gaudreault**. Par sa recherche formelle, ce film de Iolande Cadrin-Rossignol se rapproche du **Marc-Aurèle Fortin** d'André Gladu. Fiction et documentaire sont utilisés en alternance : par moments, Louisette Dussault (Laure Gaudreault) passe directement d'un niveau du film à l'autre, s'adressant directement à la caméra. La distanciation ainsi créée suscite une réflexion sur l'acharnement et l'importance du combat livré par cette femme durant l'une des périodes les plus sombres de l'histoire du syndicalisme. Pourtant, même si j'ai trouvé que le partage documentaire / fiction servait bien le propos de l'auteure, je regrette qu'elle n'ait pas choisi de traiter son film entièrement sur le mode de la fiction. Elle tenait là le sujet d'un excellent scénario et ce film aurait pu bouleverser davantage l'image des femmes dans le cinéma québécois, remplaçant les portraits romancés d'héroïnes lointaines et imaginaires par celui d'une femme forte, une vraie femme d'ici !

D'autres films, enfin, m'ont frappée par leurs qualités; je pense à **Vol de rêve**, **Voyageur**, **La journée d'un curé de campagne**, etc. Est-ce la preuve qu'il se fait au Québec beaucoup plus de films intéressants qu'on pense ? Les Rendez-vous sont, en tout cas, une excellente occasion de les apprécier.

PAULE MÉTHÉ

FESTIVAL DES FILMS DU MONDE DE MONTRÉAL

Plan d'ensemble



Année 80

Chaque mois d'août, le public du FFM s'interroge sur la raison d'être des différentes sections de la manifestation. On sait que les films réalisés et joués par des gens connus viendront de toutes façons prendre l'affiche à Montréal, sans que leur exhibition au Festival y soit pour quelque chose. C'est le cas entre autres de **Mortelle Randonnée**, de Claude Miller.

Depuis le traitement assez pénible qu'il avait réservé au livre de Patricia Highsmith avec son film **Dites-lui que je l'aime**, je me méfiais de Claude Miller, parce que sa vision très esthétique du crime me gêne. On ne peut nier toutefois, surtout après **Garde à vue**, qu'il ait le sens du suspense. Dans **Mortelle randonnée**, décors somptueux, héroïne étincelante, héros au verbe brillant, dialogues en joute d'escrime s'additionnent pour donner un produit impeccable, mais glacial. Pour les inconditionnelles de Serrault.

Si au moins le fait que **Ultimos dias de la victima** ait été présenté en compétition officielle permettait d'espérer que ce film revienne chez nous! Le réalisateur Adolfo Anstarrain avait obtenu, l'an dernier, le Grand Prix des Amériques au FFM, pour son splendide **Tiempo de la revancha**. Mais tout primé qu'il fut en 1982, **Tiempo** n'a jamais été distribué ici. Pourtant cette année encore au festival, les séances

affichaient complet, témoignant de l'excellent souvenir qu'avait laissé ce réalisateur argentin. **Ultimos dias** confirme son talent pour vous river à votre siège, les yeux fixés à l'écran, en attente d'un punch infaillible.

Margarethe Von Trotta n'a besoin ni de Festival, ni de compétition plus ou moins officielle pour intéresser un public, quel qu'il soit, à sa dernière production **Labour of love** (l'amie). Les superlatifs manquent pour exprimer le bouleversement que cette très belle histoire provoque. La réalisatrice des **Années de plomb** n'a pas son égale dans la description des rapports humains, des plus passionnés aux plus paisibles. Est-ce parce qu'elle parle d'amitié féminine, de déchirement chez les couples, je ne sais. La qualité des émotions et la sincérité des gens qui les vivent font de **Labour of love** un moment privilégié au cinéma.

Au visionnement des **Années 80**, de la réalisatrice belge Chantal Akerman, on se demande s'il s'agit d'un canular, ou si le projectionniste ne s'est pas tout simplement trompé de bobine. Une bande vidéo filmée nous montre des comédiens-chanteurs évoluer en répétant la même phrase ou échanger des répliques avec un partenaire. Une heure de ce régime, et la salle avait perdu beaucoup d'amateur-e-s, qui ont malheureusement raté la scène finale, où tout s'explique: cet assemblage de screen-tests devient un amusant pastiche d'une comédie musicale, style **Parapluies de Cherbourg**. Mais encore une fois, que vient faire ce film en compétition officielle? Entre la saga historique- **Danton**- et le mélo- **Right of way** - on a glissé **Les Années 80**, sans doute un hommage au travail de l'acteur. Nous avons compris, nous relirons Brecht et Artaud, mais nous n'irons plus

Les Films du Crépuscule présente

EN HAUT DES MARCHES

Un film de PAUL VECCHIALI

avec **DANIELLE DARRIEUX**

de retour à l'écran

À l'affiche à **L'AUTRE CINÉMA**
 au 6430 rue Papineau
 Tél.: 722-1451

du 28 novembre au 1^{er} décembre
 du 5 décembre au 8 décembre

Sélection du Festival de Cannes 83
 (Hors concours)
 Sélection du Festival des Films du Monde
 de Montréal 83 (Hors concours)
 Sélection de Festival of Festivals of Toronto 83

voir les productions de Madame Akerman sans appréhension.

Au Festival, il faut s'attendre à ce que les choses ne changent pas. Un pas en avant pour le jet-set de l'écran, et rien du tout pour les cinématographies venant de régions mal connues. On finit par croire que les films sud-américains ou japonais ne sont là que pour cautionner le vocable «international» accolé au Festival de Montréal. Il faut voir «**La rosa de los vientos**» pour prendre conscience qu'ailleurs, il se fait de bien belles choses. L'histoire est nébuleuse, et malgré tout séduisante. La photographie met en valeur les nombreuses allégories contenues dans cette fable à la lecture un peu difficile. Cette coproduction Cuba-Espagne-Vénézuëla du réalisateur chilien Patricio Guzman, vaut bien des navets qui encombraient nos

écrans l'hiver dernier, mais bénéficiaient de la tolérance des circuits de diffusion officiels.

Ascendancy (Belfast 1920) se passe dans la verte Irlande du début du siècle. Pour son premier long métrage, Edward Bennett a réussi une oeuvre touchante et triste, ainsi qu'une peinture réaliste d'un conflit où il n'y a pas des salauds et des héros, mais tout simplement des gens qui se massacrent parce qu'ils ne se comprennent pas. Est-ce révélateur d'un état d'âme généralisé, toujours est-il qu'on pleure beaucoup au cinéma par les temps qui courent. Ce n'est pas désagréable du tout, mais si vous voulez vous remonter le moral, retournez plutôt voir Tootsie.

CHANTAL SAURJOL

PREMIER FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM DE QUÉBEC:

Inégal mais populaire



L'été meurtrier

13 000 spectatrices et spectateurs en sept jours de festival ; plusieurs films projetés à guichets fermés ; 500 personnes en moyenne par séance. Le succès populaire de ce premier festival a donné raison aux organisateurs : Québec compte de très nombreux cinéphiles, un public à la fois enthousiaste et exigeant qui mérite mieux que de goûter à retardement aux miettes du Festival des films du Monde de Montréal.

Inutile d'ailleurs de comparer les deux festivals et Serge Losique avait bien tort de s'inquiéter. La programmation de Québec n'entendait pas chercher la nouveauté à tout prix mais offrir «des valeurs sûres, des oeuvres à découvrir et un cinéma d'avant-garde plus recherché». De quoi satisfaire tous les goûts au risque peut-être de viser trop de cibles en même temps.

Si tous les films étaient inédits à Québec, certains avaient déjà été présentés à Montréal au Festival des films du Monde, comme **L'histoire de Pierra** de Marco Ferreri et **Les dieux sont tombés sur la tête** de Jamie Uys - deux films provocants à leur manière - ou étaient même sortis en salle dans la métropole depuis plusieurs mois, comme **Le retour de Martin Guerre**. Il ne s'agissait dans ce cas que de rattraper un retard de distribution. Ce qui faisait cependant l'intérêt principal de l'événement c'était bien sûr les exclusivités : et de ce côté-là on fut souvent déçue par la

qualité inégale des productions. Des oeuvres remarquables côtoyaient le plus médiocre cinéma commercial : **Le Ruffian** de José Giovanni, **Et la tendresse Bordel ! 2** de Patrick Schulmann, à croire que ces films n'étaient présentés qu'à titre d'avant-premières précédant leur sortie en salle quelques jours plus tard.

Toutefois, parmi les exclusivités (mais je n'ai pas tout vu), trois films ont retenu mon attention : **La vie est un roman** d'Alain Resnais, réflexion ironique et brillante sur le bonheur, où se mêlent en un savant assemblage différents niveaux de récit et de réalité ; **Fanny et Alexandre**, le dernier Bergman, son testament paraît-il, un majestueux point d'orgue où l'on retrouve ses thèmes favoris, la présence de la mort et la sensualité ; et enfin, le très joli **Coup de foudre** de Diane Kurys.

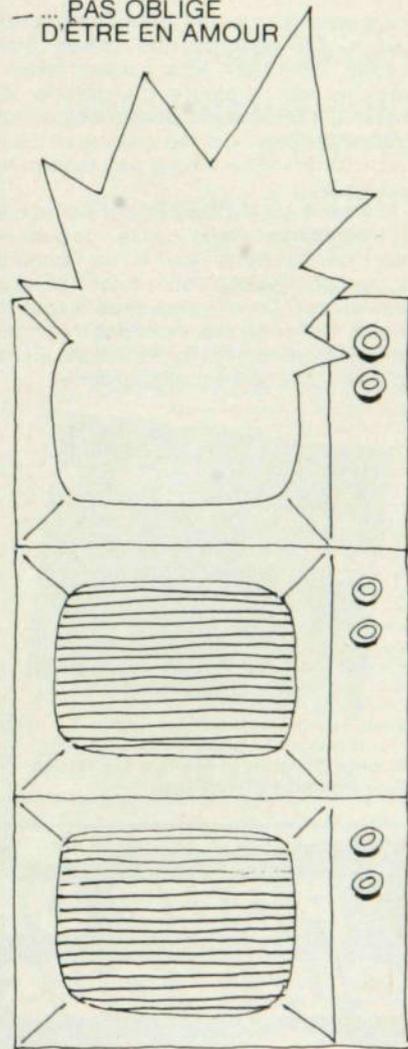
Les organisateurs ont affirmé à plusieurs reprises qu'ils souhaitaient un festival éclectique et populaire avec un prix décerné non par un jury de spécialistes mais par l'ensemble du public. Ce prix **Ticket**, offert par le magazine du même nom, est allé à **L'été meurtrier** de Jean Becker. Il reste que l'éclectisme frôlait parfois le manque de cohérence et que certains films n'étaient pas à leur place dans ce festival.

Ce genre d'événements n'a de chances de se reproduire que s'il sait définir ses objectifs et affirmer sa vocation. Le Festival international du film de Québec n'a pas encore tout à fait trouvé la sienne. Mais peut-on le lui reprocher après une première édition? L'essentiel est qu'il ait montré un besoin, souligné le dynamisme des artisans du cinéma dans cette ville (et particulièrement du cinéma Cartier) et donné à toutes et tous l'énergie pour continuer...

HÉLÈNE LAZAR

AVEZ-VOUS VU
LES DERNIERS VIDÉOS
DU G.I.V?

- FAIT DIVERS:
ELLE REMPLACE SON MARI
PAR UNE T.V.
- LES SAGES FEMMES
DE JAPALA
- ... PAS OBLIGÉ
D'ÊTRE EN AMOUR



GRUPE INTERVENTION
V I D É O

1308 Gilford, Montréal
Qué. H2J 1R5
(514) 524-3259



BONHEUR D'OCCASION

Quel malheur!

Quand j'ai appris qu'on allait adapter au cinéma le roman de Gabrielle Roy, *Bonheur d'occasion*, j'ai été contente. J'adore ce récit. J'avais hâte de le voir porté à l'écran. J'aime le cinéma. Puis j'ai su que c'était Claude Fournier qui allait tourner le film. Là, je me suis mise à avoir peur. À douter. Il avait fait *Deux femmes en or...*

Lorsque j'ai lu les premières «critiques», j'ai compris que j'allais être déçue. On titrait : «La pudeur retrouvée» ou «Si ça pleure, ça marche» et aussi «Un *Bonheur d'occasion* fidèle à Gabrielle Roy». Ça me paraissait contradictoire. Je ne voyais pas tellement le rapport.

Il y avait aussi Claude Fournier et cie qui répétaient sans cesse, depuis la mort de Gabrielle Roy, qu'ils l'avaient souvent consultée pour rester fidèles à son roman. Ça me paraissait à tout le moins indécent, peut-être pas très honnête, probablement opportuniste. Et ça m'était franchement désagréable.



Mireille Deyglun et Marilyn Lighstone dans *Bonheur d'occasion*.

Qu'en est-il de cette prétendue fidélité au roman? Il s'agit bien de la même histoire. Les personnages posent les mêmes gestes, ou à peu près. Ils vivent les mêmes événements que dans le récit. Florentine est bel et bien enceinte de Jean Lévesque. Rosa-Anna accouche bien d'un Xième enfant. Azarius perd sa job et le petit Daniel meurt à l'hôpital. Bon. Claude Fournier n'a rien inventé. Mais ce qu'il n'a pas l'air d'avoir compris, c'est qu'un roman ça peut être autre chose qu'une simple histoire. Un film aussi d'ailleurs. Et ce qui fait l'intérêt de *Bonheur d'occasion*, ce n'est justement pas l'histoire. C'est cette autre chose. Une distance tendre et lucide dans la narration. Un certain regard porté sur le monde. Un regard qui s'attarde. Le récit prend son temps. Alors que le film nous précipite d'un événement à l'autre : on passe de la scène où la famille Lacasse se rend aux sucrés, et on pense fatalement à un film publicitaire de l'Office du Tourisme du Québec, à une autre scène où Florentine fait l'amour avec Jean Lévesque - et là, on ne sait plus trop quoi penser. On se demande plutôt ce qu'on fait là, encore, à regarder ces images qui défilent et qui nous montrent des personnages qu'on ne reconnaît plus.

Il n'en reste pas grand-chose des personnages de Gabrielle Roy dans le film de Fournier. Ils ont été dépouillés de ce qui les animait dans le roman : leur vision du monde. Contrairement à ce que le film laisse croire, ce sont des personnages qui pensent, doutent, aiment, haïssent et qui, comme le faisait remarquer Michel Tremblay, «pensent des choses et vivent le contraire». ¹ Il aurait fallu que ça se voie. Jean Lévesque n'est pas le dégoûtant personnage qui laisse bêtement tomber Florentine après l'avoir sauvagement baisée. Pas vraiment. On n'aurait pas imaginé une Florentine aussi basement calculatrice, «superficielle, très attachée au physique et qui passe son temps à se faire les ongles et à se pomponner» ² Rose-Anna n'est pas la bonne femme un peu faible, stupide mais généreuse qui passe son temps à grimacer, pleurer ou crier. Elle pense elle aussi. Il n'y a pas de personnage sans intérêt et sans substance dans le roman. Et je ne comprends pas par quel tour de force inutile on a réussi à inventer un Emmanuel Létourneau aussi insignifiant.

La lecture du récit de Gabrielle Roy ne permet pas une interprétation aussi primaire. Non, vraiment, tout n'est pas si simple dans le roman. Tout n'est pas si simple dans la vie. Gabrielle Roy l'avait compris. Claude Fournier, non..

MARIE SABOURIN

^{1/} Il semble que Michel Tremblay avait déjà travaillé à un projet de scénario, en 1977, qui a été refusé par Marie-Josée Raymond, productrice et scénariste du film *Domage*. Voir *Châtelaine*, sept. 1983.

^{2/} C'est la conception que la comédienne Mireille Deyglun se fait du personnage de Florentine. Toujours dans *Châtelaine*, sept 1983.

POUR DÉBATTRE DES SUJETS QUI VOUS TIENNENT À COEUR...

la collection vidéo ONF,
un nouvel outil de sensibilisation et d'information à votre service.

Des titres pertinents... dans un format pratique!

Maintenant disponible pour location en 3/4 po U-Matic, 1/2 po Beta et VHS.

Demandez le nouveau catalogue et votre carte de membre

Montréal
200, boul. Dorchester ouest
Complexe Guy-Favreau
Tél. : 283-4823

Québec
2, Place Québec
Boul. St-Cyrille est
Tél. : 694-3176

Ottawa
150, rue Kent
Tél. : 992-5492



Office
national du film
du Canada

National
Film Board
of Canada

RIEN QU'UN JEU

Quelle mère!

Inceste père-fille, mère-fille, frère-soeur, l'année cinématographique a été riche en relations familiales de tout genre (sic) : *Histoire de Piera* de Marco Ferreri, *Derrière la porte* de Liliana Cavani, *Récidivistes*, du Hongrois Zsolt Kezdi-Kovacs et *Rien qu'un jeu*, de la Québécoise Brigitte Sauriol.

Dans le cas des trois premiers films, surtout les deux italiens, l'inceste est traité avec un certain romantisme, comme quelque chose qui relève de la passion, auquel on ne peut rien, et qui est assumé par les protagonistes adultes avec plus ou moins de bonheur.

Rien qu'un jeu tranche nettement sur ces oeuvres. Brigitte Sauriol s'attaque à la réalité de l'inceste, c'est-à-dire à ce qui se passe vraiment dans la majorité des cas, quand une ou des petites filles sont en butte aux sollicitations de leur père, dans une famille moyenne. Brigitte Sauriol a fait ici un film de dénonciation, sans fioritures et sans romantisme. L'ensemble est cru, basé sur une recherche exhaustive du phénomène de l'inceste chez nous et ailleurs. **Rien qu'un jeu** est la somme des points les plus communs des divers témoignages recueillis.

L'action se passe donc l'été, dans une famille de classe moyenne : le père travaille, la mère reste à la maison et ils ont deux filles, une de quatorze ans et l'autre de neuf ans. Le père entretient une relation incestueuse avec l'aînée, Catherine, depuis cinq ans. **Rien qu'un jeu** nous fait entrer de plein fouet dans cette relation trouble, au moment où Catherine se rebelle et refuse de donner ou de recevoir des caresses de son père. D'emblée, l'angoisse de l'adolescente, sa terreur, la lourdeur de son secret, sa solitude établissent le climat du film. On va donc assister à la tentative de Catherine de se libérer, de faire cesser ces jeux (comme les appelle son père) et de protéger sa jeune soeur en butte aux mêmes avances.

Catherine ne peut s'ouvrir à sa meilleure amie car le secret est trop lourd, le sujet trop tabou, les explications trop difficiles. Il reste sa mère. Mais comment peut-elle parler à cette femme remplie de préjugés imbéciles qui ne la comprend pas, qui la juge trop rapidement, qui vit centrée sur elle-même et inconsciente de ce qui se passe dans sa famille?

En fait, c'est ici que le bât blesse, dans **Rien qu'un jeu**. La mère, Mychèle, est un personnage tellement chargé qu'on a peine à y croire, que l'impatience qu'on ressent devant ses réactions devient de l'impatience vis-à-vis la réalisatrice, pour avoir créé un rôle si plein de clichés et sans aucune subtilité. Exemple : est-il possible qu'une femme de 35 ans, en 1983, dise en voyant

passer deux adolescentes en bikini sur la plage : «Et après elles s'étonnent de se faire violer!»

Il est déjà difficile d'accepter que la mère ne se soit rendu compte de rien en 5 ans, mais quand elle surprend son mari avec la plus jeune, que la scène d'engueulade tourne en apitoiement sur celui-ci, qu'elle finit par accuser Catherine d'avoir tout provoqué et conclut en disant : «C'est un homme, ton père, tu dois faire attention, tu m'écouteras quand je te dis de porter un soutien-gorge...», on se sent aussi écoeurée que l'adolescente elle-même.

Même s'il est démontré dans les études sur l'inceste que le rôle de la mère est important, que dans la majorité des cas elle ferme les yeux ou prend le parti du père contre la fille, Brigitte Sauriol tombe dans l'éternel piège en donnant tous ces défauts à Mychèle : petit à petit, la spectatrice détourne son attention du père et la responsabilité de l'inceste retombe sur la femme. Lui n'a qu'à pleurer, à dire qu'il est malade, qu'il ne peut s'en empêcher, qu'ils les aime tant, que si elle faisait plus souvent l'amour avec lui... Voilà, les mots sont lâchés : que si elle... que si elle... On oublie (presque) que le père est le noeud de l'histoire, le pauvre type plutôt salaud, lâche, qui ne sait résoudre ses problèmes qu'en les déchargeant sur les autres et en exploitant l'amour de ses filles.

Quel dommage ! Sans cela **Rien qu'un jeu** comporterait beaucoup de bons éléments. Le personnage de Catherine, interprété de façon inoubliable par Jennifer Grenier, est sensible, bouleversant, sans fausse note. Elle exprime exactement ce que la réalisatrice voulait : «la douloureuse agonie de l'amour d'une adolescente pour son père.» Raymond Cloutier se tire avec honneur de son rôle ingrat et Julie Monceau, qui interprète la fille cadette, apporte une fraîcheur qu'on tremble de voir disparaître dans ce climat trouble. Quant à Marie Tifo, elle met tout son talent à nous faire avaler le personnage infect de Mychèle.

Malgré ces outrances, **Rien qu'un jeu** reste un film à voir, si ce n'est que pour le mérite de ne laisser personne indifférent et de susciter des réactions passionnées. Le débat qui s'ensuivra devrait certainement être intéressant.

FRANÇOISE WÉRA

12^e FESTIVAL INTERNATIONAL DU NOUVEAU CINÉMA MONTREAL

4 au 13 NOVEMBRE

22 PAYS PARTICIPANTS

UNE CINQUANTAINE D'INVITÉS

300 FILMS & VIDÉOS EN PRIMEUR

ULYSSE de Agnès Varda
A partir d'une photographie prise par la cinéaste en 1954, le film explore l'imaginaire et le réel.

UN HOMME, UN VRAI de Valeria Sarmiento
Le culte du machisme latino-américain.

CELA DURAIT NUIT ET JOUR de Katrin Seybold et Melani Spitta
Où l'on raconte la vie des gitans dans les camps de concentration d'Auschwitz.

VARIETY de Bette Gordon
Une jeune écrivain aux prises avec le monde de la pornographie et du crime.

SEEING RED de Julia Reichert et James Klein
Le Parti communiste américain des années 30.

(Au Bord du Monde) de Kristine Johannesdottir
Aux confins des terres habitables de l'Islande, trois êtres humains se heurtent aux limites de leurs aspirations et de leurs rêves.

UNGUIDED TOUR de Susan Sontag
Dans la ville touristique de Venise, un homme et une femme vivent les derniers vestiges d'une histoire d'amour.

SL-1 de Diane Orr et C. Larry Roberts
L'histoire du premier "accident" nucléaire aux Etats-Unis.

CANALE GRANDE de Frederike Pezold
Une femme dont les rêves deviennent réalité malgré de nombreux obstacles.

CRYSTAL GAZING de Laura Mulvey et Peter Wollen
Sous le règne de Thatcher, où sévissent récession et chômage, quatre personnages tentent de s'en sortir.

COMEDIENNE de Katherine Matheson
Le portrait intimiste de deux comédiennes new-yorkaises.

WHEN THE MOUNTAINS TREMBLE de Pamela Yates & Thomas Sigel
Une paysanne du Guatemala devient la porte-parole de son peuple.

SIGNALS THROUGH THE FLAMES de Maxine Harris et Sheldon Roxhlin
Un film sur le "Living Theatre" avec la présence des fondateurs.

TURTLE DREAMS (WALTZ) de Meredith Monk
"Spectacle apocalyptique dans une boîte de nuit".

VIDEOS DU GROUPE "THE KITCHEN" de New York
Dana Birnbaum, Pat Hearn, Shelley Lake, Mary McFerran, Laurie Anderson.

CINÉMA ST-DENIS
CINÉMA PARALLÈLE
CINÉMA OUTREMONT
SALLE LA POLONAISE
CINÉMATHEQUE QUÉBÉCOISE



comme on l'est à dix-douze ans, un livre tendre et drôle, un livre témoin aussi qui nous parle de la crise et du chômage, de la pauvreté (la vraie) et de la vie de famille (nombreuse) dans les années 30-40.

Retrouvant l'accent, la langue, l'humeur et l'humour de son enfance, Monique Leyrac nous présente une fillette rêveuse (on la surnommait la lune) et tendre, une petite diablesse aussi qui s'appelait Monique... Tremblay de Rosemont.

Indépendante et forte de son imaginaire, intrépide parfois, s'ennuyant de jouer à des jeux de filles à l'école des Soeurs, elle devient indisciplinée (mais reste première de classe) et mijote (avec ses deux inséparables amies) de bons «mauvais coups».



MARIE-CLAUDE TRÉPANIÉ

livres

Aucun

coup de foudre...

Coup de foudre, Diane Kurys et Olivier Cohen, Éditions Mazarine, Paris, 1983.

Le roman *Coup de foudre* est tiré du scénario original de la cinéaste Diane Kurys. Si le film me plaît, le roman m'agace parce qu'il renvoie trop exactement à la version filmée.

Coup de foudre ou le rêve des années cinquante de Olivier Cohen et Diane Kurys se présente comme la narration

du film. La description est fidèle au déroulement chronologique du scénario. Rien de plus, rien de moins. On a l'impression de s'offrir une projection supplémentaire en privé et au rythme privilégié de la lecture. Le malheur c'est que le récit ne parvient pas à s'imposer sans le support de l'image. Privé du pouvoir évocateur d'une véritable écriture romanesque, *Coup de foudre* n'offre plus d'intérêt. Les personnages

sont à peine esquissés, les situations apparaissent invraisemblables et on n'arrive plus à saisir la logique du récit. Dommage que Diane Kurys n'ait pas songé à une édition documentée autour de la fabrication de son film. La reproduction du scénario original aurait fait l'affaire : cette version romancée est trop décevante pour ce qu'on était en droit d'attendre.

L'ILE DES AMANTES Micheline Grimard-Leduc 7,00 \$ 5,50 \$
DOIT-ON PENDRE JOCASTE? Micheline Carrier 7,95 \$ 6,25 \$

● Depuis 10 ans
la meilleure sélection
d'écriture lesbienne
et féministe à Montréal.

● Escompte de 10%
aux membres participants
de groupes lesbiens
et féministes.

● Nouveau et gratuit;
un bulletin mensuel

842-4765

L'Androgyne

3642 ST-LAURENT, MONTRÉAL, H2X 2V4

Une fillette rêveuse

Mon enfance à Rosemont, Monique Leyrac, Montréal, Éditions Primeur, 1982, 209 p.

Je n'ai pas manqué un seul spectacle de Monique Leyrac depuis... 1968. Je me souviens même l'avoir regardée chanter au *Ed Sullivan Show*. C'est dire ! Plus récemment, j'ai été ravie par son très beau spectacle 7 900, présenté au Café de la Place des Arts. Excellente comédienne et chanteuse, gouailleuse à souhait, elle nous emmenait cette fois dans le Paris de Toulouse-Lautrec et de Yvette Guilbert Bref, le suis ce qu'on appelle une inconditionnelle.

J'avais écouté avec ravissement ces textes à la radio, ces extraits de *Mon enfance à Rosemont*, et j'avais trouvé que Monique Leyrac, la chanteuse, l'actrice, la comédienne, la diseuse, savait aussi écrire...

J'attendais un livre. Qui vient tout juste de paraître aux Éditions Primeur. J'attendais. Et le plaisir s'est fait verbe cette fois-ci. Un livre frais, taquin, un brin insolent

Mais la petite de Rosemont, dont les parents étaient musiciens à leur manière, la petite est devenue Monique Leyrac avec tout le talent que l'on connaît. Tout en nous parlant d'elle dans son langage d'adolescente, elle nous ramène (et de manière surprenante) en 1983, et à ses conversations avec sa fille. Elle se décrit avec tant d'acuité et nous décrit avec tant de vérité toute une ville, toute une pensée, tout un pays... le Québec vu, petit à petit, à travers des yeux d'enfant. Qui grandit et se défend très bien, ma foi. *Mon enfance à Rosemont* ne se veut pas le témoin d'une époque politique mais bien ce que le titre en dit, les premiers pas d'une fillette dans sa vie et dans son quartier.

À lire, donc. À suivre, surtout, car moi j'attends... le tome II.

ANNE-MARIE ALONZO



... Mais vous aimerez Brahms

Allemagne, mère blafarde, Helma Sanders Brahms, Éditions des femmes, Paris, 1983



Avec *Allemagne, mère blafarde* de Helma Sanders Brahms, les Éditions des femmes, de Paris, offrent un bel exemple de publication inspirée du cinéma. La présentation visuelle soignée, les photographies documentaires et les textes inédits de la cinéaste en font un ouvrage d'une grande qualité. Helma Sanders Brahms a ramassé pour nous les morceaux du puzzle qui constituent son film. Outre l'intégrale du scénario, il est passionnant de lire les textes préliminaires de Sanders Brahms parce qu'on y découvre la femme derrière l'oeuvre: un être sensible, intelligent et doué d'un extraordinaire sens de la communication.

Helma Sanders Brahms a livré le meilleur d'elle-même, sans hypocrisie, avec chaleur et simplicité: «Mon histoire est celle d'un conflit, entre ma mère Allemagne, le pays où je suis née qui sème alors partout la guerre en Europe, et une femme que j'aime, ma mère, Lena, qui a traversé cette époque avec un courage extraordinaire. J'ai voulu montrer que la force de vivre et d'aimer est la force antifasciste la plus grande qui soit.» *Allemagne, mère blafarde*, une lecture essentielle d'une oeuvre qui marquera certainement l'histoire du cinéma.

MARIE-CLAUDE TRÉPANIÉRIER

Les obsessions de L'Analyste

Nouveauté cet automne: le troisième numéro de la coûteuse revue *L'Analyste* offre un tableau complet, version améliorée, des vieilles obsessions de la droite au Québec. C'est-à-dire une série de textes écrits par une élite réactionnaire aux allures néolibérales en mal d'adorer ses idoles: le pouvoir, la libre entreprise et Dieu. Mais précisons d'abord, *L'Analyste* c'est platte. La mise en page est terne et efficace comme une pancarte routière sur l'autoroute 20 (on manque rarement les sorties). Sa page couverture, fabriquée d'un luxueux carton glacé couleur soutane, évoque l'obscurantisme des années 30.

L'Analyste analyse presque tout, par exemple, la théorie économique de Keynes et l'interventionnisme exagéré de l'État dans l'entreprise privée, en passant par la montée de l'antisémitisme au Québec et la syndicalisation-obstacle-à-la-création-d'emplois. C'est entrecoupé d'une bande dessinée gênante et cuçu et on atterrit par la suite sur une critique du film *Maria Chapdelaine* et sur les plus «belles lectures» de Jean-Noël Tremblay (Non ! Il n'est pas mort). Et pour nous détendre, il y a une critique de quatre revues «féministes»: *Châtelaine*, la *Gazette des Femmes*, *Raïf* et bien sûr *La Vie en rose*, par Nicole Jetté-Soucy.

«À travers les revues, le féminisme»

Madame Nicole Jetté-Soucy n'est pas féministe mais verse plutôt dans la psychologie infantine de Freud. Selon elle, ces quatre revues «font preuve d'un «nombriisme» exorbitant, difficile à supporter pour celles qui, sans pour autant nier toute l'importance des problèmes réels reliés à l'émancipation de la femme, admettent néanmoins l'existence d'autres questions au moins aussi essentielles sinon plus.»

J'aurais fortement apprécié que Madame Jetté-Soucy me précise qui sont «celles qui», mais je crois comprendre qu'elle fait référence aux femmes de son milieu ou qui

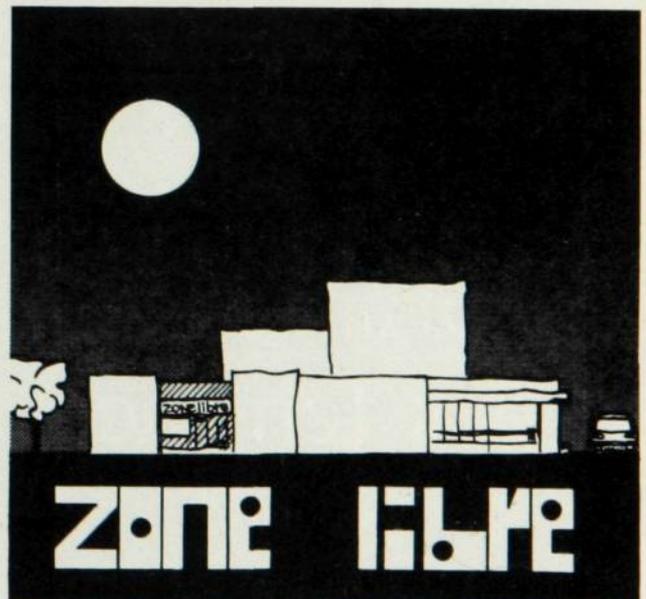
pensent comme elle. Je comprends aussi très bien leur ou son exaspération à toujours entendre les mêmes revendications formulées par un bon nombre de femmes, de féministes, et je comprends aussi que dans certains milieux, il soit moins exaspérant d'entendre tous les jours des nouvelles sur la chute du dollar à la bourse de New York. Il est moins rentable de parler d'avortement d'inceste, de pornographie, de viol et surtout ça gâche l'image d'une revue quand «seul (ce qu'elle appelle) le sexe est au menu». Malgré nos différences, madame, je comprends mal votre méchanceté, vos haut-le-coeur; la folie, la violence, l'inceste, le harcèlement sexuel, etc. sont des réalités bien «féminines» qui touchent plus de 51 % de la population du Québec.

Madame Jetté-Soucy accuse *La Vie en rose* et *Raïf* d'avoir «un discours idéologique qui ne vise pas à informer objectivement», affirme-t-elle, mais plutôt «à enrôler». Les collaboratrices de ces deux revues, à ce que je sache, n'ont jamais prétendu avoir le monopole de l'objectivité;

au contraire, elles visent à informer dans une perspective d'analyse féministe et elles sont «franchement féministes». Elles ont au moins le mérite d'avoir été les premières à rendre public ce qui était de tout temps de l'ordre du privé. Elles ont le mérite de rendre visibles les oppressions invisibles en fait, de dire le «non dit». Alors, on verrait difficilement comment elles pourraient être commanditées par la Molson, l'Alcan, Imasco, la Pratt and Withney Canada, ces compagnies qui font de *L'Analyste* un organisme à but non lucratif.

Pourquoi s'étonner devant de tels propos? Ils ne surprennent plus personne. Le rôle des femmes dans les milieux de droite les renvoie inévitablement, sauf quelques exceptions, à des fonctions traditionnelles. Le discours néo-libéral actuel charrie l'illusion de l'égalité entre les hommes et les femmes, de même qu'il charrie l'illusion d'une société actuelle juste et équitable où tout le monde aurait les mêmes chances de réussite.

JEAN-ANNE BOUCHARD



économisez  l'énergie,
la vôtre, branchez-vous
sur la librairie des
courants alternatifs....

librairie autogérée (but non lucratif)
325 EST STE-CATHERINE,  BERRI, MONTREAL, 844-0756



Poésie vibrante

La peau familière, Louise Dupré, Éditions du remue-ménage, Montréal, 1983, 126 p.

Au moment où la plupart des maisons d'édition refusent de plus en plus de prendre le risque de publier des textes poétiques (non rentables, c'est bien connu), les Éditions du remue-ménage nous offrent un premier recueil de Louise Dupré: *La peau familière*.

Plus près de la fiction poétique (c'est-à-dire d'une écriture où se lient histoire et recherche formelle) que du traditionnel recueil de poèmes, *La peau familière* est comme une peau tendue, vibrante, ébranlée par ce qu'elle vit et voit, parce que la touche au plus profond d'elle-même. Préoccupée par ce qui se passe en dehors comme au dedans d'elle, l'auteur (se) pose de

nombreuses questions et ses sujets sont ceux d'un être que récriture (la fiction) et la vie dérangent et passionnent.

Louise Dupré, dont les écrits ont souvent paru dans des revues littéraires (et qui a collaboré à LVR), questionne le temps ponctué par le téléjournal de 18 heures, apparente familial (quotidien, connu donc palpable) et singulier (étrange, différent mais solitaire aussi) et mêle féminin et féministe avec force et subtilité.

Un texte ferme (comme la jeune peau), tenu, un texte bref aussi qui s'installe en courts tableaux où s'intercalent toute une culture, toutes les lectures, de Nicole Brossard à Hélène Cixous ou Normand de Bellefeuille. Car un livre ne s'écrit jamais seul(e). Et si la peau unique est celle que l'on a comme celle que l'on cherche, la complicité rend surtout le familial tangible et... rassurant

Un beau livre donc à lire doucement, par touches, pour tout saisir de ce qui est dit et de ce qui ne l'est pas.

ANNE-MARIE ALONZO



Éveil aux Iles

Bodily Harm, Margaret Atwood, Bantam Books, New York, 1983

Le titre du dernier roman de Margaret Atwood, *Bodily Harm*, traduit le contenu de l'ouvrage, à savoir la violence physique, mais avec des nuances cependant. Éprouvée physiquement (par un cancer du sein), émotivement (par une situation amoureuse qui ne tient plus), moralement (journaliste, on lui demande un reportage juteux sur la pornographie) Renata Wilford part pour les Iles. Elle se retrouve dans une de ces républiques plus ou moins fictives où l'on ne cultive que des bananes et de l'appréhension. Le ciel est bleu mais la corruption et la violence, jusqu'à la mort, sont partout. Et à travers tout le suspense (car il est considérable), c'est la prise de conscience politique, féministe, humaine, d'une femme qu'on aurait cru née pour tout autre chose. À lire moins pour l'action que pour ce processus d'«éveil» qu'Atwood nous fait vivre encore une fois.

MARLENE WILDEMAN

Loin de la mer

Le long des paupières brunes, Rolande Ross, Éditions Quinze, coll. *réelles*, Montréal, 1982, 152 p.

Quel beau titre ! Un titre qui suggère et attire. Un titre riche de sensualité. *Le long des paupières brunes* de Rolande Ross est un premier livre et à ce titre il a de bonnes qualités d'écriture.

Quelque part à Montréal, une femme s'interroge, «remet en question les pouvoirs

obscur et les histoires bien apprises». Tout cela se fait loin du Bas-du-fleuve dont elle est originaire et loin de la mer dont elle s'ennuie. Quelque part à Montréal se trouve une femme. L'autre, l'aimée. Celle avec qui l'on vit la véritable histoire d'amour... et de couple.

Professeure de cégep, aimant l'écriture, la narratrice fouille les livres, lit les auteures modernes, travaille le texte et la feuille blanche. Alors qu'à côté, l'amie...

Récit poétique où les mots se suivent sans toujours se ressembler, le livre de Rolande Ross a quelque chose d'attachant. Sa recherche n'est pas nouvelle, ses thèmes non plus, mais il y a des pages d'une douce beauté qui donnent envie de continuer et d'attendre le prochain.

ANNE-MARIE ALONZO

Les fantaisies de la sorcière

Sorcière de vent!, Dyane Léger, Éditions d'Acadie, Moncton, 1983.

Son premier livre, *Graines de fées*, publié aux Éditions Perce-Neige, s'était mérité le Prix France-Acadie en 1980. Avec *Sorcière de vent!*, Dyane Léger propose cinq textes qui tiennent à la fois du récit et de la poésie.

Sorcière de vent! s'ouvre sur une «intrigue onirique» où l'auteur poursuit des images de l'enfance et du rêve. Le premier texte donne le ton au recueil : Dyane Léger nous invite à un voyage au pays fantastique du délire où l'écriture a la force d'une tempête, d'un ouragan de rêves. Sur

AUBE-ÉPINE

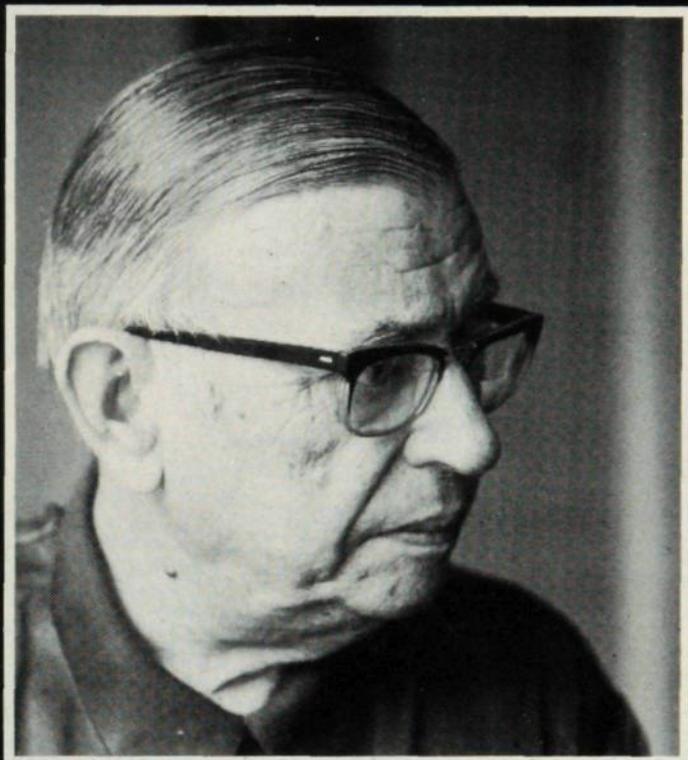
~une nouvelle
librairie
des femmes!

LIVRES NEUFS et USAGÉS

4050 St-André (coin Duluth)

Tél: 524-9890

Viennent de paraître:



Jean-Paul Sartre
LETTRES
AU CASTOR
ET À QUELQUES AUTRES

Ce recueil — qui couvre une période allant de 1926 à 1963 — rassemble toutes les lettres retrouvées par Simone de Beauvoir, ainsi que quelques autres qui lui ont été léguées ou confiées par leurs destinataires.

« C'était la transcription de ma vie immédiate... C'était un travail spontané. J'avais la petite arrière-pensée qu'on les publierait après ma mort... Mes lettres ont été en somme l'équivalent d'un témoignage sur ma vie. » (J.-P. Sartre)

Vol. I: \$19.95 — Vol. II: \$15.95

Nathalie Sarraute
ENFANCE

« *Enfance* n'est pas un nouveau Sarraute comme les autres. Pour la première fois Nathalie la pudique y parle d'elle-même. Ou plutôt de la petite fille qu'elle fut avant 14, déjà secrète et absolue. (...) À mesure que se développe le curieux dialogue de l'auteur avec elle-même, qui fait de ce récit comme de tous les livres de Nathalie Sarraute, une sorte de conversation ininterrompue, le passé surgit par bribes de ces instantanés de la mémoire mis bout à bout. »

(M. Galey, *L'Express*)

254p., \$16.95



aux éditions Gallimard



un fond de solitude, Léger se passionne d'écriture : elle est obsédée par les «petits animots noirs» qu'elle tente d'enfermer dans une «cage blanche de papier». La sorcière s'amuse, se rebiffe et joue avec des notions d'apparence et de réalité. Elle remet en scène des créatures étranges et bien particulières : les personnages n'hésitent pas à intervenir au cours du récit, engagent la conversation avec l'auteure, refusent les rôles et décident du déroulement de la fiction. Parfois l'auteure elle-même entre dans le récit et tente de séduire ses personnages.

Les exigences de l'écriture se posent parfois comme un empêchement à la création. En outre, comment concilier travail et création : «Tu te souviens, tu te souviens, nous étions heureux et c'était juste

avant que je devienne la putain d'un job qui m'élèverait à la hauteur d'une chienne. Heureusement que les putains s'usent « En safari dans la jungle des mots, l'écrivaine se bute sans cesse à «l'angoisse de ne plus pouvoir écrire». Cette peur lui donne de l'audace : dans «L'homme de ma nuit» elle pique des adjectifs à la table gastronomique d'un banquet : le silence se fait, la lumière s'éteint et elle se rend compte que ces mots étaient les fusibles du party. Plus loin, lorsque Dieu vient elle le cherche, elle prend son calepin et son crayon avant de le suivre.

Sorcière de vent!, un texte original, inédit et extravagant, qui donne envie de lire la suite de l'oeuvre de Dyane Léger.

MARIE-CLAUDE TRÉPANIÉ



Chantai Renaud

Rencontre avec une femme remarquable



Histoire de L.

Loup-Blanc, Chantai Renaud. Editions Libre expression, 1983.

Quelque part, dès les premières pages du livre, Loup-Blanc, le séduisant quadragénaire dont il sera question dans les 300 pages suivantes, dit à Laura, l'héroïne romantique et séduite, qu'elle est une petite Sagan américaine. L'anecdote contient tout le premier roman de Chantai Renaud : son atmosphère clinquante et artificielle mais aussi sa qualité d'écriture. Car c'est écrit avec beaucoup de vivacité et un talent certain.

Mais l'histoire est saganienne : ce couple mondain et brillant de gamblers et de grands voyageurs, s'aime indifféremment de Boston à Paris à New York, Londres et Venise - sans regarder à la dépense! Sans non plus la moindre considération pour ce qui n'est pas lui, crises politiques, problèmes familiaux ou chutes de température. Roman intime, soit. Alors

pourquoi Laura, pourtant intelligente, caustique et lucide, obéit-elle en tous points, avec une docilité que la passion n'excuse ni n'explique, aux «désirs» de son amant? Quand il l'habille, la maquille, la prépare comme une poupée avant de l'envoyer au sacrifice - séduire un milliardaire américain - elle se laisse faire malgré sa répulsion. Je n'ai pas saisi non plus pourquoi, à la fin, elle rompt avec Loup-Blanc et son esclavage. On doute que ce soit sous le coup de la lecture du *Deuxième sexe*, tellement Laura incarne un certain discours anti-féministe bien parisien (voir: entrevue avec Claire Brétecher, LVR décembre 1981).

Sans vouloir lui faire endosser ces «causes» que Laura décrie, il est quand même dommage que le talent serve ICI un diable aussi bien nourri que la soumission amoureuse des femmes. 10 ans après *Histoire d'O*, cet amour-là est démodé. Non ?

FRANÇOISE GUÉNETTE



flash

cinéma

Charmant canular

Zelig, un film de Woody Allen, avec Mia Farrow, USA, 1983.

Qui était Léonard Zelig ? Il a pour l'instant les traits de Woody Allen, flous, et le regard myope. Le doute sévit au début de ce court -et mince-film : le personnage a-t-il ou non existé ? Cet homme-caméléon, capable de prendre l'aspect de toute personne placée à ses côtés, et même incapable de ne pas le faire, a-t-il vraiment fait les belles soirées de l'Amérique des années 20 et 30 ?

Mais il faut bien se rendre à l'évidence *Zelig* n'est que la créature luxueuse d'un caprice de Woody Allen, le produit d'un exercice de style - dans le genre collage et truquage de films d'archives. Allen a paraît-il tourné les scènes plus intimes, ou de transition, avec les mêmes vieilles caméras et de la pellicule semblable à celle de l'époque. Il faut reconnaître que nous passons des « vraies » aux « fausses » images en toute bonne foi, tellement le travail est bien fait -et la supercherie



Woody Allen

réussie. Résultat: une heure et quelques minutes de divertissement agréable, une performance moins bavarde et par moments étonnante du comédien Allen, un pastiche ironique du *Reds* de Warren Beatty avec ses témoins de l'époque, mais cette fois les vieillards sont nommés et ce n'est pas la moindre surprise que de voir Susan Sontag, Saul Bellow ou Bruno Bettelheim se prêter à cette comédie pour évoquer les troublantes facettes de l'énigme Zelig. Malgré une happy-end typiquement américaine, voilà une bonne occasion de se dilater la rate. À condition de ne pas être allergique à Woody Allen ou aux films en noir et blanc.

FRANÇOISE GUÉNETTE

Histoire vraie

La storia di Piera, un film de Marco Ferreri, avec Hanna Schygulla et Isabelle Huppert, Italie, 1983.

Un film étrange et fascinant que *La storia di Piera* présenté au Festival des films du monde à Montréal cette année. Un film qu'on hésite à aimer, une histoire trop vraie dont l'audace consiste à dévoiler cette rencontre totale entre femme et passion.

Depuis *La grande bouffe*, *La dernière femme* et *Contes de la folie ordinaire*, Marco Ferreri nous a habitués à sa façon de ressentir l'existence. Son talent s'attarde à dévoiler les obsessions et les fantasmes d'un monde qui se contente trop souvent des apparences. Lui va au-delà, dans ces zones un peu troubles qu'on préfère tenir dans l'ombre.

Dans *La storia di Piera*, son regard se pose d'abord sur la vie et le corps d'Eugenia (Hanna Schygulla) qui pousse la sensualité à accoucher de sa fille en souriant, comme s'il s'agissait d'un acte d'amour, d'une douceur généreuse. Puis le temps se déroule autour d'Eugenia, mère indigne et amoureuse, traversant l'aube à bicyclette à la recherche d'amants. Belle et insouciant, il lui faut toute la sollicitude de sa fille Piera (Bettina Gruhn) pour qu'elle condescende à rentrer à la maison où l'attend un mari

CINEMA

C A N A D A

Ce mois-ci :

- Les femmes dans la radio-télédiffusion canadienne
- Le chaos de la télé-payante
- Les festivals de film de Montréal et de Toronto

2,50\$ l'exemplaire

Abonnement (1 an, 12 numéros) 19\$

B.P. 398, Station Outremont,

Montréal H2V 4N3 Tél : 272-8354

Cinéma Canada est disponible dans les librairies suivantes :

La coop de Radio-Canada
Librairie Gutenberg
Multimag

Tutti Libri
La Librairie d'Outremont
Lettre et son

Un atelier typo/graphique au service de vos textes

avec

son système de traitement de textes
et de traitement des données

sa photocomposition par ordinateur

sa section graphique

pour la mise en page et le montage

sa caméra pour les stats,

les renversés et les photos tramées

son service de devis d'impression

concept
MEDIATEXTE inc.

834, avenue Bloomfield, Outremont

272-9545 272-8462



patient et dévoré d'amour (Marcello Mastroianni). Ce père porte d'ailleurs à sa fille une tendresse inconditionnelle; on sent entre eux un rapport non ambigu, un sentiment fort qui traverse tout le film.

Mais c'est d'Eugenia et de Piera qu'il s'agit vraiment, de leur histoire fusionnelle, de leur intimité amoureuse. On ne sait plus bien si elles sont semblables ou différentes jusqu'au moment où l'on décrètera qu'Eugenia est folle de s'offrir ainsi au premier homme qui lui plaît. Mais enfermement, électrochocs, réprobation sociale n'étoufferont pas le fait que «les fous ont besoin d'amour». Elle continuera donc à chercher l'homme à la lueur des gares ou de la nuit, le plus souvent accompagnée de Piera adolescente (Isabelle Huppert). Or cette quête ne jouit plus de la même insouciance; elle se teinte désormais d'un réalisme où tristesse et mélancolie voient peut-être la vraie couleur des choses.

Ce que souligne ce film dérangent, c'est qu'on ne peut échapper à l'amour, à la folie, à la mort. Toutes trois sont inséparables comme Eugenia et Piera; elles ne peuvent cesser de s'aimer, d'être folles et d'en mourir. Si la mère ne trouve pas d'homme qui la comble, si le père se meurt de solitude sans la femme qui fut sa «damnation» et sa «passion», Piera, devenue



Isabelle Huppert et Hanna Schygulla

comédienne, découvrira peut-être ailleurs que sur la scène familiale une façon de vivre autrement. Cela reste à voir.

Ferreri a sans doute signé ICI sa mise en scène la plus achevée. Il arrive à nous troubler au-delà du malaise qu'on peut ressentir devant des scènes touchant l'incestueux. Ce qu'il provoque par ce film questionne l'essentiel: jusqu'où peut-on aller dans la folie amoureuse.

MICHELE SAUCIER

Sortie des mites

Carmen, un film de Carlos Saura, avec Antonio Gades et Laura del Sol, Espagne, 1983.

À Montréal, à Cannes, on a fait un triomphe à *Carmen*, le dernier film de Carlos Saura. Les critiques en parlent comme du «chef-d'oeuvre de l'année». S'il fallait les croire, ce serait à désespérer du cinéma. Bien sûr, la danse est spectaculaire, les comédiens louent avec subtilité, la caméra bouge avec l'action, le décor et les éclairages sont soignés, la musique choisie avec justesse, et puis après? L'oeil et l'oreille sont séduits mais le coeur se rebiffe. J'ai failli sortir avant la fin tant l'étais choquée de voir portés aux nues les mêmes vieux stéréotypes.

Les femmes sont détestables dans ce film; Carmen est hypocrite et manipulatrice, l'ancienne danseuse-étoile est malade de jalousie mais quand même soumise à son maître chorégraphe. Ce dernier n'a guère meilleure

image: véritable tyran aux caprices d'enfant gâté. Faut-il y voir un portrait du réalisateur?

Au nom de l'ail avec un grand A, tout ce monde se prend terriblement au sérieux. Le seul moment où l'on voit un peu de chaleur et d'amour, c'est quand les danseurs improvisent pour fêter l'anniversaire d'un musicien. Ça se passe surtout entre hommes, mais enfin on peut sourire un peu.

Les critiques ont semblé heureux de voir les «grandes passions de la vie» remontrées à l'écran. Le vieux mythe sorti des mites: la femme ensorceleuse et l'homme trompé qui n'a d'autre choix que de la tuer!

Évidemment, c'est là l'intrigue même de *Carmen*. Eh bien, pour mettre les points sur les i et le point final, veuillez enregistrer ma dissidence: je m'inscris en faux contre cette tentative de l'actualiser. Les temps changent, Déesses merci.

JEANNINE GAGNÉ

BOTTIN DES FEMMES

PROFESSIONNELLES
ET COMMERÇANTES

et son réseau

ENTRAIDE AU FÉMININ Network

Pour toutes les femmes d'affaires.
376, rue Sherbrooke Est, Montréal H2X 1E6
tél.: 845-4281, 2, 3, 4



Un ballon d'oxygène

Coup de foudre, Diane Kurys, avec Isabelle Huppert et Miou-Miou, France, 1983.

Un titre cliché pour un film qui ne l'est pas et qui, en douceur, sort des chemins battus. Pour une fois, pas de baiser au clair de lune, ni rien de la mythologie traditionnelle. Le coup de foudre en question atteint deux femmes que leur amitié entraîne dans une remise en question radicale de leurs vies.

L'amitié féminine n'a guère intéressé les cinéastes jusqu'ici. Pour que le film se vende, il fallait une petite dose de lesbianisme (vu par les hommes bien sûr) et quelques scènes croustillantes. Diane Kurys n'a pas évité l'ambiguïté des relations entre femmes, mais elle a refusé le voyeurisme. Il y a, dans sa façon de filmer Madeleine et Léna, toute la complicité et la tendresse d'un regard de femme.

Comme dans ses films précédents *Diabolo menthe*, son grand succès et *Cocktail molotov*, un film raté - Diane Kurys fait appel à ses souvenirs d'enfance ou d'adolescence. Cette fois, elle remonte dans le passé de sa mère jusqu'à l'ultime rupture entre ses parents, scène que ses yeux de petite fille ont enregistrée sans vraiment la comprendre et qui termine le film.

Madeleine et Léna se sont rencontrées à l'école où vont leurs enfants. L'une fait de la sculpture, l'autre pas ; toutes deux vivent à Lyon au début des années 50, se sont mariées avec des hommes gentils et sans envergure qu'elles n'aiment pas vraiment. La guerre ne laisse pas toujours le choix : Léna a accepté le mariage pour échapper aux camps de concentration ; Madeleine pour se consoler de la mort d'un premier mari follement aimé et assassiné, pendant la guerre, par les miliciens de Pétain.

Petite vie monotone avec de petits maris sans ambition ou noyés dans de médiocres combines. Elles auraient pu, comme bien d'autres femmes à cette époque, supporter toute leur vie cet à peu près de bonheur. Leur rencontre change tout, comme un ballon d'oxygène de plus en plus indispensable et qui va finir par faire exploser leur univers morose. Leur amitié fait scandale : elles s'évadent font des projets, se séparent, se retrouvent, quittent leurs maris. Ceux-ci, effondrés, crient au lesbianisme et ne comprennent rien.

Pour rendre toutes les nuances de cette relation difficile à définir - amour et amitié ou les deux ? - Diane Kurys a choisi des actrices connues, Miou-Miou et Isabelle Huppert, mais dans des rôles qui ne leur sont pas habituels, surtout pour Miou-Miou qui joue avec une intensité qu'on lui avait rarement vue. Les mans (Guy Marchand et Jean-Pierre Bacri) sont pitoyables sans jamais tomber dans la caricature. La mise en scène est efficace. La reconstitution d'époque touchante dans ses détails.

Sans être un chef-d'oeuvre, ce film est une réussite. Il est réconfortant de voir des femmes faire l'apprentissage de la liberté, et de les voir réussir à une époque où la plupart ont échoué. Quoi de plus stimulant que la force tranquille des femmes ordinaires !

HÉLÈNE LAZAR

théâtre

Trois pour une

Margaret et Pierre, de L. Griffith et P. Thompson, adaptation de l'anglais par Elizabeth Bourget. A la salle de l'Eskabel, octobre 83, Montréal.

À l'entracte, on se demande encore si le sujet méritait vraiment d'être traité, si au Québec Pierre Elliot et Margaret Trudeau ne nous emmerdent pas profondément et si, malgré des allusions à Agamemnon et Clytemnestre, du potinage ne demeure pas toujours du potinage.

Mais la pièce continue à coups de petits sketches, tan-



Sylvie Gosselin

tôt vrais, tantôt moins, entre Pierre et Margaret, Margaret et Pierre, Pierre et un dénommé André, journaliste à la tribune parlementaire. Si on n'apprend rien qu'on ne savait déjà sur le premier ministre, on apprend bien en quoi consiste le sensationnalisme et les demi-vérités du journalisme ordinaire. En ce sens, André est certainement le personnage le plus «révélateur» de la pièce, sans quoi il n'y aurait pour nous arrêter que la façon dont on traite le personnage de Margaret Car pour la première fois, à ma connaissance, Margaret Trudeau n'est pas traitée

cavalièrement comme une folle, une putain ou une écervelée nationale, mais plutôt comme «la femme qui donna mauvaise réputation à la liberté».

Même si *Margaret et Pierre* nous laisse sur notre faim par rapport aux enjeux sentimentaux de cette histoire, elle pose des questions qui font du bien. Et puis, tout cela passe par la bouche, le corps, les gestes d'une seule femme, Sylvie Gosselin, qui interprète les trois rôles quasi simultanément, et cela fait de cette pièce un one-woman show assez remarquable.

FRANCINE PELLETIER



musique

Ni bleu, ni vert

Ni bleu, ni vert, Sylvie Tremblay. Kébec-Disque KD-586.

Il était vraiment temps que ce disque sorte. Sylvie Tremblay, qui a débuté en même temps que Gaston Mandeville (avec qui d'ailleurs elle faisait des shows à Québec) en esta son premier microsillon et lui, à son troisième. Comme quoi le talent vraiment original a plus de mal à se faire «produire»... Je note au passage que c'est une femme, Évelyne Dubois, qui s'occupe de sa carrière depuis 2-3 ans, et qu'elle travaille très fort pour que «ça» arrive. Elle y croit. Elle a raison.

Sylvie Tremblay: agressive, tendre et désespérée. Ce sont les trois mots qui me viennent spontanément à



Sylvie Tremblay

l'idée. Sylvie Tremblay sera une grande chanteuse, c'est évident. Mais je m'objecte aux critiques qui l'ont déjà consacrée vedette à son dernier show au Club Soda de Montréal. Je trouve ça dangereux pour elle. Il fallait constater son talent indéniable en notant les choses qu'il lui reste à parfaire. Et je crois que pour Sylvie Tremblay, la parole est aussi importante que la musique. Ça gronde en dedans. Elle signe tous les textes et la majorité des musiques. Mais elle n'a pas encore l'habileté d'écriture qui devrait accompagner

l'habileté musicale et vocale. Sur scène, quand elle chante, on ne se rend pas vraiment compte du problème. Sa présence et son talent font tout passer. Mais avec le disque, avec les mots sous les yeux, on ne peut manquer de remarquer la mauvaise exploitation des thèmes et des images et la confusion qui s'en dégage. Pourtant, dans chacune de ses chansons, elle a un bon flash, une phrase magnifique («on se comprend quand on se goûte»). Il suffirait de peu de choses pour que les textes soient aussi forts que la musique qui, elle, est pleine, mélodique, aérienne.

Quelques textes sont plus réussis : «Le fil de lumière», «Les femmes et les oiseaux» et «Mêlé». Les arrangements musicaux sont très bien faits, efficaces. Tout compte fait, c'est un très beau disque. Quand elle aura choisi entre les multiples voix qu'elle peut avoir, unifié sa façon de prononcer qui se promène pour l'instant entre le «pointu» des Français et le «relâché» des Québécois, quand elle nous fera apprécier encore plus sa voix superbe dans les basses, le résultat sera percutant.

HELENE PEDNEAULT

spectacles

Chanteuse rebelle

Chantai Beaupré, en spectacle aux Foufounes Électriques, rue Ste-Catherine à Montréal, fin septembre.

Le ton surprend. La voix est douce et intense. Chantai

Beaupré, chanteuse rebelle, ne convient pas aux formules toutes faites. Son spectacle rassure et inquiète.

Comédienne, Chantai Beaupré s'est prise de passion pour la chanson. Elle a conçu l'ensemble de son spectacle, écrit les textes, composé quelques-unes des musiques et commandé les autres. (Il faudrait nommer entre autres Marie Bernard, Robert Lachapelle et André Lafrance).

Résolument marginale, Chantai Beaupré chante l'impuissance et l'isolement de l'individuelle coincée dans un monde qui lui échappe. In-soumise, elle se range avec celles et ceux qui n'ont jamais adhéré aux modes et qui refusent les codes dictant les comportements. Au désespoir et à l'insignifiance du monde,



Chantai Beaupré

Chantai Beaupré offre sa passion et sa force de vivre. Ses chansons réclament une autre existence, une autre créativité habitées par la tendresse et le désir amoureux des femmes et des hommes.

Agressive, Chantai Beaupré ne désamorce pas les bombes et, tout comme Louise Forestier,¹ elle veut les faire sauter : les femmes ont beaucoup trop de misère à être en colère, préférant se détruire elles-mêmes. Mais le silence ne risque plus d'étouffer encore longtemps les cris d'une femme en état d'urgence. Chantai Beaupré est vive. Ça rassure.

MARIE-CLAUDE TRÉPANIÉ

¹ Entretien avec Louise Forestier, *La vie en rose*, n° 13, septembre 1983.

JOUEZ AVEC LA SCIENCE

DÉCOUVREZ SCIENCE TECH

JEUX, LIVRES ET MATÉRIEL SCIENTIFIQUES
3967 St-Denis, Mtl, H2W 2M4, 844-6443



«Genuine» Michel Rivard...

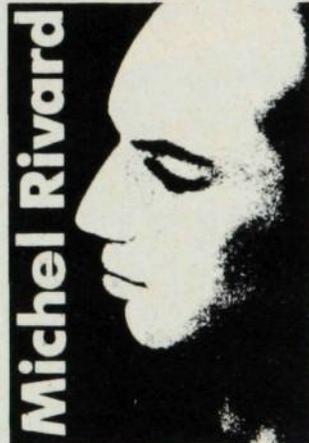
Michel Rivard, au Spectrum à Montréal, les 6-7-8 octobre.

Je suis en amour avec Michel Rivard. Je peux l'avouer d'autant plus facilement que je suis absolument certaine qu'avec lui c'est du sérieux, vu qu'on ne se rencontre jamais, qu'on n'a pas l'occasion de se parler et qu'on ne sortira jamais ensemble pour toutes ces raisons (et quelques autres). Je suis quelqu'un de très complexe en amour : je préfère aimer de loin que de proche. C'est un genre. En fait, pour être claire et amoureuse de façon cohérente, je dois dire qu'il a donné les 6-7-8 octobre dernier un spectacle splendide d'un bout à l'autre.

J'avais déjà repéré dans les shows précédents, par certains textes comme «Étrange comme l'amour» et «Le retour de Don Quichotte», que ce gars n'était vraiment pas tout ce qu'il paraissait être. Que non seulement il pouvait être désopilant, débile et bon auteur de chansons, mais qu'il pouvait aussi être troublant, fort, percutant et un grand auteur de chansons. Quand je le regarde aller, j'ai parfois l'impression d'assister à révolution d'une femme en création, qui sort ses véritables bonnes cartes une à une pour être sûre de gagner. Je ne dis pas que Rivard est une femme. Une femme n'écrirait pas comme lui. Il est Rivard. Il n'a pas besoin d'être macho, il n'a pas peur d'être tendre à outrance, d'être amoureux gaga. Il écrit des chansons d'amour comme personne. Il n'écrase jamais la salle sous sa puissance, il s'installe simplement dans cette puissance magnifique qu'il commence à sortir.

Ses préoccupations changent, ses textes sont plus tranchants maintenant que grinçants comme avant. Ses thèmes s'élargissent, deviennent moins anecdotiques et

quotidiens. La colère émerge. Une chanson nouvelle, entre autres belles chansons, répète «toi et moi et une planète qui a peur» ou quelque chose comme ça (j'ai jamais trop ça pour prendre des notes...) Il a transformé ses arrangements musicaux. Une ancienne chanson comme «Le passager de l'heure de pointe», que je trouvais intéressante, devient magistrale. Il en a ralenti le mouvement, il a assis le texte et la musique sur une base de batterie et de basse qui gronde : ça devient une autre chanson, un personnage du quotidien pris dans l'enfer de sa routine. Parfois des teintes de «country», accentuées par la «steel guitar» et le violon, viennent colorer autrement des chansons déjà connues.



Et cet humour... qui oxygène, qui fait vivre. Cette aisance de la scène. Il est chez lui. Il travaille toujours avec d'excellents musiciens qui ne peuvent faire autrement que d'être à leur place dans cette harmonie que Rivard dégage. C'est un beau bonhomme. Et si le mot «authentique» n'est pas devenu kétéine depuis la dernière fois que je l'ai entendu employer, je l'utiliserais pour le qualifier. Ce spectacle n'était vraiment pas loin de «sa» perfection.

J'avoue que très très peu de chanteurs provoquent chez moi un tel respect. Je peux les compter sur la moitié des doigts d'une seule main (ce qui donne 2 et demi. Ne me demandez pas qui est la demie...)

HÉLÈNE PEDNEAULT



Dena Davida

Chacun pour elle

Bien connue dans le milieu montréalais de la danse comme l'âme de l'espace *Tangente* : danse actuelle, la danseuse Dena Davida vient d'y présenter, fin octobre, sa première chorégraphie (très attendue) : «Chacun pour elle», chorégraphie pour une femme et onze hommes, avec environnement sonore et visuel important.

«En danse comme dans la vie, les femmes et les hommes ont des rôles restreints, dit-elle. Les hommes portent les femmes et les femmes sont portées comme des petites poupées. En prenant cette réalité à contre-pied, j'ai voulu montrer que les femmes peuvent supporter de grands poids et que les hommes ont la capacité de s'abandonner.

C'est d'abord une image de plaisir que je propose. Et en intégrant au spectacle dix non-danseurs, choisis dans la salle chaque soir de représentation, pour alterner avec les numéros que je fais en duo avec Daniel Godbout, je peux mettre le doigt sur la réticence qu'opposent les hommes à l'abandon et à la fragilité. Cette image très simple permet des interprétations innombrables des rapports entre les hommes et les femmes.»

Américaine d'origine, établie à Montréal depuis 1977, Dena Davida est l'initiatrice de la danse *contact* à Québec et cette technique du mouvement, si féline et sensuelle, est à la base de *Chacun pour elle*. Il faut dire que cette chorégraphie étonnante sera reprise les 8 et 9 novembre à la galerie *Langage plus* d'Alma, et plus tard à Montréal. Pour information sur le programme d'activités à *Tangente* : (51 4) 842-3532. Dans sa prochaine livraison, *La Vie en rose* proposera un entretien avec Dena Davida sur la danse actuelle.

ARIANE ÉMOND

Cherchez-vous du travail?

LES INSTALLATIONS GÉMEAUX est en train de mettre sur pied une équipe de représentantes/représentants pour vendre des antennes de télévision qui permettent de capter les grands réseaux de télévision canadiens et américains sans avoir à payer le câble.

Le système de vente utilisé est une combinaison de rendez-vous pris à l'avance et de démarchage.

Si vous désirez des informations supplémentaires ou si encore vous êtes intéressées/intéressés à faire partie de l'équipe, téléphonez à 656-1125.

Camille Bachand, présidente

théâtre

Le Théâtre du 1^{er} Mai reprend **MARIE BRÛLE-T-ELLE ?**, le 7 novembre à 19h30, à l'auditorium de la polyvalente Daniel-Johnson, 1200 boul. du Tricentenaire, Pointe-aux-Trembles. Info: 645-1526.

Le Groupe de la veillée reprend **L'IDIOT**, d'après Dostoïevski, avec Gabriel Arcand, mise en scène de Teo Spychalski. Du 2 novembre au 11 décembre, à 20h30, relâche lundi et mardi. 550 Atwater, Montréal. Info: 933-8146.

À l'Eskabel, **LA TOILE D'ARAIGNÉE**, de Hubert Aquin, mise en scène de Serge Rivest. Du 8 novembre au 4 décembre, à 20h30. 1237 Sanguinet, Montréal. Info: 277-8370 ou 526-0390.

cinéma

À voir: le dernier film d'Arthur Lamothe, **MÉMOIRE BATTANTE**, au Cinéma Outremont, le 24 novembre à 20h; à L'Autre Cinéma, du 25 novembre au 8 décembre, à 20h.

arts visuels

Du 21 octobre au 12 novembre, Air Canada présente **ACTUELLES**, l'exposition artistes québécoises, dont Marcelle Ferron, Lise Landry, Francine Larivée, Brigitte Radecki, Mariette Rousseau-Vermette, Françoise Sullivan, Nell Tenhaaf, etc. Au foyer d'Air Canada, Place Ville-Marie, Montréal.

Du 11 décembre au 18 janvier 84, **VERS DES HORIZONS NOUVEAUX**, reprise de l'exposition tenue en 1982 à la Bibliothèque nationale du Canada (Ottawa), reproduisant les pièces, lettres, affiches et autres documents illustrant l'évolution et le rôle des femmes au Canada de 1870 à 1940. Au Centre culturel de Longueuil, 100 ouest, rue St-Laurent. Info: Claudette Lévesque: 670-1410.

Du 15 au 30 novembre, le groupe d'art actuel **EXPRESSION 7F**, six femmes peintres et une femme sculpteur, à la galerie Transgression, 1447 Bleury, Montréal. Vernissage «poétique et musical» ouvert à toutes, le 15 novembre à 20h.

Jusqu'au 20 novembre, à la galerie Dazibao, 1671 rue St-Hubert, à Montréal, **THE BIRTH REPORT**, une cinquantaine de photos de Peter Wolkeim illustrant l'accouchement à l'hôpital ainsi qu'un ouvrage récemment sorti des presses, «The Birth Report», de Valmai Howe Elkins.



SUR LA RIVE DROITE DU NIL: LES TAPISseries BRODÉES D'AKHMIM: exposition des tapisseries du Centre des femmes d'Akhmim en Haute-Égypte, au Musée d'art de Saint-Laurent, 615, boul. Ste-Croix, du mardi au vendredi de 11h à 17h et le dimanche de 11h à 17h. Info: Johanne Fortier: (514) 871-1757.



spectacles

OPÉRA

En novembre au théâtre Centaur, à Montréal: **DR. FAUSTUS: AN OPERA FOR DANCERS**, basé sur un scénario de Gertrude Stein. Info: Barbara Scales: (514) 277-1072.

CONCERT-BÉNÉFICE

La chorale des Disciples de Massenet chantera au profit des **FEMMES DU SALVADOR**, le 6 novembre, à 20h, à l'église Saint-Viateur d'Outremont. Info: Hélène Beaudoin: 721-1665.

DANSE ET MUSIQUE:

Deborah Hay, grand nom de la danse contemporaine américaine et Pauline Oliveros, pionnière de la musique électronique, dans **THE WELL, A WORK IN PROGRESS**, jeudi le 8 décembre, à 20h, à l'auditorium du Musée des beaux-arts de Montréal. **CONCERT** de Pauline Oliveros, samedi le 10 décembre à 20h, au même endroit. Info: 285-1600.

événements

LANCEMENT

Le dernier livre de Mary Meigs, **THE MEDUSA HEAD**, édité chez Talonbooks de Vancouver, sera lancé en grande le jeudi 24 novembre. L'événement aura lieu à la librairie Androgyné de 17h à 20h, au 3642, boulevard Saint-Laurent, 2^e étage. Mary Meigs est peintre et écrivaine, auteure de *Lily Briscoe: A Self-Portrait* et de plusieurs nouvelles, articles et critiques.

CONFÉRENCES LES LUNDIS DE L'HISTOIRE DES FEMMES:

14 novembre: Le jeu au féminin par Pol Pelletier. 12 décembre: Louise Michel par Marie Cardinal. Au nouveau local du TEF, 4379 rue de Bullion, Montréal, 844-0207.

MAKING A DIFFERENCE: WOMEN AND POWER.

Journée de conférence et d'ateliers sur les femmes et le pouvoir. En anglais. Coût: 10\$ (incluant le dîner). Westmount High School, 4350 ouest, Ste-Catherine, Montréal. Info: Greta Nemiroff: 931-8731, poste 421.

LES BOUFFES-CAUSERIES,

de la Galerie Dialyse. 7 novembre: Le travail à temps partiel I avec Alain Dubuc. 21 novembre: Le travail à temps partiel II avec Monique Simard. 5 décembre: Presse alternative, à votre rentabilité! 1 avec Marc Raboy. 19 décembre: Presse alternative II, avec Pierre Vallières. Réservations obligatoires: 15\$ la soirée. 363 Lemoyne, Montréal, 842-3336.

BAR LILITH: NOVEMBRE 83:

Les mardis: 1^{er} novembre: exposition de photos d'Anne de Guise, Festival de musique du Michigan. Jusqu'au 1^{er} décembre. 8 novembre: Martine Michaud, 21h, 2\$ l'entrée. 15 novembre: Zonzon Astrologue. 22 novembre: Lucie Laperle, chanteuse, 21h, entrée libre.

Les mercredis: Ligue d'improvisation, à 20h.

Événements: 13-14 novembre: Johanne Doré, monologuiste, 21h, 3\$. 21 novembre: Rose Aimée Bédard (poésie) et Nicole Charbonneau (musique), 17h30.

Vous lisez déjà

LA VIE EN ROSE ?

Faites-en plus qu'un

Parce qu'elles veulent
que leur plaisir se renouvelle,
plus de 4,000 Québécoises

sont déjà abonnées à LA VIE EN ROSE.
Comme elles,
dorlotez-vous
et prolongez
le temps des Fêtes!

Bonheur
d'occasion

ABONNEMENT À LA VIE EN ROSE
Le seul magazine féministe d'actualité au Québec

Abonnement Réabonnement

NOM

ADRESSE

VILLE

CODE POSTAL

À PARTIR DU NUMÉRO

PROVINCE

TÉLÉPHONE

Abonnement régulier: 1 an/6 numéros 11\$ (une économie de 4\$ sur le prix de vente en kiosque); 2 ans/12 numéros, 20\$ (une économie de 10\$ sur le prix de vente en kiosque). Abonnement international par voie de surface: 18\$, par avion: 24\$. Abonnement de soutien: 25\$ ou plus.

Découper ce coupon, l'insérer dans l'enveloppe et affranchir suffisamment.
LA VIE EN ROSE, 3963 ST-DENIS, MONTRÉAL, H2W 2M4 (514) 843-8366



SPECIAL
SPECIAL

Un cadeau de Noël à prix d'amie!

ABONNEMENT À PRIX D'AMIE

Offre spéciale valide du 5 novembre au 31 décembre 1983. Réservée à nos abonnées(és).

J'abonne une amie et vous lui faites parvenir une carte de souhaits gratuitement.

SON NOM

ADRESSE

VILLE

PROVINCE

CODE POSTAL

TÉLÉPHONE

À PARTIR DU NUMÉRO

Mon numéro d'abonnée est ou apposer l'étiquette qui apparaît sur votre revue.

Abonnement spécial: 1 an/6 numéros (une économie de 5\$ sur le prix de vente en kiosque); 2 ans/12 numéros (une économie de 12\$ sur le prix de vente en kiosque). Les tarifs postaux nous empêchent d'étendre ce prix d'amie à l'extérieur du Canada. Désolées.

S.V.P. Découper ce coupon, l'insérer dans l'enveloppe et affranchir suffisamment.
LA VIE EN ROSE, 3963 ST-DENIS, MONTRÉAL H2W 2M4 (514) 843-8366

Le plaisir étant contagieux,
abonnez une personne
à qui vous voulez du bien
pour Noël
et

profitez de notre prix d'amie:
1 an/ 6 numéros (une économie de 5\$)
2 ans/ 12 numéros (une économie de 12\$)
et nous lui ferons parvenir vos
vœux les plus sincères
avant Noël.

(SUITE DE p.5)

fondamentale du salaire au travail ménager, quand des femmes de l'Outaouais ou d'ailleurs montent spontanément une action gagnante contre un pornographe local, quand des femmes de l'AFEAS, de la FFG, des syndicats et des groupes font coalition pour imposer un débat public sur la pornographie (autour de First Choice), quand de plus en plus de femmes adhèrent aux comités de condition féminine des syndicats, quand des femmes de la JOC¹ affirment vouloir prendre plus de pouvoir, en tant que femmes et féministes, dans les organisations ouvrières chrétiennes, quand des femmes catholiques dénoncent le sexisme de l'Église, quand d'autres femmes mijotent un projet de regroupement ou de représentation politique des femmes en vue des prochaines élections québécoises, quand les groupes d'action locaux se multiplient au rythme d'une vingtaine par an, et alors que le Forum économique du CSF vient de réunir plus de 1 000 Québécoises, comment parler de démobilitation réelle?

Il faut avouer que le climat politique général n'est pas très rigolo. En voyant Bourassa habilement réhabilité, on se dit que même la droite a mal à ses leaders. Quant à la gauche, elle s'ennuie bruyamment d'elle-même et de son passé glorieux. Certes, il y a un trou à la gauche du PQ, et une absence cruelle d'un projet de société généreux et stimulant. Mais, fidèle à son vieux fond de masochisme bien C-F,² l'intelligentsia québécoise refait la même lecture de son bulletin de santé, incapable dirait-on d'adapter son analyse à une situation profondément modifiée.

Nous, féministes, ne devrions pas tomber dans le même panneau et conclure trop vite à une démobilitation des femmes plus apparente que réelle. Qu'est-ce qui importe, au fond? Que très peu de femmes expriment des idées, visiblement, comme il y a dix ans? Ou que beaucoup de femmes agissent dans le sens de ces mêmes idées, «invisiblement»? Que la lutte obéisse aux règles traditionnelles du combat politique, nommée, exclusive, centralisée? Ou qu'elle se poursuive sous des formes jusqu'ici insoupçonnées, s'adaptant à des conditions nouvelles, polymorphe et parfois anarchique? Voulons-nous un féminisme d'idées ou un féminisme d'action(s)? Ou plutôt, en l'absence relative du premier, allons-nous dédaigner l'autre?

Pour nous, à **La Vie en rose**, les résultats importent. Pragmatiques, nous voulons considérer comme positive la dissémination des idées féministes. Et c'est en pensant à toutes les femmes combattives et vigilantes, qui ne se disent pas forcément féministes, que nous voulons imaginer **La Vie en rose** comme un outil souple, capable de refléter le pluralisme, la diversité et la richesse du mouvement des femmes d'ici. Nous refusons l'image triste,

défensive, défaitiste qu'on veut donner de nous, les féministes. Nous lui opposons cette image d'un *continuum*, d'un courant continu à travers les siècles de courage féminin et d'interventions féministes, en laquelle toutes et chacune peuvent se reconnaître, radicales ou modérées, lesbiennes ou hétérosexuelles, quels que soient leur passé, leurs conditions de vie, leur peur instinctive de la rupture féministe, leur crainte inculquée des «étiquettes» si dégradantes. Toutes, à partir du moment où leur démarche personnelle fait progresser la condition des autres.

Nous voulons aussi, par cette image de continuum, dissiper la confusion qui perdure à l'égard de **La Vie en rose**. Probablement parce que nous sommes le seul magazine d'information féministe et autonome produit au Québec, nous nous sentons coincées depuis le début entre, d'une part, les attentes démesurées de féministes radicales insatisfaites du peu de théorie féministe publié dans nos pages (Où est le radicalisme du mouvement lui-même? Où sont ces radicales qui pensent, écrivent et développent ici des théories originales? Leurs textes sont les bienvenus) et, d'autre part, l'indulgence souvent trop grande de la majorité de nos lectrices, peut-être trop heureuses de ce «ballon d'oxygène» pour critiquer à fond nos lacunes de journalistes et nos erreurs de jugement.

Nous aimerions de celles-ci plus d'exigences, de celles-là plus de collaboration. Puisque nous croyons, nous, à la nécessité d'une revue féministe pluraliste, ouverte, aussi souple que le mouvement souterrain dessiné par toutes les femmes en lutte quelque part.

LVR

1/ Jeunesse ouvrière catholique.
2/ Canadien-français



Université de Montréal
Faculté de l'éducation
permanente

**Madeleine
Parent**

**Léa
Roback**

**Danielle
Dionne**

3 organisatrices
et militantes
parleront de

LUTTES SYNDICALES DES FEMMES

LIEU:

Université de Montréal
Pavillon Principal
Entrée Z-1

TÉL.:

343-6090

DATES:

jeudi 24 novembre,
1^{er} et 8 décembre

FRAIS:

20\$ pour la série
de 3 conférences

INSCRIPTION:

en personne
le premier soir



LIBRAIRIES CLASSIC

à surveiller dans toutes nos librairies
LES SPÉCIAUX DE NOS GÉRANTS ET GÉRANTES ...

Chacun(e) de nos gérants(es) est autorisé à démarquer les best sellers de son choix à tous les deux jeudis de chaque mois. Venez les rencontrer et profitez de leurs spéciaux.		LIBRAIRIE CLASSIC ANNEXE 1432 O STE-CATHERINE MONTREAL TEL: 861-5022
LIBRAIRIE CLASSIC 1430 OUEST STE-CATHERINE MONTREAL, QUEBEC TEL: 866-8276	LIBRAIRIE CLASSIC 1 PLAZA ALEXIS NIHON WESTMOUNT, QUEBEC TEL: 933-1806	LIBRAIRIE CLASSIC GALERIES D'ANJOU VILLE D'ANJOU, QUEBEC TEL: 353-6950
LIBRAIRIE CLASSIC LE CARREFOUR LAVAL BOUL. LE CARREFOUR LAVAL, QUEBEC TEL: 681-7700	LIBRAIRIE CLASSIC CENTRE LAURIER 2700 BOUL. LAURIER STE-FOY, QUEBEC TEL: 653-8683	LIBRAIRIE CLASSIC LES GALERIES DE LA CAPITALE 5401 BOUL. DES GALERIES QUEBEC, QUEBEC TEL: 627-3855
LIBRAIRIE CLASSIC PLACE FLEUR DE LYS 550 BOUL. HAMEL QUEBEC, QUEBEC TEL: 529-9609	LIBRAIRIE CLASSIC PLACE DE SAGUENAY BOUL. TALBOT CHICOUTIMI, QUEBEC TEL: 543-3882	LIBRAIRIE CLASSIC LES PROMENADES D'OUTAOUAIS 1100 BOUL. MALONEY GATINEAU, QUEBEC TEL: 561-1319
LIBRAIRIE CLASSIC CENTRE PLACE VERTU 3205 BOUL. CÔTE VERTU VILLE ST-LAURENT, QUEBEC TEL: 335-2971	LIBRAIRIE CLASSIC LES GALERIES DE GRANBY 40 RUE EVANGELINE GRANBY, QUEBEC TEL: 378-6547	LIBRAIRIE CLASSIC CENTRE LES RIVIERES 4125 BOUL. DES FORGES TROIS-RIVIERES, QUEBEC TEL: 378-8708
LIBRAIRIE CLASSIC 825 BOULEVARD ST-LAURENT PLACE LONGUEUIL LONGUEUIL TEL: 677-8341	... ET LES SOLDES EXTRAORDINAIRES	

RECETTES MARGO OLIVER

**Bonne cuisine
de Perspective**

REG. ~~16,95\$~~

Prix CLASSIC 6,95\$

**Cuisine pour
tous les jours**

REG. ~~16,95\$~~

Prix CLASSIC 6,95\$

«LA GRAVURE AU QUÉBEC»

REG. ~~75,00\$~~

Prix CLASSIC 29,95\$

Coffret Margo OLIVER

REG. ~~29,95\$~~

Prix CLASSIC 13,95\$

Joyeuses Fêtes
La direction des librairies Classic

DISPONIBLE EN LIBRAIRIE
DES LE 10 OCTOBRE

NOUVEAUTÉ

NATHALIE PETROWSKI

*NOTES DE LA SALLE
DE RÉDACTION*



EDITIONS SAINT-MARTIN

300 pages

12,95 \$